
3 1761 09939835 6

L. VINCENT

GEORGE SAND
ET
L'AMOUR



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
EDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais, 5

1917

GEORGE SAND

ET

L'AMOUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

George Sand et le Berry, avec quatre cartes et de nombreuses illustrations, 2 vol. (Chaque volume se vend séparément.)

La Langue et le Style rustiques de George Sand dans les Romans Champêtres, 12 fr.



George Sand (Mme Dudevant).

Imp. P. Bincteau, 1840.

Galerie des contemporains illustres, rue des Beaux-Arts, 13.

Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale.

En abordant le sujet d'une thèse, *George Sand et le Berry,* je n'avais nullement l'intention de traiter la question qui va nous arrêter dans ce petit volume. Mais au cours de l'enquête, à laquelle j'ai dû me livrer pour éclairer quelques points obscurs, j'ai été amenée à consulter un certain nombre de documents concernant la vie intime de G. Sand. Leur rapprochement a rendu intelligibles des passages, auxquels on avait voulu donner un sens symbolique.

En réunissant ici les principales de ces citations, empruntées aux œuvres ou à la correspondance de G. Sand, il m'a paru qu'on pouvait se faire une idée assez exacte du tempérament de l'auteur de *Lélia* et de l'influence qu'il a pu exercer sur la conduite générale de sa vie.

On comprend mal G. Sand quand on ne connaît pas le tourment qui a été le motif déter-

minant d'une foule d'aventures, de changements, de décisions, d'actions soit dans sa vie intime, soit dans sa carrière littéraire. Son tempérament, c'est pour ainsi dire la clé, au moyen de laquelle on découvre tous les mystères de son existence, qu'elle se passe à Paris, à Venise, en Berry.

Aujourd'hui, on tient à savoir tout ce qui touche à la vie des grands hommes. On veut connaître leur psychologie, découvrir le mobile de leurs actes, pénétrer jusqu'au plus intime de leur âme, les disséquer en un mot. Tout ce qui concerne ces rois de l'intelligence et des autres facultés humaines excite notre curiosité et notre intérêt.

Ceux qui recherchent la vérité, en ces questions, excuseront cette étude, dont le sujet est scabreux et, par là, difficile à traiter : Tout dire en pareille matière, c'est trop, et ne rien dire, ce n'est pas assez. J'exposerai donc en toute simplicité les données, sur lesquelles je m'appuie pour *expliquer* G. Sand.

Ce travail, d'ailleurs, ne s'adresse qu'à un

nombre de lecteurs bien restreint. Ne pouvant le faire entrer dans *G. Sand et le Berry*, comme chapitre préliminaire, à cause du développement que je lui ai donné, j'ai pris le parti de le faire éditer à part. Tel qu'il est, je le considère comme une introduction au travail plus important qui étudie G. Sand dans ses rapports avec sa chère province.

CHAPITRE Ier

LES DOCUMENTS

I

G. Sand était en compagnie de plusieurs amis, au nombre desquels se trouvait le docteur Favre. On essayait, comme toujours, de résoudre quelque problème social ou philosophique (1). Le docteur prétendait que chacun agissait sous l'influence d'une inclination dominante, et que de celle-ci dépendaient tous les actes importants de la vie : « Je ne m'explique pas cependant, ajoutait le docteur, en s'adressant à G. Sand, comment votre vie a été si mouvementée, car enfin vous n'êtes pas sen-

(1) Je dois les détails qui suivent à M. Amic. G. Sand lui avait plusieurs fois raconté cette conversation avec le docteur Favre.

suelle. — En effet, avait-elle répondu, après un instant de réflexion, mon inclination dominante, si je ne me trompe, est l'amour maternel. » Quand je m'examine, disait-elle plus tard à Mme Adam, « je vois que les deux seules passions de ma vie ont été la maternité et l'amitié. » (1).

G. Sand n'était pas sensuelle, quel paradoxe au premier abord! Les partisans de l'illustre auteur avaient maintes fois cherché à nous montrer en elle une nature de feu : son impétuosité naturelle, des passions débordantes d'un ordre très élevé, l'auraient entraînée, comme malgré elle, dans une série d'aventures romanesques.

Un mariage, regardé comme la plus grave erreur de sa vie, l'avait unie à un homme infidèle, brutal, avare, ivrogne, repoussant. Cette union mal assortie aurait été, pour beaucoup de ses biographes, le point de départ de tous

(1) Mme Adam. *Mes sentiments et nos idées...* 170.

ses désordres. (1). N'était-elle pas excusable, cette femme jeune et belle, admirable par les qualités du cœur et de l'esprit, de se soustraire à cet affreux lien ? Le briser, c'était prendre son vol vers les hauteurs, reconquérir la liberté qui devait donner l'essor à son génie.

G. Sand avait fait fausse route en épousant M. Dudevant, soit. C'était, à la vérité, un honnête homme, bon, dévoué, mais d'intelligence et de sens moyens; pas du tout un homme de génie, c'est certain (2). Mais ceux qui lui succédèrent furent-ils plus heureux ? Ajasson

(1) « Il est hors de doute, dit W. Karénine, que si Dudevant eut compris sa femme et lui eut été égal, s'il ne s'était pas manifesté, deux ans à peine après le mariage, grossier et brutal, le sentiment qui s'était éveillé en elle se serait probablement épanoui en un éclat splendide, aurait brûlé d'une flamme ardente. » (*G. Sand, sa vie et ses œuvres*, I, 238). M. Doumic est du même avis.

(2) Cf. *George Sand et le Berry;* une petite étude sur M. Dudevant se trouve à l'appendice.

de Grandsagne, Sandeau, Mérimée, Musset, Michel de Bourges, Mallefille, Chopin, pour ne parler que des plus connus, appartiennent tous, à des titres différents, aux sciences, aux lettres et aux arts. Ce sont des hommes de talent. Malgré leur valeur intellectuelle ou morale, la liaison de chacun d'eux avec G. Sand, au bout d'un certain temps, se brise.

Le terrible désespoir, qui l'empêche d'elle à chacune de ces ruptures, ne l'empêche pas de donner presque immédiatement un successeur à celui qu'elle vient de quitter. Souvent même plusieurs amants, à la fois, se disputent son cœur.

Elle est encore la maîtresse d'Ajasson de Grandsagne qu'elle s'enamoure de Sandeau. Après Sandeau, c'est Mérimée. Planche, dit-on, lui succède. Celui-ci est bientôt écarté pour Musset. Musset cède la place à Pagello. Michel de Bourges est remplacé par Mallefille. Elle éloigne ce dernier pour Chopin. Si l'on en croit les gens qui connaissent l'histoire, Chopin dut se retirer devant Clésinger.

Parmi ces hommes tous remarquables, et tous différents par la tournure de leur esprit, leurs talents, leurs aptitudes, aucun n'avait donc pu répondre à l'idéal que s'était créé G. Sand! Dans ce fait bizarre, le pauvre Dudevant devait trouver quelque consolation à son insuccès.

Quant aux admirateurs de G. Sand, une pareille remarque n'était pas faite pour les embarrasser. Eh bien ! était-ce la faute de cette femme illustre? Tourmentée du mal de l'infini, agitée par des passions d'un ordre très élevé, elle était restée incomprise : Sandeau l'avait trompée, Mérimée l'avait écœurée; (1) Musset s'était moqué d'elle, Michel de Bourges l'avait tyrannisée, Chopin, le neurasthénique, avait mis sa patience à bout. C'est ainsi que la plupart des biographes de G. Sand, et

(1) Rien de ce qui se passa entre G. Sand et Mérimée ne saurait être écrit.

Sur les rapports de G. Sand et de Mérimée, Cf. *Mérimée et ses amis* par Auguste Filon.

des plus sérieux, ont essayé d'expliquer les désordres de sa conduite.

Cet enthousiasme, cette soif de l'idéal rêvé, qu'on lui prêtait si généreusement ne cachaient-ils pas plutôt une sensualité dépravée, pleine de caprices et d'extravagance, un besoin insatiable de jouissances? (1). Fantasque dans ses goûts, G. Sand ne subissait-elle pas l'entraînement des sens et ne leur obéissait-elle pas en aveugle? La nature et ses capricieuses exigences, telle aurait été, pour quelques critiques, l'unique règle de sa conduite.

Un excès de tempérament, un désr immodéré de jouissances variées, désir qu'elle n'avait pas su réprimer, l'aurait conduite à l'abîme : G. Sand était sensuelle, il ne fallait pas en douter.

(1) « Les sentiments qui l'entraînaient, dans ses affections, dit M. Edouard Ganche, n'avaient aucune élévation, il faut en convenir ; ils résultaient simplement d'un esprit romanesque et d'un tempérament sensuel. » (*Frédéric Chopin,* 194).

C'était là une explication de sa vie désordonnée, moins indulgente que la première. Mais ne paraissait-elle pas plus vraisemblable? Et n'était-ce pas pour dissimuler sa sensualité qu'on avait tant parlé de ses élans passionnés?

Et cependant comment expliquer ces cris de détresse que nous entendons à chaque page de *Lélia,* (1) cris répétés dans la correspondance de G. Sand, datant de cette même époque, et dans une foule de circonstances ?

Il n'est question que de froideur, de désespoir sombre, de découragement, de cruelles déceptions. L'ivresse des sens ne paraît nulle

(1) Il y a eu deux éditions de *Lélia,* celle de 1833 et celle de 1839 ; c'est de cette dernière que je me suis servie en général. Cependant, j'ai eu quelquefois recours à la première : dans ce cas chaque fois je l'ai indiqué. Les deux éditions sont différentes. Les divergences sont parfois nombreuses et les coupures importantes. Ces changements et ces coupures suppriment en général des expressions très fortes, des tableaux d'un réalisme tel, qu'ils provoquèrent d'amères critiques.

part. C'est l'impossibilité à éprouver des jouissances qui cause sa détresse.

En rapprochant les passages les plus significatifs, tirés de *Lélia*, de certains autres que nous trouvons dans la correspondance de G. Sand, il deviendra assez facile d'arriver à une conclusion définitive.

Lélia ne peut plus aimer. Elle se maintient dans une vertu forcée. Elle boit tantôt avec de douloureux regrets, tantôt avec un orgueilleux mépris, son calice d'amertume. Dans ce délire romantique, dans cette exaltation d'une imagination féminine qui revendique d'une manière hautaine les droits de la femme, au milieu du lyrisme le plus hardi qui nous révèle en Lélia la femme incomprise, l'exception morale, nous découvrons aussi l'exception physique. (1).

(1) « Enlevez à Lélia la souffrance honteuse et même ridicule de son impuissance physique et il n'y aura plus en elle aucun élan de douleur que n'aient exprimé René, Manfred, Obermann. » (Paul de Molènes, *Mélanges*, 93).

Tout est froid en Lélia : sa main, sa bouche, son sourire, son haleine, ses mouvements, ses paroles. Elle est morte et froide comme une statue. « Le marbre... monte jusqu'à ses genoux et la retient enchaînée comme le sépulcre retient les morts. » (1).

Lélia apparaît à Sténio comme une énigme : « Dis-moi si tu as la puissance d'aimer, si ton âme est de feu ou de glace; si en me donnant à toi, comme j'ai fait, j'ai traité de ma perte ou de mon salut. » (2). — « Vous souffrez, répond Lélia..., mais quelle noble et précieuse souffrance que celle d'aimer ! De combien de poésie n'est-elle pas la source ! Qu'elle est chaleureuse, qu'elle est productive la souffrance qu'on peut dire et dont on peut être plaint. » (3).

Un mystère plane sur Lélia dès le début. Elle est dévorée par un mal qu'elle ne peut

(1) *Lélia,* I, 149.
(2) *Id.,* I., 19.
(3) *Id.,* I, 26.

avouer. Le forçat vient de faire devant le jeune poète le portrait de son amie : beauté physique, puissance des facultés intellectuelles, générosité de caractère : Oui, elle a « tout, hormis l'amour ! », s'écrie Sténio. « Trenmor, vous qui connaissez Lélia, dites-moi si elle a connu l'amour ? Eh bien, si cela n'est pas, Lélia n'est pas un être complet... Cette étincelle divine, ce reflet du Très-Haut... sans lequel la beauté n'est qu'une image privée d'animation, l'amour ! Lélia ne l'a pas ! Qu'est-ce donc que Lélia? Une ombre, un rêve, une idée tout au plus. Allez, où il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de femme. » (1).

Sténio, par sa jeunesse, son ingénuité, sa candeur, son enthousiasme, a charmé Lélia, elle l'aime et vient de le déclarer à son confident le forçat : « Vous aimez Sténio! Cela n'est pas et ne peut pas être... Encore une fois laissez l'enfant croître et vivre... Ne jetez pas votre haleine glacée sur ses belles journées

(1) *Lélia,* I, 57-58.

de soleil et de printemps. N'espérez pas donner la vie, Lélia : la vie n'est plus en vous, il ne vous en reste que le regret ; bientôt, comme à moi, il ne vous en restera plus que le souvenir. » (1).

Malgré ses soupçons, Sténio est de plus en plus fasciné par la grâce et par le charme de Lélia. Il l'aime avec passion, avec délire, mais le désespoir entre de nouveau dans son âme, quand il croit entendre dans ses rêves de bonheur les mots lugubres de son amie : « Souviens-toi, Sténio, que je ne puis t'aimer. » (2).

Cependant, touchée vivement des élans et des soupirs de son jeune poète, Lélia s'exalte; son imagination s'échauffe. A force de désirer l'amour elle croit l'éprouver, et enchaîne le poète par ses regards et ses caresses. Mais hélas! ces caresses ne sont que des caresses maternelles : « Je me plais à vous caresser, à

(1) *Lélia,* I, 63-64.
(2) *Lélia,* I, 69.

vous regarder comme si vous étiez mon enfant » (1), lui dit-elle avec tendresse.

Son cœur plein d'amour est « moins ardent que son cerveau et ses espérances plus faibles que ses rêves » : voilà pourquoi la vie lui paraît si amère. « Hélas! dit-elle, d'une voix irritée et le regard sombre, heureux ceux qui peuvent aimer ! » (2). Elle retombe dans la douleur et l'abattement. Son découragement et sa souffrance deviennent parfois si aigus qu'elle s'en prend à Dieu :

« Qu'ai-je donc fait pour être frappée de malédiction? Pourquoi vous êtes-vous retiré de moi? Vous ne refusez pas le soleil aux plantes inertes, la rosée aux imperceptibles graminées des champs ; vous donnez aux étamines d'une fleur la puissance d'aimer, et au madrépore stupide la sensation du bonheur. Et moi qui suis aussi une créature de vos mains, moi que vous aviez douée d'une appa-

(1) *Lélia*, I, 110.
(2) *Lélia*, I, 110.

rente richesse vous m'avez tout retiré... O mon Dieu, si c'est une destinée de prédilection, faites donc qu'elle me soit douce et que je la porte sans souffrance. Si c'est une vie de châtiment, pourquoi me l'avez-vous infligée? Hélas! étais-je coupable avant de naître? » (1).

Dieu lui a tout retiré! mais il lui a donné une âme « plus vagabonde que le vent », que rien ne peut calmer, ne peut satisfaire, qui cherche au dehors d'elle les aliments de sa flamme, qui les épuise sans qu'elle ait pu les goûter : « O vie ! ô tourment ! tout aspirer et ne rien saisir, tout comprendre et ne rien posséder ! arriver au scepticisme du cœur, comme Faust au scepticisme de l'esprit! » (2).

Lélia est donc un être à part. Il lui manque quelque chose. Elle a enfin compris qu'elle ne peut combler les vœux de Sténio. Elle lui persuade de s'éloigner pendant quelque temps.

Elle-même cherche à reprendre courage

(1) *Lélia*, I, 116-117.
(2) *Lélia*, I, 117.

dans la solitude, mais en vain. Après avoir savouré avec amertume les beautés que la nature étale à ses yeux, elle se demande « à quoi bon cette âme curieuse, avide, inquiète, incapable de rester ici-bas pour aller toujours frapper à un ciel d'airain, qui jamais ne s'entr'ouvre à son regard, qui jamais ne lui répond par un mot d'espoir ! ». (1).

Puis, elle ajoute ces paroles mystérieuses : « Quand je *saurais,* je n'en serais que plus à plaindre, ne *pouvant pas.* » (2).

Bientôt la solitude qu'elle est venue demander à une chartreuse abandonnée lui pèse. Plutôt souffrir que vivre seul, car la souffrance excite, ranime, irrite les nerfs; au désert toutes les facultés s'endorment : « Eh bien souffrons, cela vaut mieux que de dormir. » (3). Et Lélia quitte le désert, descend de la montagne pour se mêler de nouveau à la société.

(1) *Lélia,* I, 147.
(2) *Lélia,* I, 148.
(3) *Lélia,* I, 149.

C'est à la villa Bambucci, à la fête du prince, qu'elle rencontre sa sœur, la courtisane Pulchérie.

Leur entretien va nous éclairer davantage sur l'état de Lélia. Au fond de cette éloquence, de ces plaintes, de ces gémissements, nous allons voir s'affirmer plus nettement encore l'impuissance physique d'aimer, l'impossibilité matérielle de jouir de la vie.

« Si Dieu m'a créée dans un jour de colère ou d'apathie, dans un sentiment d'indifférence ou de haine pour les œuvres de ses mains, c'est ce que je ne sais point. » (1). Sortie incomplète des mains du Créateur, elle est à la fois puissance et néant : « J'étais pourtant née en apparence sous d'heureux auspices. Mon front était bien conformé, mon œil s'annonçait noir et impénétrable comme doit être tout œil de femme libre et fière ; mon sang circulait bien et nulle infirme disgrâce ne me frappait d'une injuste et flétrissante malédiction. » (2).

(1) *Lélia*, I, 178.
(2) *Lélia*, I, 179.

Que lui manquait-il donc? Etait-ce une intelligence vive, une âme aimante ? Elle va nous répondre encore :

« Comme la beauté se développait en moi, tout me souriait, hommes et choses. Tout devenait amour et poésie autour de moi, et dans mon sein chaque jour faisait éclore la puissance d'aimer et celle d'admirer. Cette puissance était si grande, si précieuse. et si bonne, je la sentais émaner de moi comme un parfum si suave, et si enivrant, que je la cultivai avec amour. » (1).

Mais cette puissance d'aimer ne se développait que dans son cœur et dans son imagination. Le passage, qui suit, signale la disproportion qui existe entre son tempérament de glace et son cœur de feu. Chez elle, tout est brûlant au dedans, tout est froid au dehors. Des désirs violents la consument, mais la satisfaction de ses désirs étend comme un manteau de glace sur cet embrasement.

(1) *Lélia,* I, 179.

« Loin de me défier d'elle (de cette puissance d'aimer) et de ménager sa sève pour jouir plus longtemps de ses fruits, je l'excitai, je la développai, je lui donnai cours par tous les moyens possibles. Imprudente et malheureuse que j'étais. Je l'exhalais alors par tous les pores, je la répandais comme une inépuisable source de vie sur toutes choses... Ainsi agrandissant de jour en jour ma puissance, excitant ma sensibilité, et la répandant sans mesure au-dessus et au-dessous de moi, j'allais jetant toute ma pensée toute ma force dans le vide de cet univers insaisissable. » (1).

Dans ces dispositions « un homme vint, dit-elle, et je l'aimai... » Quelle déception ! « Vous avez raison de dire que la poésie a perdu l'esprit de l'homme : elle a désolé le monde réel, si froid, si pauvre, si déplorable au prix des doux rêves qu'elle enfante. Enivrée de ses folles promesses, bercée de ses douces moqueries, je n'ai jamais pu me résigner à la vie positive.

(1) *Lélia,* I, 179.

La poésie m'avait créé d'autres facultés immenses, magnifiques et que rien sur la terre ne devait assouvir. » (1).

Les passages suivants, appartenant à l'édition de 1833, sont encore plus précis :

...« Hélas! cet homme n'avait pas vécu des mêmes idées. Il connaissait d'autres plaisirs, d'autres extases : il eut voulu les partager avec moi. Mais moi, nourrie d'une manne céleste, moi dont le corps était appauvri par les contemplations austères du mysticisme, le sang fatigué par l'immobilité de l'étude... j'oubliai d'être jeune, et la nature oublia de m'éveiller. Mes rêves avaient été trop sublimes ; je ne pouvais plus redescendre aux appétits grossiers de la matière. Un divorce complet s'était opéré à mon insu entre le corps et l'esprit. J'avais vécu en sens inverse de la destinée naturelle... Je m'étais enivrée de méditations et de spiritualisme, et j'avais prononcé l'anathème des vieillards sur tout ce que je n'avais pas en-

(1) *Lélia*, I, 180.

core éprouvé. Quand vint l'âge de vivre, il fut trop tard : j'avais vécu. » (1) Lélia ne vit que par l'esprit et par le cœur ; nul plaisir, nulle joie ne vient adoucir l'amertume de son sacrifice.

« Mais si la jeunesse des sens, si la vie du corps n'a qu'un jour, qu'il faut saisir et qui ne revient plus, la jeunesse de l'âme est longue et la vie de l'esprit est immortelle. Mon cœur survivait à mes sens, et je me dévouai en pâlissant et en fermant les yeux. » (2).

Le sacrifice et l'abnégation de Lélia étaient d'autant plus durs qu'ils n'étaient pas compris, et qu'on ne lui en témoignait aucune reconnaissance.

« Ce qui m'était le plus cruel..., c'est qu'il méconnaissait l'étendue de mes sacrifices. Comme s'il eût rougi de la reconnaissance, il

(1) *Lélia,* Edition 1833, II, 9.

(2) Edition de 1833, II, 10. Dans cette édition, II, 9-30, il y a de nombreux passages significatifs. Il y en a même un certain nombre qu'il n'est pas possible de citer.

écartait toujours l'importune idée de ma résignation. Il feignait de me croire abusée par un sentiment d'hypocrite pudeur... (1). Il riait durement de mes larmes... O misère et asservissement de la femme! Vous êtes tellement dans la nature, que la société aurait dû s'efforcer au moins de vous adoucir ! » (2).

Lélia, cependant, ne pouvait rendre personne responsable de son malheur, puisqu'elle avait choisi elle-même l'homme auquel elle s'était donnée :

« Pourtant, je l'aimais avec passion, ce maître de mon choix, que j'acceptais comme une nécessité fatale, que je vénérais avec une secrète complaisance pour moi-même, parce que je l'avais choisi. Je l'aimais follement. Plus il me faisait sentir sa domination, plus je la chérissais, plus je mettais d'orgueil à porter ma chaîne. Mais aussi je commençais à maudire

(1) Les phrases qui suivent ne peuvent être transcrites.

(2) *Lélia*, Edition 1833, II, 23-24.

ma servitude au premier instant de liberté que son oubli ou son indolence me laissait. Je me faisais de mon amour une religion, une vertu au moins; mais je voulais qu'il m'en sût gré, lui qui n'obéissait qu'à une préférence instinctive. J'avais tort. Il ne pouvait que mépriser mon héroïque faiblesse. » (1).

En dépit de ses déceptions et de ses souffrances, Lélia aima assez longtemps, « pour user toute son âme », le maître qu'elle supportait avec tant d'impatience.

Malgré la froideur de ses sens, son imagination lui représentait avec intensité les plaisirs qu'elle ne goûtait point : « Le désir chez moi était une ardeur de l'âme qui paralysait la puissance des sens avant de l'avoir éveillée ; c'était une fureur sauvage qui s'emparait de mon cerveau, et qui s'y concentrait exclusivement. Mon sang se glaçait, impuissant et pauvre, durant l'essor immense de ma volonté. Alors il eût fallu mourir. » (2).

(1) *Lélia,* Edition de 1833, II, 24.
(2) *Lélia,* Edition de 1833, II, 25.

Ces citations sont déjà très explicites; mais rien ne résume le cas spécial de Lélia comme la page suivante :

« Je n'étais, je ne pouvais être en amour l'égale de personne. La froideur de mes sens me plaçait au-dessous des plus abjectes femmes, l'exaltation de mes pensées m'élevait au-dessus des hommes les plus passionnés. J'aimais par besoin, par nécessité ; mais, ne goûtant point les joies que je donnais, je ne pouvais m'attacher par aucun sentiment réel, par aucune reconnaissance fondée, à l'objet de mes sacrifices. Ce désir effréné de bonheur que je poursuivais en lui, et qu'aucune jouissance humaine ne pouvait assouvir, était une torture éternelle et profonde. Si l'enthousiasme de l'esprit n'eût détruit en moi les salutaires calculs de l'égoïsme, je n'aurais jamais pu aimer... » (1).

Après tant d'efforts, tant de sacrifices pour porter courageusement sa chaîne, Lélia, épui-

(1) *Lélia,* Edition de 1833, II, 16.

sée par ses rêves de bonheur et par ses déceptions, « se sentit si lasse d'aimer, qu'elle cessa tout à coup ». (1).

Ce furent les seuls motifs qui l'éloignèrent de celui qu'elle avait choisi : « Il n'y eut pas d'autre drame dans ma passion. Quand je vis avec quelle facilité se rompait ce lien funeste, je m'étonnai d'avoir cru si longtemps à son éternelle durée. » (2).

Chez Lélia, la débauche de l'imagination amena la dépravation morale : « Trouver le bonheur, dit-elle, devint ma seule pensée, et, — s'il faut avouer à quel point j'étais descendue au-dessous de moi-même, — la seule règle de ma conduite, le seul but de ma volonté. Après avoir laissé, sans m'en apercevoir, flotter mes désirs vers les ombres qui passaient autour de moi, il m'arriva de courir en songe après elles, de les saisir à la volée, de leur demander impérieusement, sinon le bonheur, du

(1) *Lélia,* Edition de 1833, II, 28.

(2) *Lélia,* Edition de 1833, II, 28.

moins l'émotion de quelques journées... Je fus infidèle en imagination, non-seulement à l'homme que j'aimais; mais chaque lendemain me vit infidèle à celui que j'avais aimé la veille. » (1).

Ces diverses citations nous ont fait connaître Lélia : Dieu lui a donné la santé, la beauté, des facultés éminentes. L'exaltation poétique lui a fait prendre en horreur la vie réelle. Elle ne sait à quoi dépenser les puissances de son âme; elle se crée un monde de félicité. L'imagination lui révèle les plaisirs de l'amour, et ses sens s'opposent à cette jouissance. Il lui manque la sensation du bonheur, « celle que Dieu a accordée au madrépore stupide ». Voilà tout le secret de cet être mystérieux, incompris.

Le bonheur complet, tel que son imagination le lui représente, elle sait qu'elle ne pourra jamais l'éprouver, et qu'elle ne pourra le donner à l'homme que dans une faible mesure. « Irai-

(1) *Lélia,* Edition de 1833, II, 83.

je demander aux hommes le calme que je n'ai pu trouver dans la solitude? Me donneront-ils ce que Dieu m'a refusé ? Si j'épuise encore une fois mon cœur à la poursuite d'un vain rêve... où trouverai-je encore un asile contre le désespoir ? » (1).

Mais n'ayant pas le courage de renoncer à l'amour, Lélia veut éprouver Sténio, se rendre si chère à ses yeux, par les qualités de son esprit et de son cœur, que le jeune poète s'attache à elle pour vivre surtout de l'amour du cœur.

L'orgueil de Lélia a été blessé par le mépris dont elle s'est cru l'objet dans ses expériences précédentes. Ce même orgueil l'avertit qu'elle ne doit se donner que lorsqu'elle sera sûre de l'affection généreuse et désintéressée de Sténio. Elle veut être pour lui d'un prix inestimable, à tel point que les sacrifices d'ordre physique ne coûtent plus à celui-ci.

Dans un moment de rage contre Dieu et les

(1) *Lélia,* I, 215.

hommes, Lélia se maintient dans sa dédaigneuse fierté. Elle attend que l'homme se courbe devant elle, qu'il entre dans la conception du bonheur qu'elle peut lui procurer :

« Je vois en lui (Sténio) le sentiment de l'idéal tel que je l'ai conçu quand j'étais jeune comme lui, mais je crains de découvrir en lui ce besoin d'épouser la terre et ses vulgaires intérêts qui tôt ou tard flétrit le cœur de l'homme et lui enlève son rêve de perfection. » (1).

Lélia éprouve donc Sténio par sa froideur, par son dédain, par ses réticences, par son mépris des affections terrestres ; mais le poète jeune, ardent, impétueux, avide de plaisirs, entend mal ce langage sévère. Nous savons par quel stratagème la courtisane Pulchérie le fit tomber dans ses bras. Revenu de sa funeste erreur, Sténio est devant Lélia. Il lui adresse de sanglants reproches :

« N'essayez pas de me changer : cela n'est

(1) *Lélia,* I, 187.

pas en mon pouvoir, lui répond son amie, et le vôtre échouerait misérablement dans cette tentative. Si je suis la seule femme que vous puissiez aimer, soyez mon enfant, restez dans ma vie, j'y consens. Je ne vous manquerai pas... Contentez-vous de ma tendresse épurée, de mes platoniques embrassements. J'ai essayé de vous aimer comme une amante, comme une femme. Mais quoi ! le rôle d'une femme se borne-t-il aux emportements de l'amour ? Les hommes sont-ils justes quand ils accusent celle qui répond mal à leurs transports de déroger aux attributs de leur sexe ? Ne comptent-ils pour rien les intelligentes sollicitudes des sœurs, les sublimes dévouements des mères ? » (1).

Puis, parlant de la distinction à établir entre l'amour des sens et l'amour de l'âme : « Celui-ci je puis l'inspirer et le partager; mais l'autre n'est pas fait pour moi, ou plutôt je ne suis pas faite pour le ressentir : car, loin

(1) *Lélia*, I, 249.

de le mépriser, je n'ai qu'une compassion dédaigneuse pour les organisations appauvries, pour les facultés faussées qui pullulent en ces temps-ci et dont je suis un triste exemple. » (1).

Lélia veut être la mère de Sténio, parce qu'elle ne peut pas être autre chose. Mais, dans ce rôle qu'elle prend vis-à-vis de lui, elle n'est pas aussi désintéressée qu'on le pense, elle espère, en retour de son dévouement, bénéficier des ardeurs de sa jeunesse : « Folle que j'étais, je voulais lui apprendre tout ce que je savais des ravissements et des délicatesses de la pensée, en retour de ce qu'il m'eût appris des ardeurs du sang et des délires de la jeunesse... Les voilà donc, ces êtres délicatement organisés... Ils nous accusent d'être de froides statues et eux ils n'ont qu'un sens, celui qu'on ne peut pas nommer ! (2).

Voilà bien pour Lélia la pensée de derrière la tête, dans son désespoir elle l'a laissé échap-

(1) *Lélia,* Edition de 1833, II, 156.
(2) *Lélia,* I, 267.

per : être une mère pour le poète et, malgré ses protestations d'amour sublime et élevé, essayer de trouver dans cette union des satisfactions sensuelles, autant du moins que sa nature infirme lui permettra d'en goûter.

Dans cet espoir insensé, Lélia a besoin d'une leçon, elle lui viendra de Valmarina : « Vous ne pouvez pas aimer, et vous ne savez pas vous passer d'amour. » (1). Telle est bien Lélia. « Un jour vous voulûtes aimer et malgré les révoltes de l'orgueil, malgré les souffrances de la force, vous aimâtes, vous vous fîtes femme, vous ne fûtes point heureuse ; vous ne deviez pas l'être ; mais votre malheur dût vous grandir à vos propres yeux. » (2).

Mais, après ces déboires, la résignation n'était point entrée dans le cœur de Lélia.

Valmarina continue :

« Quand cet amour fut arrivé à son apogée de dévouement et de douleur, vous comprîtes

(1) *Lélia*, I, 257 et suiv.
(2) *Lélia*, I, 258.

la nécessité de le briser pour recouvrer la puissance de vos volontés, comme vous aviez compris celle de la subir pour accomplir la destinée humaine. Le second jour de votre force vous éclaira pour sortir de l'abîme où le premier vous avait aidée à descendre. Alors il s'est agi de prendre une direction dans la vie, de fuir à jamais l'abîme, et c'était l'œuvre du troisième jour. Ce jour est encore derrière votre horizon, qu'il y monte donc enfin ! » (1).

La suite du roman nous importe peu. Elle a du reste varié. Dans l'édition de 1833, le prêtre Magnus, aveuglé par sa passion pour la froide et dédaigneuse Lélia, la tue et entre chez les Camaldules pour expier son crime. Dans l'édition de 1839, c'est Lélia résignée, apaisée, qui se retire chez les Camaldules pour instruire le monde et l'édifier de ses exemples. (2).

(1) *Lélia,* I, 258.

(2) C'est en 1836, à l'époque de son procès en séparation, pendant son séjour à La Châtre, que G. Sand refit *Lélia.* Le 10 juillet 1836, elle écrit

Ce qui nous intéresse dans ce roman, c'est le tempérament de Lélia, clairement indiqué par G. Sand (1).

à Mme d'Agoult : « Le poison qui m'a rendu malade est maintenant un remède qui me guérit. Ce livre m'avait précipitée dans le scepticisme ; maintenant, il m'en retire ; car vous savez que la maladie fait le livre, que le livre empire la maladie, et de même pour la guérison... Le prêtre borné et fanatique, la courtisane et le jeune homme faible et orgueilleux seront sacrifiés. Le tout à l'honneur de la *morale;* non pas de la morale des épiciers, ni de celle de nos salons, ma belle amie... mais d'une morale que je voudrais faire à la taille des êtres qui vous ressemblent. » (*Correspondance,* II).

Dans la suite pour désigner *Correspondance* on trouvera l'abréviation *Corr.*

(1) Je sais bien que, dans l'édition de 1839 (270-272), Lélia se défend d'être un être incomplet ; mais il est trop tard de chercher à donner le change, quand les affirmations ont été si nettes et si nombreuses. A Valmarina qui lui a demandé si elle croit à Dieu, elle répond : « Si j'y crois. Et ne voyez-vous pas que je ne puis rien aimer sur la terre ! expliquez-vous cela, comme l'explique peut-être le chaste Sténio à l'heure qu'il est, en commentant avec

Et maintenant qu'est-ce que Lélia ? Dirons-nous que c'est une allégorie ? Dirons-nous qu'elle personnifie le doute, la désespérance, le scepticisme du siècle, la haine de l'homme brutal et sensuel ; en un mot qu'elle incarne une pensée philosophique ? C'était le sens qu'aimait à lui attribuer G. Sand dans l'*Histoire de ma vie*. Pour couper court à toute interprétation désobligeante, avec quelle ingénuité ne parle-t-elle pas des critiques que le livre souleva (1) : « On alla, dit-elle, jusqu'à interpréter dans un sens vicieux et obscène des passages écrits avec la plus grande candeur, et je me souviens que, pour comprendre ce que l'on m'accusait d'avoir voulu dire je fus forcée de me faire expliquer les choses que je

la Zinzolina les causes de ma froideur? Ceux qui n'ont d'autre dieu que leur corps ne conçoivent pas d'autre cause d'abstinence qu'une impuissance physique... Ces âmes ascétiques, disent-ils, habitent toujours des êtres imparfaits. »

(1) Surtout celle de Capo de Feuillide.

ne savais pas. » (1). C'était vraiment exagéré de poser, pour avoir été, en 1833, une petite pensionnaire !

Dans le même ouvrage, G. Sand se défend, en outre, d'avoir voulu se peindre dans *Lélia* (2). Ce n'était pas d'elle qu'il s'agissait dans

(1) *Histoire de ma Vie,* IV, 176. Dorénavant les abréviations *H. Vie* serviront à désigner cet ouvrage.

(2) G. Sand était au regret d'avoir, dans *Lélia,* livré au public le secret de son désespoir. Plusieurs avaient, dès l'apparition du livre, découvert l'auteur dans l'héroïne. Pour détourner l'attention, G. Sand faisait paraître, en 1835, le *Secrétaire Intime*. On trouvera, à l'appendice B, une courte analyse de ce roman.

Jules Janin écrivait vers 1850 : « Comment n'avez-vous pas rendu justice au style de Lélia ? *Lélia,* cette horrible création, mais riche d'un si magnifique style ! Je sais bien que vous pourrez vous tirer de cette difficulté en me soutenant que l'auteur d'*Indiana,* de *Valentine,* de *Lélia* n'est ni un homme, ni une femme : *discrimen obscurum,* comme dit Horace, et j'avoue que cette fois, je serais bien près d'être de votre avis. (J. Janin, *Critiques* et *portraits.* 28-29). — Duteil, « le cher Boutarin. » d'Au-

ce livre, elle pauvre « atome » (1) dans un monde de misères! Les problèmes sociaux préoccupaient son esprit. L'esclavage de la femme soulevait son indignation. Toutes les tristesses, tous les besoins, tous les désespoirs, tous les vices du grand milieu social venaient de se révéler à elle. Sa désespérance s'étendait à tous les êtres : « La loi de la fatalité se dressa devant elle si terrible, que sa raison en fut ébranlée ».

S'il faut l'en croire, de cet état d'âme serait sorti *Lélia*. Mais Lélia nous paraît bien plus préoccupée de ses propres malheurs que de ceux de la société (2). Ses longues digressions

rore était du même avis que Jules Janin : « Duteil dit que je ne suis ni l'un ni l'autre, (ni homme ni femme), écrivait George Sand, cela implique tout le bien tout le mal *ad libitum*. » (A Guéroult, Paris, 6 mai 1835, *Corr*, I).

(1) *H. Vie*, IV, 174.

(2) *Lélia* avait intrigué certains amis de G. Sand. Celle-ci fait dire à son ami Jules Néraud, surnommé le *Malgache* : « Mais qui donc est l'auteur de

sur la perversité de l'homme, sur le rôle négatif de la société dans la question du mariage, sur l'inégalité des conditions entre l'homme et la femme nous rappellent sans cesse ses propres souffrances. Ses revendications sont très personnelles. *Lélia* est une œuvre de rancune contre Dieu, contre les hommes, débordante de lyrisme et de poésie.

Malgré tout, « la bonne femme de génie », — le mot est de Pauline Viardot — aurait pu se défendre avec succès de n'être point Lélia sans une page des *Sketches and Hints*, citée

Lélia ? Est-ce vous ? Non. Ce type, c'est une fantaisie. Ça ne vous ressemble pas, à vous qui êtes gaie, qui dansez la bourrée, qui appréciez le lépidoptère, qui ne méprisez pas le calembour, qui ne causez pas mal, et qui faites très bien les confitures ! Peut-être, après tout, que nous ne vous connaissions pas, et que vous nous cachiez sournoisement vos rêveries. Mais est-il possible que vous ayez pensé à tant de choses, retourné tant de questions, et avalé tant de couleuvres psychologiques, sans que personne s'en soit jamais douté ? » (*H. Vie*, IV, 55).

par Wladimir Karénine (1), et sans ses lettres à Musset, à Sainte-Beuve et à Michel. *Lélia,* œuvre obscure, si l'on veut, s'éclaire singulièrement par les passages que nous allons lire.

En 1833, G. Sand parlait avec franchise de *Lélia,* à son confident très intime, François Rollinat. Son langage était tout autre que, vingt ans plus tard, dans l'*Histoire de ma vie.* Elle avoue en toute simplicité dans les *Sketches and Hints* que *Lélia* a été écrit « avec une âme toute préoccupée de sa propre douleur ». (2).

Il n'était pas question alors de pleurer sur les maux de l'humanité. G. Sand ne rougissait pas non plus des critiques auxquelles ce livre allait donner prise. Elle acceptait, d'avance, toutes les conclusions qu'on pouvait tirer de cette œuvre étrange : « Moi qui ai vécu tant de vies, je ne sais plus à quel type de can-

(1) *G. Sand, sa vie et ses œuvres,* I, 429-432.
(2) W. Karénine, même ouvr. I, 430.

deur ou de perversité appartient ma ressemblance. Quelques-uns diront que je suis Lélia, mais d'autres pourront se souvenir que je fus jadis Sténio. J'ai eu aussi des jours de dévotion peureuse, de désir passionné, de combat violent, et d'austérité timorée où j'ai été Magnus. Je puis être Trenmor aussi. Magnus est mon enfance, Sténio ma jeunesse, Lélia mon âge mûr (1), Trenmor sera ma vieillesse peut-être. » (2).

Comme Goëthe, dans Faust, G. Sand avait trouvé aux divers âges de sa vie, en s'interro-

(1) Au moment où G. Sand refaisait *Lélia,* en 1836, elle écrivait à Mlle Royer de Chantepie : « Je cherche la solitude et j'y trouve, depuis que j'ai renoncé à beaucoup de choses impossibles, des douceurs que je n'espérais pas. Je tâcherai de les exprimer, sous une forme poétique dans un de mes ouvrages que j'augmente d'un volume : *Lélia,* que vous avez la bonté de juger avec indulgence et où j'ai mis plus de moi que dans tout autre livre. » (*Corr.* II, 21 août 1836).

(2) W. Karénine : *George Sand, sa vie et ses œuvres,* I, 430.

geant elle-même, le type de ces quatre personnages.

C'est donc G. Sand tout entière que nous avons dans ce roman : « Tu iras au moyen de ce livre jusqu'au fond de mon âme », dit-elle encore à Rollinat » (1). « Tous ces types ont été en moi ; toutes ces formes de l'esprit et du cœur, je les ai possédées à différents degrés suivant le cours des ans, et les vicissitudes de la vie. Sténio est ma crédulité, mon inexpérience, mon pieux rigorisme, mon attente

(1) Dans cette lettre à son ami, G. Sand insiste sur la similitude qui existe entre elle et son héroïne. « Je t'enverrai une longue lettre avant peu de temps; c'est-à-dire un livre que j'ai fait, (une note nous avertit que c'est *Lélia*), depuis que nous nous sommes quittés. C'est une éternelle causerie entre nous deux. Nous en sommes les plus graves personnages. Quant aux autres, tu les expliqueras à ta fantaisie. Tu iras au moyen de ce livre, jusqu'au fond de mon âme et jusqu'au fond de la tienne. Aussi je ne compte pas ces lignes pour une lettre. Tu es avec moi et dans ma pensée à toute heure. Tu verras bien en me lisant que je ne mens pas. » (*Corr.* I, 26 mai 1833).

craintive... ma faiblesse déplorable dans la lutte terrible qui sépare les deux jeunesses de l'homme. » (1).

G. Sand vient de nous dire que Lélia est son âge mur. Cette même confidence sera renouvelée à son nouveau directeur de conscience Sainte-Beuve. Elle lui raconte son équipée de quelques jours avec Mérimée : « Je n'ai pas d'idée enthousiaste sur l'amitié; je n'en ai pas même sur l'amour, seulement, je me crois incapable d'amour désormais, et capable d'amitié... Pendant huit jours, je crus qu'il avait le secret du bonheur, qu'il me l'apprendrait... Je ne me convainquis pas assez d'une chose, c'est que j'étais absolument et complètement *Lélia* (2). Je voulus me persuader que non;

(1) W. Karénine, *G. Sand, sa vie et ses œuvres,* I, 430; fragment des *Sketches and Hints.*

(2) M. Rocheblave n'avait pas, sans doute, présents à l'esprit les textes ci-dessus quand il nous dit : « Si Rolla, c'était Musset, Lélia ce n'était point — heureusement — George Sand. L'une avait seule-

j'espérais pouvoir abjurer ce rôle froid et odieux. » (1).

Malgré ses nombreuses expériences, G. Sand se retrouve en face de sa nature incomplète : « Je voyais à mes côtés une femme sans frein (2) et elle était sublime; moi, austère et presque vierge, j'étais hideuse dans mon égoïsme et dans mon isolement. J'essayai de vaincre ma nature, d'oublier les mécomptes du passé. Cet homme, qui ne voulait m'aimer qu'à une condition, et qui savait me faire désirer son amour, me persuadait qu'il pouvait exister pour moi une sorte d'amour supportable aux sens, enivrant à l'âme. Je l'avais compris comme cela jadis, et je me disais que peut-

ment rêvé son roman; l'autre, hélas ! avait vécu son poème. » (George Sand : *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, Introduction, (XXV).

(1) *Revue de Paris*, novembre et décembre 1896. La lettre est de juillet 1833, 280-281. Cette lettre ne se trouve pas dans le volume des *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*.

(2) Marie Dorval.

être, n'avais-je pas assez connu l'amour moral pour tolérer l'autre. » (1).

Mais cette nouvelle tentative que G. Sand vient de faire l'a convaincue de nouveau qu'elle était Lélia. Les sens l'ont encore une fois trompée (2). Là il n'y a pas de place pour l'équivoque. « J'ai senti que l'amour, dit-elle

(1) *Revue de Paris*, novembre et décembre 1896, lettre de juillet 1833. 281.

(2) A l'époque où G. Sand préparait une nouvelle édition de *Lélia*, elle écrivait à Mme d'Agoult :

« Quant à l'amour, on en fera un livre et un cours à part. *Lélia* s'expliquera sous ce rapport d'une manière générale assez concise, et se rangera dans les exceptions. Elle est de la famille des esséniens, compagne des palmiers, *gens solitaria*, dont parle Pline. Ce beau passage sera l'épigraphe de mon troisième volume. C'est celle de l'automne de ma vie... Quant au plan de vie, vous n'êtes pas compétente, vous êtes trop heureuse et trop jeune pour aller aux rives salubres de la Mer Morte (toujours Pline le Jeune), et pour entrer dans cette famille *où personne ne naît où personne ne meurt*, etc. » (*Corr.*, II, 10 juillet 1836, à Mme d'Agoult. Tous les mots soulignés dans cette lettre l'ont été par G. Sand.)

encore à Sainte-Beuve, ne me convenait pas plus désormais que des roses sur un front de soixante ans. » (1).

Pourquoi, disons-le en passant, ces sages réflexions n'ont-elles pas produit un résultat plus durable chez G. Sand ? Pourquoi au moment où elle reconnaissait « qu'à trente ans elle s'était conduite comme une fille de quinze (2) », allait-elle, si étourdiment, se précipiter corps et âme dans un nouvel abîme ? C'est qu'elles ont été courtes ses heures de raison et de force : « Vous ne pouvez pas aimer, et vous ne savez pas vous passer d'amour ! » Telle sera George Sand toute sa vie.

(1) *Lettres à Sainte-Beuve juillet* 1833 (*Revue de Paris,* novembre-décembre 1896, 288).

(2) Même lettre.

II

La malheureuse liaison de G. Sand et de Musset, va nous convaincre une fois de plus que G. Sand est bien Lélia.

Le 25 août 1833, nous l'apprenons par une lettre à Sainte-Beuve, Musset est son amant. Elle s'est rendue à cette affection, « par amitié plus que par amour ; et l'amour que je ne connaissais pas, dit-elle, s'est révélé à moi sans aucune des douleurs que je croyais accepter.» (1).

Les débuts paraissent heureux : son enthousiasme pour le poète, son admiration pour ses œuvres, la maintiennent quelque temps sur les hauteurs. Elle informe Sainte-Beuve de ce miracle, mais la restriction est déjà là : « Si j'abjurais les infirmités de ma nature, je ne

(1) *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve* 126. Les simples indications, *Lettres à Sainte-Beuve* renvoient à cet ouvrage.

serais plus moi et je pourrais craindre de le redevenir tout à coup. » (1).

Dans la lettre du 8 octobre cependant, elle fait entendre un chant d'allégresse : « J'ai blasphémé la nature et Dieu peut-être, dans *Lélia;* Dieu qui n'est pas méchant, et qui n'a que faire de se venger de nous, m'a fermé la bouche en me rendant la jeunesse du cœur et en me forçant d'avouer qu'il a mis en nous des joies sublimes. » (2).

Ces transports ne furent pas de longue durée. A la fin de décembre, ils avaient pris fin. Dès leur arrivée à Venise, les difficultés avaient commencé entre les deux amants.

Nous ne mettons point en doute l'affection, disons la tendresse de G. Sand pour Musset. Jeune, généreux, enthousiaste, épris d'idéal, il était bien l'être rêvé, désiré, attendu par G. Sand. Le personnage de Sténio, créé par

(1) *Lettres à Sainte-Beuve,* 126.
(2) *Lettres à Sainte-Beuve,* 132.

elle, avant d'avoir connu Musset, dispense de tout commentaire à cet égard (1).

Le poète, à son tour, n'apprécierait-il pas enfin les trésors de cœur, d'intelligence qu'elle lui offrait? Elle l'espérait (2). Elle croyait parce qu'elle désirait. Encore une fois elle avait compté sans sa nature, sans la nature du jeune poète. « Elle saisit un fantôme et poursuivit une ombre. »

Voyons ce que nous apprend cette corres-

(1) *Lélia* fut inscrit le 10 août 1833 au *Journal de la librairie.* La connaissance de Musset datait de la fin de juin même année (Mariéton. *Une Histoire d'amour,* 25). « A ce moment-là, fin de juillet 1833, ils étaient tout à leur intimité naissante. Après Sainte-Beuve, que George Sand avait consulté, à mesure qu'elle édifiait son roman, Musset, le premier, put lire *Lélia* terminé » (Mariéton. *Une histoire d'amour,* 40). Il n'était alors question que d'amitié entre G. Sand et Musset.

(2) Il est intéressant de voir comment G. Sand a représenté *Thérèse* dans *Elle et Lui :*

Thérèse est jeune, belle intelligente; « son sourire est mystérieux comme celui de la Joconde » ;

pondance qui devait apporter des éclaircissements si satisfaisants en faveur de tous deux (1).

« Je sais, disait George Sand, je sens que nous nous aimerons toute la vie avec le cœur, avec l'intelligence, que nous tâcherons, par une affection sainte (ici un mot rayé) de nous guérir mutuellement du mal que nous avons souffert l'un pour l'autre. » (2).

ses qualités morales éminentes ; elle est pleine de dévouement, de générosité, de grandeur d'âme. Son renoncement est admirable, absolu. Rien de mesquin dans cette âme d'élite. Sobre en tout, elle est possédée par l'amour du travail. Laurent pressentait en Thérèse « des trésors d'affection, de dévouement peut-être de volupté » (56). Mais Thérèse ne connaît que l'amour élevé. Il n'y a pas d'ivresse dans son cœur, sa seule passion est la tendresse maternelle (86).

(1) Les citations des lettres de George Sand à Alfred de Musset, et de celui-ci à George Sand renvoient au volume de Félix Décori : *Correspondance de George Sand* et d'*Alfred de Musset, publiée intégralement et pour la première fois d'après les documents originaux.*

(2) 15 avril 1834 (Décori, 292).

Quel était donc ce mal qui les avait torturés dès le début de leurs relations?

« Hélas non! continuait Aurore dans cette même lettre. Ce n'était pas notre faute. Nous suivions notre destinée, et nos caractères plus âpres, plus violents que ceux des autres, nous empêchaient d'accepter la vie des amants ordinaires... Nous nous étions prédit les maux qui nous sont arrivés. Eh bien qu'importe, après tout ? Nous avons passé par un rude sentier, mais nous sommes arrivés à la hauteur où nous devions nous reposer ensemble... Nous devions, en renonçant à des relations devenues impossibles, rester liés pour l'éternité. Tu as raison, notre embrassement était un inceste, mais nous ne le savions pas. » (1).

Plus loin, George Sand, plus explicite, précisait la nature de leurs différends, de leurs peines mutuelles : « Tu m'as reproché, dans un jour de fièvre et de délire, de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en

(1) 15 avril (Décori 29-30).

ai pleuré alors, et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche. Je suis bien aise que ces plaisirs aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu retrouveras ailleurs. Au moins tu ne te souviendras pas de moi dans les bras des autres femmes. » (1).

Alfred de Musset répondait à son amie : « Je me souviens bien de cette nuit de la lettre. Mais, dis-moi, quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu ? Me disais-tu que tu m'aimais ? N'étais-je pas averti ? Avais-je aucun droit ? O mon enfant chéri, lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé ? Quel reproche ai-je jamais eu à te faire pendant sept mois que je t'ai vue jour par jour ? Et quel est donc le lâche misérable qui appelle perfide la femme qui l'estime assez pour l'avertir que son heure est venu ? » (2).

Revenant à son aventure avec Piètro Pa-

(1) 15 avril, Décori, 30.

(2) 30 avril 1834 (Décori, 52).

gello, Aurore se disculpait en rappelant à Alfred que dès son arrivée à Venise leurs relations intimes avaient pris fin. « Mais quand je l'aurais aimé dès ce moment-là, quand j'aurais été à lui dès lors, veux-tu me dire quels comptes j'avais à te rendre, à toi qui m'appelais l'ennui personnifié, la rêveuse, la bête, la religieuse, que sais-je ? Tu m'avais blessée (1) et offensée et je te l'avais dit aussi : *Nous ne nous aimons plus, nous ne nous sommes pas aimés* » (souligné). (2).

Dans la même lettre George Sand rappelle à Alfred de Musset le mot cruel qui lui était

(1) Le mot *blessée* peut s'entendre au figuré. Nous verrons aussi tout à l'heure qu'il est question de brutalités de la part de Musset.

(2) Sans date. Hiver de 1834-1835 (Décori, 161). Dans *Elle et Lui,* on retrouve les mêmes paroles. Thérèse dit à Laurent : « Nous ne nous aimons plus, nous ne nous sommes jamais aimés... nous nous sommes trompés l'un l'autre... Il vous fallait un serviteur, un esclave. » (140). « Laurent était las de l'amour élevé et aspirait de tout son être aux funestes enivrements du passé. » (144).

échappé à son arrivée au casino Danieli : « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, *mais je ne t'aime pas.* » (1). (Souligné.)

La condescendance de George Sand pour Musset était pour elle une torture.

En 1835, elle a enfin compris que chacun deux est un obstacle au bonheur de l'autre.

« Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons, mais notre cœur et notre vie servent d'enjeux, et ce n'est pas tout à fait aussi plaisant que cela en a l'air. Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle ensemble à Franchart ? Ce sera plus tôt fait. » (2).

Puis passant bientôt de cette boutade à la tendresse :

« L'amour, c'est le bonheur qu'on se donne mutuellement... Je te fais des reproches... Pardonne moi, mon ange... Je souffre tant moi-même; je ne sais à qui m'en pren-

(1) Sans date. Hiver 1834-1835 (Décori, 161).

(2) Sans date. Hiver 1834-1835 (Décori, 170).

dre. Je me plains à Dieu, je lui demande des miracles; il n'en fait pas, il nous abandonne. Qu'allons-nous devenir? » (1).

Encore une fois, il est impossible de se méprendre sur la valeur de ces termes. C'est l'amour sensuel qui a manqué à G. Sand. « Non, non, c'est assez! Pauvre malheureux je t'ai aimé comme mon fils. C'est un amour de mère. J'en saigne encore... » (2).

Dans les lettres, que nous venons de rappeler, il est question de violences, de mauvais traitements subis, de terreur, de soumission, de reproches mutuels et de pardons réciproques. C'est en vain que dans ces expressions on voudrait chercher un sens métaphorique. C'est bien à la lettre qu'il faut les entendre :

« A peine satisfait, c'est contre moi que tu tournes ton désespoir et ta colère » (3), dit

(1) Sans date. Hiver 1834-1835 (Décori, 172).
(2) Sans date. Hiver 1834-1835 (Décori 180).
(3) Sans date. Hiver 1834-1835 (Décori, 159).

G. Sand. Elle avait à subir les emportements de cette nature nerveuse à l'excès. Le plaisir irritait Musset, lui enlevait la possession de lui-même (1). Repentant, il faisait des excuses à son amie : « Mon enfant, mon enfant, que je suis coupable envers toi ! Que de mal je t'ai fait cette nuit ! Oh ! je le sais... ô ma vie, ma bien-aimée, que je suis malheureux, que je suis fou, que je suis stupide, ingrat, brutal ! » (2).

Un jour qu'il avait demandé une entrevue à G. Sand, il ajoutait : « Ne t'effraye pas, je ne suis de force à tuer personne ce matin. » (3).

G. Sand répondait : « Je te plains, je te par-

(1) Voir *Une histoire d'amour,* 169. — Comparer ce qui précède avec ce que Thérèse nous apprend de Laurent dans *Elle et Lui* : Laurent, pâle, amer, tour à tour ironique et furieux, laissait couler des torrents de blasphèmes. Thérèse, « tout en se disant que cet insensé était capable de la tuer », attendait avec un dédain glacial et une indifférence absolue le paroxysme de son accès. (*Elle et lui,* 143).

(2) Sans date. Hiver 1834-1835 (Décori, 164).

(3) Id., 175. — Le 10 mai 1834, Alf. de Musset

donne tout, mais il faut nous quitter. J'y deviendrais méchante. Tu dis que cela vaudrait mieux, et que je devrais te souffleter quand tu m'outrages. Je ne sais pas lutter. Dieu m'a faite douce et cependant fière. Mon orgueil est brisé à présent, et mon amour n'est plus que de la pitié. » (1).

Au moment de reprendre sa chaîne brisée plusieurs fois, la crainte envahissait l'âme de G. Sand : « Il y a des heures, je te l'avoue, où l'effroi est plus fort que l'amour et où je me sens paralysée comme un homme sur un sentier de montagne, qui n'ose ni avancer ni reculer entre deux abîmes. L'amour avec toi et une vie de fièvre pour nous deux peut-être, ou bien la solitude et le désespoir pour moi seule...

écrivait à G. Sand : « Aujourd'hui si mes sens me conduisaient chez une fille, je ne sais ce que je ferais, il me semble qu'au moment de la crise je l'étranglerais en hurlant. Je n'ose pas me risquer... même avec une fille. Mes nerfs sont si ébranlés. J'ai un peu peur de moi. » (Décori, 77).

(1) Sans date. Hiver 1834-1835 (Décori, 180).

Si tu reviens à moi,... il te faudrait de la patience et de l'indulgence pour quelques moments de peur et de tristesse que j'aurai encore sans doute. » (1).

Il n'en faut pas douter, Musset a été, comme il le déclarait, le bourreau de sa maîtresse. Son exaltation et sa nervosité contrastaient singulièrement avec la froideur et le calme de G. Sand. Leurs cœurs chauds et passionnés ne parvinrent jamais à combler l'abîme qui séparait leurs tempéraments. C'est là qu'il faut chercher la vraie raison de leur mésintelligence : le physique a joué un plus grand rôle que le moral dans leur séparation.

Le docteur Michaut a signalé les réactions de ces deux natures l'une sur l'autre, réactions qui ne pouvaient manquer de se produire (2). Le malaise et la souffrance, qui avaient très vite acompagné les relations intimes de G. Sand et de Musset, furent sans doute

(1) Sans date. Hiver 1834-1835 (Décori, 168).
(2) *Chronique médicale*, 1904, 426-429.

la cause de l'empressement qu'elle mit à se donner à Pagello. Cet « ange de douceur, de bonté, de dévouement » (1), lui apportait le repos qu'elle ne connaissait plus depuis six mois : « Il est heureux sans qu'elle souffre, sans qu'elle travaille à son bonheur. » (2).

Dans la fameuse lettre écrite au docteur pendant que Musset agonisait, « toi, du moins, tu ne me tromperas pas, disait G. Sand. Tu ne me feras pas de vaines promesses et de faux serments. Tu m'aimeras comme tu sais et comme tu peux aimer. Ce que j'ai cherché en vain dans les autres, je ne le trouverai peut-être pas en toi, mais je pourrai toujours croire

(1) 26 juin 1834 (Décori, 117). Dans la même lettre, G. Sand se louait encore du docteur : « Tu as donc bien raison de te dire que mon bonheur a pris sa source dans tes larmes, non pas dans celles de ton désespoir et de ta souffrance, mais dans celles de ton enthousiasme et de ton sacrifice. »

Rappelons-nous que *Jacques* fut écrit à Venise : Le mari s'efface devant l'amant. Allusion sans doute à Musset qui céda sa place à Pagello.

(2) 2 juin 1834 (Décori, 83).

que tu le possèdes. Les regards et les caresses de l'amour qui m'ont toujours menti, tu me les laisseras expliquer à mon gré sans y joindre de trompeuses paroles. Je pourrai interpréter ta rêverie et faire parler éloquemment ton silence. » (1).

L'étrange situation de G. Sand, entre Musset et Pagello, qui a donné lieu à tant de commentaires, s'explique donc par des raisons d'ordre physique. Pagello était, pour son amie, le calme après l'orage, le refuge après la tempête (2). L'occasion était, pour elle, propice de faire un nouvel essai. De plus, sa curiosité devait être aiguisée encore par la différence de nationalité. Voilà comment G. Sand

(1) Mariéton. *Une histoire d'amour.* 96.

(2) Dans *Elle et Lui,* G. Sand parle des douceurs de l'amour de Palmer après les violences de celui de Laurent. *Thérèse* raconte que l'amour de Palmer « était comme un rayon de soleil au sein d'une nuit qu'elle avait jugée devoir être éternelle. » (*Elle et Lui,* 157).

passa avec une facilité si révoltante des bras de Musset dans ceux de Pagello (1).

Les rapprochements, qui eurent lieu en 1834-1835 entre G. Sand et Musset, ne furent pas de longue durée. La célébrité des deux écrivains, le bruit qui se fit autour de leur nom, l'oubli des griefs réciproques, eurent pour effet de raviver leurs sentiments passionnés.

Pendant quelque temps, ces sentiments parurent même plus violents que dans le passé. G. Sand acceptait avec transports son rôle de victime : « Eh bien, quand tu sentiras ta sensibilité se lasser et ton irritation revenir, renvoie-moi, maltraite-moi, mais que ce ne soit jamais avec cet affreux mot : dernière fois ! Je souffrirai tant que tu voudras, mais laisse-moi quelquefois, ne fût-ce qu'une fois par semaine, venir chercher une larme, un baiser

(1) G. Sand aura beau se défendre, dans une lettre à Sainte-Beuve (6 juillet 1861), d'avoir donné le spectacle d'un nouvel amour, sous les yeux d'un mourant, l'ouvrage de Mariéton, qui s'appuie sur de nombreux documents, est sans réplique à cet égard.

qui me fasse vivre et me donne du courage. » (1).

Ces beaux élans se calmèrent (2) pour ne plus se renouveler. Au printemps de 1835, G. Sand est « aussi bien guérie de lui (Musset) que l'empereur Charlemagne du mal de dents » (3). Chez elle, le pardon ne va pas « jusqu'à regretter la torture » (4).

(1) Journal de G. Sand. Paris, mardi soir, 25 décembre 1834. Cité par M. Rocheblave dans l'Introduction des *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, XVIII.

(2) En 1835, G. Sand écrivait à Musset : « Hélas! me voici lâche et flasque comme une corde brisée, me voici par terre, me roulant avec mon amour désolé comme avec un cadavre, et je souffre tant que je ne peux pas me relever pour l'enterrer ou pour le rappeler à la vie. (Sans date. Hiver 1834-1835, Décori 173). Dans la même lettre elle disait encore :

« Adieu, adieu, je ne veux pas te quitter, je ne veux pas te reprendre, je ne veux rien, rien, j'ai les genoux par terre et les reins brisés; qu'on ne me parle de rien. Je veux embrasser la terre et pleurer. Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. » (Sans date. Hiver 1834-1835, Décori, 173-174).

(3) Mariéton. *Une histoire d'amour*, 257.

(4) *Id.*, ibid.

Après ces dernières convulsions d'un amour imaginaire, G. Sand faisait de nouveau un retour sur elle-même qu'elle communiquait à Sainte-Beuve. « Ce à quoi je voudrais apprendre à renoncer volontairement et de bonne grâce, c'est à ma satisfaction personnelle. C'est un grand et rude travail, dont je ne sais pas le but, mais qui doit en avoir un, et qui, s'il ne produit pas le bien, ne saurait produire le mal... Je voudrais donner à mes enfants une vieille mère respectable. » (1).

Il n'était plus temps. D'ailleurs, l'heure de Michel de Bourges avait déjà sonné.....

(1) *Lettres à Sainte-Beuve,* fin mars 1835.

III

La liaison de G. Sand et de Michel de Bourges dura deux ans environ. L'auteur de *Lélia* avait fait la connaissance du célèbre avocat au printemps de 1835. C'était à peu près au moment de sa rupture définitive avec Alfred de Musset. (1). Dès l'hiver de 1836-1837, leurs rapports étaient très tendus.

Nul homme, jusqu'alors, n'avait exercé une influence plus profonde et plus prolongée sur le cœur et l'esprit de cette femme célèbre. Mais cette passion, quelque violente, en apparence, qu'elle ait été, était aussi appelée à finir bientôt pour des motifs d'ordre physique. La nature infirme et bornée de G. Sand se heurta encore une fois à un tempérament vigoureux; et cette nouvelle expérience fut une des plus douloureuses de son existence.

(1) Cf. la lettre de G. Sand à son frère Chatiron, 17 avril 1835; *Corr.* I.

Les *Lettres de femme*, parues dans la *Revue illustrée* (1), sont le dernier cri d'angoisse d'une passion qui s'éteint, les derniers gémissements du cœur de G. Sand adressés à Michel de Bourges. Ces lettres nous ramènent à *Lélia*. Les nouveaux aveux qu'elles contiennent, quoique beaucoup plus discrets, confirment les autres.

Les relations d'Aurore et de Michel si enthousiastes au moment du procès en séparation, 1836, s'étaient subitement refroidies après le magnifique plaidoyer qui avait délivré l'auteur de *Lélia* de son mari. En janvier 1837,

(1) 1er et 15 novembre; 1er et 15 décembre 1890; 15 janvier, 1er février 1891. Ces lettres sont publiées sans signature. Pour dérouter le lecteur des *Lettres de femme*, le correspondant, auquel elles sont adressées, s'appelle *Marcel* et elles portent une date différente de la leur, 1832. La date réelle est 1837.

W. Karénine, dans *G. Sand sa vie et ses œuvres*, (II, 267) a donné au lecteur des*Lettres de femmes* les clés suivantes : Marcel (Michel); Mme d'A. ou Anna (la comtesse d'Agoult); L... F... ou Francis (Franz Lizst); Le gros L... (l'avocat Girerd); ma fille

G. Sand était triste « comme la nuit et comme l'hiver », « son cœur était mort ». Elle se disait « le serviteur fidèle et fort... l'ami stoïque... le disciple attentif et soumis. » Par ses reproches, par l'expression de sa douleur, par ses protestations d'amour, elle allait essayer de réveiller l'amour de Michel.

Le 21 janvier, elle répond à une accusation :

« Si je *couvais* (1) d'autres amours, je n'aurais pas fait violence à ma fierté pour aller m'humilier dans les larmes devant toi. Si je ne t'aimais plus, je n'aurais pas subi l'affront de reproches que je ne mérite pas. Si j'aimais ail-

(Maurice et Solange); Speranza (Agasta, Mme Duteil); P... Eug... (Eugène Pelletan); G... (Gustave de Gévaudan); Amélie (Sophie Cramer); l'avocat H. (M. Hennequin); H... (Hippolyte Chatiron); R... (Rollinat); Mme F... (Mme Fleury ou Mme Félix Tourangin); Mme Michel (la femme de Michel); Vendôme (La Châtre); Bonnières (Châteauroux); Blois, (Bourges); le sujet à longue barbe (Mallefille).

(1) Le mot est en italique dans le texte.

leurs, je ne me serais jamais inquiétée de savoir si tu étais brouillé avec moi. Si je n'avais pas eu le cœur brisé, j'aurais su renfermer des pleurs qui n'avaient peut-être guère d'écho dans le tien et qui m'ont semblé ne te causer que de l'ennui. Si j'avais pu t'oublier, je l'aurais fait, car l'amour que j'ai pour toi est un martyre et ne me causera jamais que trouble et douleur. »

Revenant ensuite aux tristes réalités de sa situation, elle se repent d'avoir eu cette nouvelle fantaisie, d'avoir tenté un nouvel essai. Ne savait-elle point le sort qui l'attendait, n'avait-elle pas l'expérience pour elle ?

« O Esprit de sagesse ! ô solitude ! ô mort... Comme vous abattez, pour me faire marcher plus vite, toutes les fleurs et tous les fruits qui me tentèrent ! Comme vous détruisez mes joies, mes illusions, mes espérances ! Comme vous me poussez sur cette pente aride, vers cet abîme au fond duquel l'inconnu, le néant peut-être, me tend les bras ! Soit ! Justice de Dieu, chimère ou vérité, j'ai cru en toi, mais je n'ai

pas voulu être heureuse sur la terre sans l'amour, le seul bien que tu fasses entrevoir aux hommes. » (1).

Après l'expression de la douleur, des peines cuisantes auxquelles elle s'est exposée, la lettre du 28 janvier 1837, contient d'amers reproches :

« Pourquoi n'écris-tu pas ? Quel est ce nouvel accès ? Es-tu malade, mon Dieu ? Me boudes-tu encore ? En aimes-tu une autre ? Hélas ! je le crois, et cette conviction ne m'a pas quittée un instant depuis que je t'ai revu. Ta figure n'était pas celle d'autrefois, et, au milieu des retours de ta tendresse, tu dissimulais mal ton ennui et ton impatience de me quitter... Si je n'ai pas su empêcher tes sens de succomber à d'autres tentations, je n'en suis pas moins ce compagnon fidèle qui t'a soigné avec tant de dévouement... le camarade qui serait monté sur l'échafaud avec toi... »

Les lettres sont longues en général ; c'est

(1) 28 janvier 1837.

une causerie quelquefois interminable ; les mêmes pensées reviennent sous des formes multiples, variées, dans un langage passionné, poétique, souvent d'une forme admirable.

Avec ce style brûlant, nous retrouvons l'auteur du *Journal intime à Aurélien.* Nous y retrouvons aussi les mêmes plaintes désespérées, qui font le sujet des lettres adressées à Musset. Aurore passait alors par une crise semblable.

Michel a enfin daigné répondre à Aurore. Celle-ci essaye par tous les moyens de reprendre son influence sur le célèbre avocat, de le fléchir, de le ramener à elle. La prudence l'empêche de faire des aveux aussi explicites que dans sa correspondance avec Musset.

Avertie que ce procédé n'a jamais amené de bons résultats, elle déploie toute son éloquence, toutes les ressources de son cœur et de sa plume. Elle revient avec une tendresse infinie sur les jours de bonheur, sur les circonstances de sa liaison avec Michel, sur l'histoire de leurs amours.

« Nous ne cherchions pas l'amour quand

la destinée nous jeta l'un vers l'autre. La passion nous envahit (1); il n'y eut ni combat, ni réflexion, ou du moins combats et réflexions furent balayés comme la poussière sous le souffle brûlant du Midi. Ton désir me devança et me commanda. Je subis ton amour sans comprendre encore la force du mien, mais je le subis avec ivresse, pressentant néanmoins qu'il cesserait le premier, car je savais combien mes affections sont concentrées, profondes, calmes et tenaces, et je reçus tes premières caresses dans les larmes. Tu aimas le plus ardemment en apparence; tu fus plus éloquent, plus persuasif, plus tendre, plus abondant. Tu te livras sans crainte à ta passion ; ne le nie pas: *tu savais qu'elle passerait.* La mienne fut plus retenue, plus sombre, souvent dure et farouche. Je souffrais plus que toi : *Je savais qu'elle ne passerait point.* » (2). (souligné).

(1) Nous savons que chez G. Sand le mot passion signifie désir.

(2) 25 mars 1837.

Les mêmes motifs qui avaient amené la rupture entre G. Sand et Musset, allaient bientôt aussi causer un réel différend entre Aurore et Michel.

« La différence de nos organisations fit la différence de nos amours, comme elle avait fait celle de nos positions dans la vie. Il était bon et nécessaire qu'il en fût ainsi; on aime à trouver dans un autre soi-même des richesses qu'on n'a pas. Ta puissance d'expansion combattait mon expérience et mon scepticisme... Je ne savais dire ni ma souffrance ni ma joie... » (1).

Michel, séduit par les dons du cœur et de l'intelligence qu'il rencontrait chez G. Sand, vivait dans une sorte d'exaltation au début de leurs relations, au point « de rêver l'association matérielle et absolue de leurs desti-

(1) *Id.* — Le 21 janvier, G. Sand avait déjà dit à Michel : « Ton amour est tout différent du mien et je crois que, plus violent peut-être dans l'occasion, il est d'un ordre inférieur, comme l'être inférieur en intelligence qui te l'inspire. »

nées ». G. Sand, mieux instruite de sa nature, luttait contre les projets de son ami :

« Pendant plus d'un an, malgré tous les efforts de ma raison pour repousser ce rêve, tu m'entretins du dégoût que tu éprouvais pour tout ce qui n'était pas l'amour. Tu fis saigner toutes les fibres de mon cœur, tu détruisis avec une rare persévérance tous les retranchements de ma sagesse et de ma force. Tu me traitas comme un cheval que l'on enfermerait dans une enceinte infranchissable, et que l'on fouetterait sans cesse pour l'empêcher de se soumettre à sa captivité. Un moment viendrait où l'animal paisible se précipiterait furieux et se briserait contre l'invincible barrière. C'est ce qui m'est arrivé. J'ai fait des efforts inouïs pour me défendre d'une passion trop vive et d'une espérance trop riante. Je t'ai parlé de tes autres passions, de la gloire, de la richesse, de l'action politique. » (1).

On le voit, Michel avait exalté les désirs et

(1) 25 mars 1837.

les ambitions d'Aurore, il avait enivré son imagination, croyant pouvoir la transformer, « la repétrir », et la mettre à son niveau.

Après l'avoir surexcitée, broyée, en voyant l'inutilité de ses efforts, il se découragea et se refroidit à son égard. G. Sand lui reproche amèrement d'avoir cherché à soulever son enthousiasme pour lui dire quelque temps après: « Deviens ce que tu voudras, je n'ai plus le temps de m'occuper de toi. »

Avant de tomber dans l'indifférence, l'amour passionné de Michel était devenu brutal. Il voulait par tous les moyens asservir son amie. Elle subit pendant quelque temps, avec une tendre soumission, ce joug despotique. Puis le soupçon entra dans le cœur de Michel, non sans raison, sans doute, malgré les protestations de G. Sand; celle-ci se révolta :

« Quand tu vis que l'amour n'était pas une chaîne de fleurs, mais une bien dure et terrible chaîne (*dura catena*), tu y portas à ton tour les exigences et les injustices dont je te rendais victime; le soupçon et le mépris en-

trèrent même dans ton cœur ; tu te laissas dominer par je ne sais quel principe de domination absolue, brutale, qui n'a pu être pratiqué que dans les âges de barbarie. Tu voulais qu'en ton absence, je fusse enfermée dans une cellule, la tête couverte de cendres, que je ne parlasse à aucun homme, et encore je ne sais si tu ne te serais pas méfié de mon portier. Tu me témoignas des doutes que la plus vile des courtisanes eût pu seule justifier; ou bien tu me traitas absolument comme si j'étais ta femme, et que je fusse dans la nécessité de te tromper. » (1).

G. Sand, de son côté, avait perdu toute confiance en Michel. Elle répondit à ses doutes par des reproches sur sa conduite. C'était entre eux la complète mésintelligence.

A chaque instant, on surprend le désespoir amer qui lui vient de sa destinée, de son être incomplet. Les allusions sont voilées : (2).

(1) 25 mars 1837.

(2) La lettre du 13 avril, adressée à Michel, était

« Malheur aux faibles !...

« Ce qu'il y a de plus affreux au monde, c'est de repasser sous un ciel sombre et froid, entraîné par une main impatiente de vous pousser... Souvenirs affreux, ineffaçables, incurables, premiers froids de la mort de l'âme, soyez-nous des leçons... des arrêts acceptés !...

« Mes genoux ploient sous la fatigue de vivre, l'espérance a pâli, la certitude est morte, le devoir seul me retient sur la terre... » (2).

Malgré cette désespérance, le 2 mai, le billet adressé à Michel est presque enthousiaste : « Demain soir je te verrai! » Tout sourit aux amants. Le temps lui-même reprend sa sérénité. L'orage s'est calmé. « Les

écrite dans un style passionné. Trois jours après G. Sand disait à Mme d'Agoult : « Je suis toute *chétive* et l'amour me descend tellement dans les talons que bientôt je le laisserai tout à fait par terre avec la poussière de mes pieds. « (Article signé S.) *Journal des Débats,* 4 janvier 1891. Voir aussi *Corr.* II, 62.

(2) 29 avril 1837.

rossignols chantent à gorge déployée... L'horizon est pur, l'air est doux, les parfums montent. Je vais te voir ! Je vais à toi pleine de tristesse et d'amour, sûre du présent et non du lendemain, dévorée, dévorée par toi ! »

Le 8, Aurore était de retour de son voyage. Le temps qu'elle avait perdu à Bourges était précieux. Elle avait promis le manuscrit de *Mauprat* à une date fixe, et cette date approchait :

« J'ai deux heures à dormir, il faut que je fasse tantôt six lieues à cheval pour renouer une affaire avec des bûcherons, dans des chemins perdus où j'ai failli rester avec mon cheval en revenant. Les rudes travaux de la vie vieillissent et amassent des rides au front. La nuit prochaine, il me faudra encore travailler quatorze heures comme celle-ci; la nuit suivante idem, pendant six nuits de suite; ma parole y est engagée. En mourrai-je ? Déjà je succombe et je ne fais que commencer... Eh bien! parais, mon amant! et ranimée comme la terre au retour du soleil de mai, je jetterai

mon suaire de glace et je tressaillerai d'amour, et les plis de la souffrance s'effaceront de mon front, et je te semblerai belle et jeune, parce que je bondirai de joie dans tes bras de fer. »

Malgré tout ce qu'on a pu dire au sujet de la véhémence de ces expressions, ces cris passionnés ne s'échappaient de sa plume que pour caresser et retenir une vaine illusion (1).

Le 9 mai, sa lettre est des plus tendres. G. Sand s'efforce de paraître heureuse et de faire croire à Michel que ses nouvelles concessions ont comblé son être de bonheur : « Je ne vis que par toi, dispose donc de ma vie. Si tu veux que je souffre, fais-moi souffrir. Si

(1) F. Sarcey, pensait que ces lettres étaient inspirées par un amour violent : « Cependant il n'y a pas à s'y tromper; ces lettres sont brûlées d'une fièvre vraie. Il y a de courts billets qui sont des merveilles de sensibilité et de tendresse, où elle le voit malade... Il y en a d'autres où on sent l'envolée du grand écrivain. Elle était triste jusqu'à la mort. » (Francisque Sarcey, Chronique, *Le XIXe siècle,* 21 décembre 1890.)

tu veux que je sois heureuse, fais-moi heureuse. Ta lettre aujourd'hui est adorable... »

Malgré sa résolution d'en finir avec Michel, malgré les complications qui survenaient dans sa vie, Aurore écrivait toujours. Michel répond à peine, rarement, brièvement. G. Sand se désole, s'attendrit sur la santé de son ami : Il est malade, telle est sans doute, la seule cause de son silence. Mais ayant appris par des amis qu'il se portait bien, la rage au cœur, elle s'écrie le 15 mai :

« Donne-moi ton secret pour mettre mon amour dans ma poche quand il m'incommode. Chien que tu es ! Si tu savais comme je t'aime ! Tu ne le sais pas, tu ne t'en doutes pas; comment le saurais-tu, toi qui as la puissance de te soustraire à la souffrance de l'amour ? »

Une seule lettre de Michel est reproduite au milieu des *Lettres de femme* :

« Malédiction! Je soutiens au foyer domestique une guerre de tous les jours et de toutes les heures, pour toi, et à cause de toi... Mais si, au moins, je trouvais dans tes bras un asile

contre ces misères, un refuge toujours assuré contre ces ennuis de tous les moments. Eh bien ! non, tu exiges, tu veux que je combatte contre toi. Ennemi à droite, ennemi à gauche. Moi, je dis que cette position n'est pas tenable... Il faut que je vive de repos... » (1).

G. Sand répond à Michel par de nouveaux reproches, de nouveaux témoignages d'amour. Elle ne veut pas croire à la menace de Michel, et par tous les moyens cherche à le ramener à elle. Le 1er juin, elle s'écrie désespérée : « Que l'amour, cet arbre de vie toujours couronné de fleurs, porte des fruits amers, Dieu l'a fait ainsi, ou, du moins, il a permis que son dictame se changeât en poison dans les entrailles des hommes. Alors, c'est l'homme qui est fait ainsi : et où que soient le mal et sa cause, il faut souffrir puisqu'il faut aimer. »

Au milieu de septembre 1837, George Sand se dérangeait encore pour voir Michel, mais peut-être à cette époque son cœur était-il déjà

(1) Sans date.

pris ailleurs. Cette prétendue passion dont l'agonie avait été si longue, ces alternatives de gémissements et de transports, de douleur et d'exaltation, nous expliquent une fois de plus la disproportion qui existait entre son tempérament de glace et son imagination de feu : éternelle histoire de ses amours, soit avec Musset, soit avec Michel.

G. Sand se consola de l'abandon de Michel. Un autre amour naissait à l'horizon. C'est sans doute à cet événement que G. Sand faisait allusion, dans la lettre du 18 septembre adressée à Girerd, quand elle parlait des « étranges complications » survenues dans sa vie. Dans la lettre suivante, elle était plus explicite. Elle se sentait enfin guérie de son amour pour Michel, « par une autre affection plus douce, moins enthousiaste, moins âpre aussi... (elle l'espérait), plus durable. » (1). Il s'agit de Félicien Mallefille, l'auteur dramati-

(1) Lettre à Girerd; W. Karénine, II, 438.

que (1). C'était alors un jeune homme de vingt-cinq ans.

Aucune correspondance connue n'est venue éclairer les relations intimes de Mme Dudevant avec l'auteur dramatique. Plus tard, nous verrons comment elle sut secouer ce nouveau joug pour s'emparer de Chopin.

Après l'amour orageux de G. Sand et de Michel, Mallefille arrivait à temps. Aurore Dudevant crut trouver en celui-ci le baume nécessaire pour cicatriser les plaies de son cœur. Elle se jeta dans ses bras, comme naguère elle s'était jetée dans ceux de Pagello pour se consoler de ses déceptions avec Musset (2).

(1) Félicien Mallefille, né en 1813, auteur dramatique, ingénieux et spirituel, « plein de verve et de finesse attique » a-t-on dit, est l'auteur d'une comédie très appréciée : *Le Cœur et la Dot. Il* composa aussi : *Les Deux Veuves, Glénarvon, Les Sept Cordes de Lara, Randal, Thiégault le Loup, Les Sceptiques, Psyché.* Pauvre et fier, il mena une vie honorable et laborieuse.

(2) Balzac faisait part à Mme Hanska de la nouvelle liaison de G. Sand : « Elle aime maintenant

Mais quelques mois plus tard, elle en avait assez et rêvait déjà d'autres amours.

un homme qui lui est inférieur, et dans ce contrat-là, il n'y a que désenchantement et déception pour une femme qui a une belle âme; il faut qu'une femme aime toujours un homme qui lui est supérieur, ou qu'elle y soit si bien trompée, que ce soit comme si ça était. » (*Lettres à l'Etrangère*, I, 2 mars 1838.)

IV

George Sand ne pouvait aimer en amante. Souvent, on rencontre, soit dans sa correspondance avec ses amis, soit dans l'*Histoire de ma vie,* des passages qui font allusion aux mécomptes que lui causait son tempérament.

G. Sand écrivait le 24 août 1840 à l'abbé Rochet : « Je n'avais guère d'autres passions (le vrai), que je sache, et depuis ce temps, je ne suis devenue ni sensuelle, ni gourmande, ni joueuse, ni rien dont j'aie à me confesser à l'ex-curé du *Lys Saint-Georges.* » (1).

Dans une lettre à Zoé Leroy, son amie, où elle s'étend longuement sur son être moral, Aurore avoue que « depuis Bordeaux (2) elle

(1) Lettres de George Sand et de l'abbé Rochet. *Nouvelle Revue,* janvier 1897. — (19.)

(2) C'est-à-dire depuis son roman avec Aurélien de Sèze.

n'a pas connu l'entraînement ». (1). Sa volonté seule l'a conduite à ses plus grandes folies, aussi, « je n'ai donc jamais lieu de revenir sur telle ou telle chose. Le moi répond fièrement : parce que j'ai voulu et tout est dit. » (2).

Au moment de demander la séparation judiciaire, G. Sand parlait à son ami Planet de ses difficultés conjugales ; elle réclamait ses conseils. Celui-ci voulait que, pour ses enfants, elle fit le sacrifice de sa liberté et reprit sa chaîne après un long voyage :

« Vous vous affectez de vos chagrins extérieurs, lui disait-il, jusqu'à vous en créer d'imaginaires. Vos écrits prouvent que vous vous tournez contre vous-même, que vous vous en prenez à votre propre organisation, à votre propre destinée, d'une rencontre de circons-

(1) *Collection Spoelberch;* E. 902, fol. 72; 1836 sans date précise.

(2) Même lettre.

Sous une autre forme, G. Sand disait à Flaubert : « On est heureux, n'est-ce pas, de pouvoir dire toute sa vie? C'est bien moins compliqué que

tances, fâcheuses, il est vrai, mais non pas tellement exceptionnelles que votre volonté ne puisse les surmonter ou les faire fléchir. » (1).

C'est G. Sand, elle-même, qui nous rappelle cette conversation dans l'*Histoire de ma vie.*

Dans le même ouvrage, un autre chapitre, consacré à Mme Dorval, nous donne aussi des renseignements très suggestifs. L'auteur de *Lélia* raconte les angoisses de son amie arrivée au soir de son existence. Le dialogue suivant s'établit entre elles (2) :

« Je voudrais être toi, reprit-elle (Marie Dorval), en réponse aux réflexions que les siennes me suggéraient.

— Moi, je t'aime trop pour te souhaiter cela, lui dis-je. Je ne m'ennuie pas, dans le sens que tu dis, depuis aujourd'hui, ni depuis

ne le croient les bourgeois, et les mystères, que l'on peut révéler à l'ami, sont toujours le contraire de ce que supposent les indifférents. » (*Corr. entre G. Sand et G. Flaubert* 13 novembre 1866).

(1) *H. Vie,* IV, 311.

(2) *H. Vie,* IV, 222 et suiv.

hier, mais *depuis l'heure où je suis venue au monde.*

— Oui, oui, je sais cela, s'écria-t-elle; mais c'est un fort ennui ou un ennui fort, comme tu voudras. Le mien est plus mou que douloureux, il est écœurant. Tu creuses la raison de tes tristesses, et quand tu la tiens, voilà que ton parti est pris. Tu te tires de tout en disant : « C'est comme cela et ne peut être autrement. » Voilà moi comme je voudrais pouvoir dire. » (1).

Marie Dorval, la « femme sans frein », comme l'appelait G. Sand, était aussi, d'après elle, la femme « sublime ». C'est la femme que toute sa vie G. Sand a rêvé d'être : c'est la femme que tant de littérateurs ont cru qu'elle était.

(1) Voir aussi *Marie Dorval* dans *Questions d'art et de littérature*, 61-63. Petite causerie qui commence ainsi : « Pour savoir l'empire qu'elle exerce sur moi... il faudrait savoir à quel point son organisation diffère de la mienne. » Dans ce petit dialogue, l'auteur, G. Sand, parle de lui au masculin.

J'ai multiplié les citations (1) pour mettre en lumière le point que je cherche à définir. Je les ai commentées le moins possible afin de ne pas en dénaturer le sens et de ne rien enlever de leur couleur.

Les lettres à Sainte-Beuve, à Musset, à Pagello, à Michel, à Zoé Leroy, l'*Histoire de ma vie,* nous révèlent une G. Sand de tempérament semblable à celui de Lélia. Avide de plai-

(1) On pourrait en ajouter bien d'autres : Dans le *journal de Piffoël* cité par W. Karénine (II, 272): « Méchante destinée, où sont tes promesses ? Espoir, où sont tes mensonges ? Tu n'oserais plus me pousser en me disant : « Va, et tu seras heureux. » Tu es muet, car tu sais que je te méprise. Où que j'aille, j'irai sans toi. J'irai seul, triste et inflexible envers moi-même, à cause de moi-même. » Et plus loin (II, 275) c'est la colère qui lui dicte ces paroles: « Mon cher Piffoël, apprends donc la science de la vie, et quand tu te mêleras de faire des romans, tâche de connaître un peu mieux le cœur humain. Ne prends jamais pour ton idéal de femme une âme forte, désintéressée, courageuse, candide. Le public te sifflera et te saluera du nom odieux de Lélia l'impuissante ! » Voulant donner le change, elle

sir, le goûtant par avance, dans son imagination, d'une manière intense, ses rêves les plus beaux s'évanouissent dès qu'elle a mordu aux appats de la volupté.

reprend : « Impuissante ! oui mordieu impuissante à la servilité, à l'adulation, impuissante à la bassesse, impuissante à la peur de toi... »

V

George Sand vient de nous révéler elle-même, les infirmités de sa nature.

Faisons maintenant appel aux témoignages que l'on peut recueillir, à ce sujet, chez ses contemporains. Ils sont nombreux, ceux qui ont connu intimement l'auteur de *Lélia;* mais, soit affection pour la femme, soit respect pour l'auteur, ils nous ont fait bien peu de confidences sur son tempérament.

La correspondance de Musset à part, nous ne connaissons que quelques rares lettres adressées à G. Sand par ses amants. Pas une de Grandsagne et de Sandeau. Michel de Bourges, très prudemment, brûla toutes celles qu'il avait écrites à son amie dès qu'elles lui furent rendues (1). Quelques lettres de Chopin, citées

(1) Je tiens ce détail de M. Lucien Jeny, conseiller à la Cour de Bourges : « Quant à ses lettres d'amour que Michel, en homme avisé, s'était fait res-

par W Karénine, sont insignifiantes à ce point de vue. G. Sand brûla toutes les lettres qu'elle avait adressées à l'artiste, quand elles rentrèrent en sa possession, par l'intermédiaire de Dumas fils.

De nombreux documents, faisant partie de la collection Spœlberch, doivent contenir des renseignements inédits, précieux sur ce sujet; mais, certains dossiers ne sont pas communiqués, d'autres ne peuvent être consultés qu'avec une extrême discrétion (1). Il faut donc se contenter des quelques indications que nous recueillons, de loin en loin.

Lindau avait connu G. Sand; il avait correspondu avec elle. D'après lui, G. Sand était froide de tempérament, elle ne ressentait pas

tituer, dit M. Jeny, elles ont été finalement brûlées par M. Simon-Lebrun, son fils adoptif, récemment décédé (1911). »

(1) Je n'ai pas été autorisée à consulter ceux qui pouvaient m'être le plus utiles ici.

l'amour (1). « Ce qui l'attachait à Alfred de Musset, c'était un sentiment de mère et de sœur, et à Chopin malade et faible, la pitié et une compassion de Samaritain... Tout avait de la valeur pour elle, excepté l'amour sans phrase. Elle-même, raconte que ses rapports avec Alfred de Musset étaient un devoir qu'elle accomplissait froidement. Son affection pour Musset prenait sa source dans son admiration pour lui. » (2).

(1) Deux amis de G. Sand, F. Rollinat et Flaubert ont reçu toutes les confidences d'Aurore. Quelques lettres d'elle à Rollinat se trouvent dans la correspondance éditée, quelques autres dans la *Rev. de Paris,* juin 1914; mais la plupart sont inédites. Elles sont entre les mains de Mme Lauth-Sand. Celles de G. Sand et de Flaubert, éditées depuis quelques années, ont été fortement épurées. Un certain nombre aussi ont dû être réservées.

(2) *Aus dem literarischen Frankreich,* 1882, p. 42. A propos de l'intimité de G. Sand avec Musset et Chopin, Lindau faisait cette remarque : « N'est-il pas caractéristique que justement dans ses deux liaisons les plus célèbres, selon ses propres paroles, l'amour ait fait défaut ? »

Le commandant B... a conservé, raconte M. Berr, une bien jolie lettre que Dumas fils lui écrivait en 1875 : « Mme Sand a de petites mains sans os, moëlleuses, ouateuses, presque gélatineuses. C'est donc fatalement une curieuse excessive, trompée, déçue dans ses incessantes recherches, mais non une passionnée. C'est en vain qu'elle voudrait l'être, elle ne le peut pas; sa nature physique s'y refuse... » (1).

Dumas était, certes, bien à même de prononcer un jugement sur le cas de son amie.

Balzac, lui aussi, avait reçu bien des confidences de G. Sand. Il fait part à Mme Hanska de ses impressions sur la châtelaine de Nohant.

En 1838, il vient d'être son hôte : « La voilà, dit-il, dans une profonde retraite, condamnant à la fois le mariage et l'amour parce que, dans

(1) *Petites chroniques des Lettres du Figaro.* 16 décembre 1896 (article cité par Mariéton dans *Une histoire d'amour*).

l'un et l'autre état, elle n'a eu que déceptions. Son mâle était rare, voilà tout... (1). Elle est garçon, elle est artiste, elle est grande, généreuse, dévouée, chaste... » Et plus loin il revient encore sur ce jugement : « Elle est comme un homme de vingt ans *moralement,* car elle est intimement *chaste, prude.* » (2).

Delacroix avait été très lié avec G. Sand. Plusieurs fois, il avait fait des séjours à Nohant. Dans son *Journal,* année 1849, il se livre à quelques réflexions sur son amie dans le style laconique qui lui était habituel : «...Le soir, été voir Chopin... Nous avons parlé de M[me] Sand, de cette bizarre destinée, de ce composé de qualités et de *vices.* C'était à propos de ses *Mémoires.* Il me disait qu'il lui serait

(1) En d'autres termes, G. Sand disait à son confident Rollinat : « Je n'ai jamais rencontré l'être avec lequel j'aurais voulu vivre et mourir, ou si je l'ai rencontré, je n'ai pas su le garder. » (A. Rollinat, 5[e] *Lettre d'un Voyageur,* 142.

(2) *Œuvres posthumes; Lettres à l'Etrangère,* I, 463, 2 mars 1838.

impossible de les écrire. Elle a oublié tout cela; elle a des éclairs de sensibilité et oublie vite... Je lui disais que je lui voyais à l'avance une vieillesse malheureuse. Il (Chopin) ne le pense pas... Sa conscience ne lui reproche rien de ce que lui reprochent ses amis. » (1).

Il n'est pas inutile de rappeler l'article virulent de Capo de Feuillide à propos de *Lélia.* Il valut à son auteur une provocation en duel de la part de Gustave Planche. Capo de Feuillide avait bien reconnu G. Sand, sous le personnage de Lélia.

« C'est une femme, qui d'abord, folle de

(1) *Journal de Delacroix,* II, 340. Chopin disait de G. Sand : « La chère Mme S. (Sand), aura encore beaucoup d'aventures dans sa vie avant de vieillir, il lui arrivera encore beaucoup de belles choses et de vilaines aussi. » (*Jour de Noël* 1847.) *Souvenirs inédits de Frédéric Chopin,* publiés par M. Karlowicz.) « Personne ne pourra jamais suivre les traces d'une âme tellement capricieuse. » (*Id,* 10 février 1848.)

corps et d'imagination, rêvant, avec une âme de feu des plaisirs pour un sang de feu, a couru après les plaisirs, et s'y est plongée ardente, échevelée, rugissante, mais qui, avec une nature infirme et bornée, a trouvé que la réalité restait au-dessous des désirs, et que la fièvre du corps était absorbée par la fièvre de l'âme (1). Alors elle s'est prise de mépris pour les hommes, qui ne pouvaient assouvir cette soif de volupté... Le dégoût est venu avant la satiété. Impuissante à sortir triomphante et heureuse de sa lutte entre les hommes et la débauche, elle a renoncé, (Lélia), à la souillure de la chair; et nul ne peut lui en te-

(1) Notons en passant l'appréciation d'un auteur anonyme, petite plaquette sans indication de date ni d'imprimeur : « Lélia représente les deux extrêmes de la passion humaine : l'extrême désir et l'extrême impuissance. » Et celle-ci d'Ed. Grenier : « Il y a deux versions sur Mme Sand : une qui la représente comme la Pulchérie de *Lélia*, l'autre comme Lélia elle-même, froide, insensible, immatérielle. » (Ed. Grenier, *Revue Bleue*, 15 octobre 1892.)

nir compte, car son imagination est restée libertine. » (1).

Planche lui-même, dans sa critique du roman avait relevé cette phrase, tirée de *Lélia* comme l'expression la plus vraie du caractère et du tempérament de l'héroïne : « Par les sens qu'elle n'a pas, Lélia est moins

(1) *Europe littéraire,* 22 août 1833, 70.

Capo de Feuillide se battit en duel avec Gustave Planche. « Une rencontre a eu lieu au Bois de Boulogne entre M. Gustave Planche et M. C. Feuillide, rédacteur en chef de l'*Europe littéraire.*

« M. G. Planche s'était personnellement cru offensé par un feuilleton de M. Feuillide sur *Lélia,* inséré dans le numéro du 22 août.

« Nous recevons des témoins la note suivante, qui a été écrite et signée sur le terrain :

« M. Feuillide a déclaré à M. Planche qu'il ne reconnaissait à personne le droit de lui demander l'interprétation de sa rédaction, et il a ajouté que M. Planche était libre de faire cette interprétation comme il l'entendait, et que, du moment qu'il se croyait personnellement offensé, M. Feuillide consentait à lui donner la satisfaction demandée...

« Après un coup de feu échangé de part et d'au-

qu'une femme, par l'élévation absolue de ses idées elle est plus qu'un homme. » (1).

Or, Lélia, c'est G. Sand, nous le savons.

M. Adolphe Brisson avait déjà songé à questionner Mme Clésinger sur le tempérament de sa mère. « Cette inquiétude, lui avait-il dit, ne serait-elle pas la poursuite du bonheur, ou plus simplement de la sensation non encore

tre, M. Planche s'est déclaré satisfait. » (*La Jeune France,* août 1833, 216.)

Cet événement a été raconté dans une complainte, (sur l'air de la complainte du maréchal de Saxe) :

Monsieur Capo de Feuillide
Ayant insulté Lélia,
Monsieur Planche, ce jour-là,
S'éveilla fort intrépide,
Et fit preuve de valeur
Entre midi et une heure!

Cette complainte n'a pas moins de 24 couplets. Elle est attribuée à Musset. Cf. *La véritable Histoire d'Elle et Lui* par le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul. 7-15. Elle a été rééditée dans *Une Histoire d'amour* par Mariéton, 295-301.

(1) *Revue des Deux-Mondes,* 1833, 15 août, 363.

éprouvée et constamment espérée, quelque chose comme une curiosité toujours inassouvie et sans cesse renaissante? » (1). Mme Clésinger, en attribuant à l'horreur de la solitude la vie agitée de sa mère, n'avait pas hésité à répondre que « G. Sand était d'imagination brûlante et de tempérament froid. »

Le témoignage le plus précis à ce sujet, nous vient de M. de Grandsagne (2), fils de ce Stéphane Ajasson de Grandsagne qui fut le premier dans l'illustre lignée des amants de G. Sand (3). Il avait hérité de cent vingt-trois lettres adressées par Aurore à son père. Cette correspondance est jusqu'à présent introuvable et ne fait point partie de la collection du vicomte Spœlberch de Lovenjoul.

« Ces lettres... sont très intéressantes, mais trop étranges pour être publiées, dit M. de Grandsagne. Elles bouleverseraient, si elles

(1) *Portraits intimes*, 3e série 1897, 86-87.

(2) Voir le *Moniteur général* du 6 janvier 1900.

(3) Cf. *G. Sand et le Berry.*

étaient connues, toutes les idées généralement admises sur le caractère et la vie de cette femme distinguée qui fut une des gloires de notre siècle... Il faut pardonner généreusement à G. Sand des écarts monstrueux parce qu'elle a succombé pendant toute sa vie très stoïquement, trop stoïquement même, avec une sérénité admirable, et une philosophie inconnue à notre génération, aux très nombreux accès d'une affection physiologique grave et incurable, à laquelle les médecins ont donné un nom qui commence par un N... » (1).

Ce jugement, avant d'être reproduit ici, a été soumis à un médecin d'une compétence

(1) Rapprochons de ce qui précède le passage suivant d'une lettre de G. Sand à Flaubert : « Qu'est-ce que c'est aussi que d'être hystérique ? Je l'ai peut-être été aussi, je le suis peut-être; mais je n'en sais rien n'ayant jamais approfondi la chose, et en ayant ouï parler sans l'étudier. N'est-ce pas un malaise, une angoisse causés par le désir d'une impossibilité *quelconque?* (le mot est souligné). » (*Corr, avec Flaubert,* 15 janvier 1867.)

déclarée en ces matières, et d'un âge assez avancé pour avoir connu G. Sand, dès 1848. « On ne saurait mieux dire, s'écria-t-il, en lisant ces lignes. M. de Grandsagne a été un juge très perspicace; il a, en quelques mots, admirablement défini le tempérament de George Sand. »

Enfin, le docteur Paul Michaut, sur le témoignage très sérieux de trois personnages, qui ont connu intimement G. Sand, donnait dans la *Chronique Médicale* une définition scientifique du tempérament de l'illustre écrivain :

« Elle a beaucoup cherché à satisfaire un désir de volupté sexuelle qu'elle n'aurait jamais rencontré. Don Juan féminin, elle courait sans répit à la poursuite de satisfactions très peu idéales, que la nature lui aurait constamment refusé de goûter. Il est inutile, dans un journal lu par des médecins, d'insister sur ces cas si commun d'anaphrodisie sexuelle. G. Sand aurait appartenu à cette catégorie de

femmes frigides, furieuses d'être incapables de sentir ce qu'elles dépeignent si bien. » (1).

N'éprouvant pas les sensations du plaisir, « l'éloquence de la passion n'existait pour elle qu'à la table de travail ! Mise au pied du mur... la fureur des sens tombait, comme par enchantement. C'était une amoureuse platonique par force et une passionnée la plume à la main. Les témoins, qui l'ont approchée, ceux qui ont vécu de sa vie et ses amis ne pourront que plaindre « ce cas pathologique... » Alexandre Dumas fils est un de ceux qui l'ont le mieux connue. » (2).

Cette déclaration du Dr Michaut nous permet de croire que G. Sand était d'un tempérament tout à fait anormal. C'est possible.

(1) *Chronique médicale*, 1904, 428.

(2) *Id.* — Le docteur Tripier, l'ami intime d'Alexandre Dumas fils, écrivait au docteur Michaut après avoir lu son article : « Le dernier numéro de la *Chronique* m'a fait grand plaisir. Votre George Sand est ressemblante, bien, me paraît-il, dans l'esprit du sujet. » (*Chronique Médicale*, 1904, p. 624.)

Sans aller jusque là, avait-elle seulement un minimum (1) de tempérament qui, ne pouvant correspondre à ses ambitions, fit d'elle la *chercheuse*, pour employer une expression moderne ? On ne saurait le dire. En tout cas le Docteur Favre avait raison : G. Sand n'avait pas un tempérament sensuel ; la dépravation de son imagination et de ses désirs, tel fut le motif déterminant de ses désordres.

C'est dans cette disproportion entre son imagination de feu et son tempérament de glace qu'il faut chercher la cause de ses égarements. Le jour où elle abandonna les principes de la saine morale, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même. L'état physiologique, dont elle paraît vraiment affectée, entraîne, de

(1) G. Sand avait dit dans *Lélia :* (Ed. de 1833, II, 667) « Telle que je suis, quel que soit le mécontentement avec lequel j'accepte ma destinée, il faut que je tire de mon infirme condition le meilleur parti possible. Il faut que je cesse de lutter contre mon impuissance et que je rapetisse mes ambitions pour les mettre en harmonie avec mes forces. »

l'avis des médecins, un affaiblissement de la volonté. Mais comme « il n'y a pas de thermomètre pour apprécier ces abaissements d'énergie », je me garderai de chercher à évaluer la responsabilité qui pèse sur G. Sand. Je ne fais que rechercher, d'après les moyens dont je peux disposer, les motifs qui ont pu contribuer à la jeter dans une vie aussi irrégulière, et aussi mouvementée.

Chez G. Sand, le désir excessif du plaisir sensuel finit par dégénérer en monomanie. Sa curiosité se porta tour à tour sur les êtres qui l'entouraient. Sans cesse hantée par l'idée de s'être trompée dans son choix, elle écrira à Mme d'Agoult après sa rupture avec Musset : « J'ai longtemps cru que la passion était mon idéal. Je me trompais ou bien j'ai mal choisi. » (1). Elle a mal choisi ! Voilà pourquoi, me confiait un de ceux qui l'ont connue, elle a été liée intimément, à très peu d'exceptions près,

(1) Mariéton. *Une Histoire d'amour*, 257. Lettre citée dans la *Revue de Paris*, 15 décembre 1894.

avec tous les hommes qui ont été en relations avec elle (1). Une connaissance de quelques jours, disons de quelques heures, était suffisante pour obtenir ses faveurs. Si on lui plaisait, rien n'était plus facile.

Il est donc absolument impossible d'écrire la vie réelle de G. Sand. Quoi qu'on fasse, on n'en saisira jamais que le côté extérieur, la façade pour ainsi dire ; certaines profondeurs intimes échapperont toujours à toute espèce d'investigation.

Jusqu'à son extrême vieillesse, elle rechercha machinalement les satisfactions des sens. Je dis machinalement, car un certain apaîsement se fit dans son âme. La fameuse « période du parti pris », (2) si désirée en 1835, arriva dans une certaine mesure. Mais la maladie était devenue incurable.

(1) Liszt disait de G. Sand : « Sa connaissance n'est plus à rechercher depuis que sa maison est devenue un omnibus. » (Mariéton. *Une Histoire d'amour*, 242.)

(2) *Lettres d'un Voyageur*, IV[e] lettre, 123.

N'ayant pas rencontré le plaisir auprès des hommes de sa génération, vieille, elle le demanda aux jeunes. Par une opposition des plus curieuses et des plus marquées de son caractère, G. Sand était très prude. Aussi, dissimula-t-elle, très adroitement, le mal dont elle était rongée. La discrétion entoura les dernières tentatives de sa vieillesse, tentatives isolées, qui ne pouvaient compromettre personne en particulier.

Qu'on lise les curieux passages d'une lettre à Flaubert datée du 13 novembre 1866. G. Sand a soixante-deux ans : « J'ai été très heureuse, pendant ces huit jours auprès de vous... Il m'en a coûté de m'en aller, mais je vous empèchais de travailler, et puis et puis — une maladie de ma vieillesse, c'est de ne pas pouvoir tenir en place. J'ai peur de m'attacher trop et de lasser. Les vieux doivent être d'une discrétion extrême... Vous êtes un des *rares* (souligné) restés impressionnables, sincères, amoureux de l'art, pas corrompus par l'ambition, pas grisés par le succès. Enfin,

vous aurez toujours vingt-cinq ans par toutes sortes d'idées qui ont vieilli à ce que prétendent les séniles jeunes gens de ce temps-ci. Chez eux je crois bien que c'est une pose, mais elle est si bête ! si c'est une impuissance, c'est encore pis. Ils sont *hommes de lettres* et pas *hommes.* » (Souligné.)

Flaubert était certainement les deux, ce qui lui valut en cette circonstance les compliments de son amie.

L'aimable Plauchut a raconté souvent à un ami intime comment, à son retour en France, il était devenu, en 1866, l'amant de G. Sand. Il fut bientôt écarté par ce mot glacial de son illustre amie : « Mon pauvre Plauchut, je t'aime bien, mais tu ne me conviens pas ! » Plauchut résilia gaiement ses fonctions, nous voulons le croire, d'autant plus qu'il trouva à les exercer ailleurs. Il resta, toujours, l'ami dévoué de la famille Sand.

Toute sa vie donc, G. Sand rechercha la volupté sans jamais la rencontrer. Elle but à sa source sans se désaltérer. Elle épuisa la coupe

sans plaisir. « Si je pouvais être sous la domination d'un homme, je serais sauvée! » (1) s'écriait-elle à l'âge de trente et un ans. Hélas! elle ne le put jamais. Sa curiosité maladive la suivit partout. Son enquête, elle l'étendit à tous les âges, à tous les milieux. Elle remonta et descendit l'échelle sociale, curieuse de savoir si toute l'humanité était taillée sur le même modèle. Tel fut le sujet d'une confession terrible qu'elle faisait à un ami, peu de temps avant de mourir.

(1) Lettre à Sainte-Beuve, *Revue de Paris,* novembre-décembre, 1896 (288).

VI

Aux jours où la raison reprenait chez elle le dessus, G. Sand détestait sa folie : « Ne vivant que pour moi et ne risquant que moi, je me suis exposée et sacrifiée toujours comme une chose libre, inutile aux autres, maîtresse d'elle-même, au point de se suicider par partie de plaisir et par ennui de tout le reste. Maudits soient les hommes et les livres qui m'y ont aidée par leurs sophismes. » (1).

G. Sand avait raison; les livres et les hommes, et en particulier Rousseau et le Romantisme l'avaient jetée hors de sa voie.

Née sans passions, « chaste et prude » (2), comme le disait Balzac, elle aurait pu sans

(1) Lettres à Sainte-Beuve, fin mars 1835.

(2) Tout dépend du point de vue auquel on se place. Si G. Sand avait eu, par conscience et par devoir, le courage et l'énergie de renoncer aux jouissances sensuelles, elle avait tout ce qu'il fal-



Mme George Sand.

Lith. de Thierry père.

Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale

beaucoup d'efforts, peut-être, se tenir loin de l'immoralité.

A seize ans, au sortir du couvent des Anglaises, Rousseau est entre ses mains. Il développe chez elle une sensibilité excessive. Il apprend à la jeune fille à mettre la passion au premier rang dans son estime ; il l'invite à

lait pour faire une bonne épouse et une bonne mère. C'était l'avis de Pagello et de beaucoup de ceux qui l'ont connue. Ses désirs immodérés, non combattus, ont sans doute développé la maladie dont elle fut plus tard irrémédiablement atteinte. — Voici ce que racontait Mme Antonini, fille de Pagello, d'après les souvenirs de son père : « Mon père dit qu'elle avait toute l'étoffe nécessaire pour être le modèle des épouses et des mères. Affectueuse, charitable, industrieuse, toutes les heures qu'elle ne passait pas à écrire ou à visiter les monuments de Venise, elle travaillait à l'aiguille ou au tricot. Elle orna ainsi de ses mains toute une chambre à mon père. Mon oncle me rapportait qu'elle était toujours occupée, qu'un jour même elle lui fit présent de quatre paires de chaussettes, et lui dit en riant : « Voyez, Robert, je les ai mieux réussies que mes artichauts ! » *Une histoire d'amour*, 144.

se prosterner devant elle, à en faire l'objet de ses aspirations, à la regarder comme la félicité suprême.

A l'école de Rousseau, la jeune fille pense que tous les désirs de la nature doivent être respectés et suivis. Vivre conformément à la nature, tel semble bien avoir été le programme de sa vie : « Nous sommes de la nature, dans la nature, par la nature et pour la nature », écrit-elle à Flaubert.

Cette déification de la nature faisait dire à M. Brandès : « G. Sand considère l'amour comme une force de la nature, remplissant l'âme entière et formant la plus belle partie de la vie humaine. Les institutions doivent se diriger d'après la nature, puisque la nature ne peut pas changer d'après les institutions. Elle pense et écrit en élève de Rousseau. » (1).

Impatiente de secouer le joug du devoir, des convenances, des conventions sociales,

(1) Brandès *Die litteratur des XIXe Jahrhundert,* II, 115.

Aurore Dupin professe, dès sa jeunesse, le plus profond mépris pour l'opinion : « Les bêtes ont braillé », (1) dira-t-elle plus tard, quand on criera au scandale à l'apparition de ses théories hardies.

Rousseau a donc été son premier maître dans cette voie. Il a jeté en elle tous les fondements de la nouvelle doctrine, dont elle va devenir le coryphée. Après plusieurs chutes morales déjà terribles, à vingt-six ans, elle est installée au cœur du romantisme. Elle fait partie de cette jeunesse bouillante et passionnée qui poursuit la volupté avec un acharnement fébrile, qui la goûte avec une intensité maladive, qui languit et dépérit dans son attente.

A cette époque, l'amitié elle-même, ce sentiment si élevé et si pur n'est pas à l'abri de la contagion. La sensualité se glisse partout. D'après Sainte-Beuve, ne fallait-il pas que le

(1) Fragment de lettre inédite à M. Duplomb.

« clou d'or » fut, au moins une fois, planté, pour cimenter la véritable amitié?

G. Sand vit dans cette atmosphère, respire cet air avec enthousiasme. Elle aussi, veut éprouver les accès de la folie romantique ; elle veut être tourmentée de ce mal divin, de cette fièvre céleste. L'artiste, vers 1830, ne doit-il pas être un être d'exception? : « Durant ma jeunesse, racontait-elle sur la fin de sa vie à Mme Adam, je n'ai vécu que dans un monde artificiel où chaque individu faisait écho à l'autre; où tous voulaient sentir, éprouver, aimer, penser autrement que le bourgeois et que la vile multitude. Nous perdions pied à chaque instant avec le mépris de la rive, ne voulant nager qu'au large, au-dessus de l'insondable. Loin des foules, loin des bords, toujours plus loin! Combien de nous se sont perdus corps et biens ?... Notre grande faute fut de mêler les sens à nos ardeurs sentimentales, à nos étreintes de l'idéal. » (1).

(1) Mme Adam, *Mes sentiments*... 170-172.

« L'orgie des sens, de l'imagination et du style » voilà bien la caractéristique de l'Ecole romantique. Les Saints-Simoniens, en prêchant l'émancipation de la femme, en revendiquant pour elle l'indépendance, contribuèrent aussi à troubler cette organisation maladive.

Et puis, il faut bien le dire, G. Sand fut vivement sollicitée. Presque tous les hommes, qu'elle fréquentait, devenaient ses adorateurs. Balzac fait exception; elle ne lui plaisait pas comme femme. Mais Sainte-Beuve « le bedeau du temple de Gnide », comme l'appelait Musset, reconnaissait qu'il était presque impossible à un homme de l'aborder, sans tomber amoureux d'elle (1).

(1) Plus tard, en 1844, Sainte-Beuve avait changé d'avis : « Oh! que ses lettres à M... (Musset) sont belles. Mme Sand est une belle âme! disait Lèbre à Sainte-Beuve. — Oh! pour le coup, c'est trop fort. — Oui, une belle âme, lui ai-je répondu, (c'est Sainte-Beuve qui parle), et une grosse croupe, comme on dit de Mme d'Agoûlt, maigre et idéale que c'était une âme et des cheveux. » (Sainte-Beuve : *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, 164).

Au milieu des Romantiques, de ces déséquilibrés en tous genres, G. Sand perd possession d'elle-même. Le désir de la volupté devient pour elle le supplice de Tantale. C'est l'eau bienfaisante et rafraîchissante qui l'enveloppe de toutes parts sans qu'elle puisse y étancher sa soif : c'est le fruit savoureux suspendu à la branche, que ses mains ne peuvent atteindre, pour calmer les tiraillements de sa faim. L'amour seul donne la vraie vie, elle ne l'éprouve pas; elle voudrait l'éprouver à tout prix. Le désespoir s'empare d'elle. C'est alors que la voix de Lélia se fait entendre.

Ces cris déchirants, ces fureurs d'amour, « ces éclairs de son front, ces flammes de génie, ces forces passionnées de son âme » (1) ne sont que « l'abus coupable et le développement maladif de certaines facultés que Dieu lui avait données pour un meilleur usage. » (2).

(1) *Lettres à Sainte-Beuve*, fin mars 1835 (168).

(2) Même lettre.

G. Sand le reconnaissait et l'avouait sincèrement à Sainte-Beuve.

Comment G. Sand a-t-elle si bien décrit les passions puisqu'elle ne les éprouvait pas? Voilà un des côtés intéressants de sa personnalité. L'imagination étant une faculté créatrice, on peut se représenter des choses que l'on n'a jamais vues, se faire l'idée de crimes que l'on n'a pas commis; concevoir des vertus qu'on se sent incapable de pratiquer; comprendre des pensées et des sentiments qui nous sont étrangers.

Personne n'a démontré plus victorieusement que G. Sand le rôle de l'imagination en littérature. Non, il n'est pas nécessaire d'éprouver les passions pour les rendre : « Ne vous y trompez pas; les poètes de profession ont le privilège de vanter tout ce qui est beau, sans que le cœur en soit ému, sans que leurs bras soit au service de la cause qu'ils exaltent. » (1). C'est Lélia qui nous le dit.

(1) *Lélia,* I, 289.

G. Sand s'est assimilé toutes les manières de penser et de sentir propres à l'Ecole romantique, et les a rendues siennes; elle s'est fait l'écho de cette doctrine comme elle l'a été du Saint-Simonisme, du socialisme et de toutes les idées de son temps (1).

(1) Renan écrivait en 1876, après la mort de G. Sand : « Je suis touché jusqu'au fond du cœur, d'avoir été le dernier à faire vibrer cette âme sonore, qui fut comme la harpe éolienne de notre temps... Un instrument d'une sensibilité infinie était en elle... Elle donnait la vie aux aspirations de ceux qui sentirent, mais ne surent pas créer. Elle fut le poète inspiré qui revêtit d'un corps nos espérances, nos plaintes, nos fautes, nos gémissements... Ses œuvres sont vraiment l'écho de notre siècle. » (*Le Temps* 11 juin 1876).

CHAPITRE II

CONSÉQUENCES DE LA PSYCHOLOGIE AMOUREUSE DE GEORGE SAND

I

Le tempérament de G. Sand nous éclaire sur sa conduite morale, mais il nous explique encore des sentiments et des manières de penser, qui chez elle, paraissent très étranges au premier abord. En outre, il a exercé une influence considérable sur son caractère, sa vie et son talent. Jetons un coup d'œil sur les conséquences de ce tempérament frigide.

G. Sand ne pouvant aimer en amante, offrait ce qu'il y avait de meilleur en elle, c'est-à-dire un cœur maternel et fraternel, à tous ceux dont elle aurait voulu être amoureuse.

Tous ses amants ont été ses enfants ou ses frères (1).

(1) La femme, dans les romans de G. Sand, est

Son cœur était très chaud, très enveloppant. D'une mère, elle avait la tendresse, le dévouement, l'oubli d'elle-même. Elle fut presque héroïque dans les soins qu'elle a prodigués à ses chers malades. Pour eux, elle savait lutter contre la fatigue physique, souffrir toutes sortes d'incommodités, en un mot se transformer en sœur de charité.

« On m'a accusée de n'avoir pas su aimer passionnément, écrivait-elle à Louis Ulbach, il me semble que j'ai vécu de tendresse, et qu'on pouvait bien s'en contenter. » (1).

toujours une mère ou une sœur pour son amant. « C'est parmi les femmes, remarque Babou, qu'on trouve uniquement le type de la force intelligente, généreuse et sainte, le type de cette protection céleste, qui est à la fois providence et amour, le type de la mère! Toutes les héroïnes de Mme Sand sont des mères, que dis-je ? des prêtresses de cette maternité suspecte dont Mme Sand a fait sa Vénus : *Mater Saeva cupidinum.* » H. Babou : *Les confessions de deux enfants du siècle* (*Revue contemporaine,* juillet 1859, p. 416).

(1) *H. Vie.* IV, 491.

Pour cette raison, G. Sand n'a pas compris le sentiment de révolte qu'allait inspirer Madeleine Blanchet, mère adoptive du Champi, lorsque cédant, par complaisance, aux instances de son cher enfant, elle accepterait de devenir sa femme.

En réalité, G. Sand n'est pas sœur, mère et amante à la fois! elle n'est que sœur et que mère. Ces derniers sentiments sont les seuls qui vibrent en elle, l'autre ne donne rien. Voilà, sans doute, pourquoi elle associe avec tant de facilité ces trois sortes d'amour.

Je ne dirai pas avec M. Rocheblave que « c'est par ce côté fraternel et maternel (pour trancher le mot délicat) que sa passion composite devient intéressante » (1). Ce qui est plus intéressant, à mon avis, c'est de constater qu'elle était sans passion, et que le mot

(1) *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve.* Introduction, XIII.

d'amante n'était que dans son imagination et dans sa bouche (1).

(1) Beurdeley, contrairement à l'avis de M. Rocheblave, estimait que dans les lettres de G. Sand à Alfred de Musset, « on retrouve, avec la beauté et l'abondance du style cette affectation de protection et d'amour maternel qui s'allie si mal avec l'expression d'un amour de nature toute différente ». (*Revue des grands procès contemporains,* 1897, 207. Au sujet du livre de Mariéton, *Une Histoire d'amour.*)

II

Le mot de *vierge,* que G. Sand emploie quelquefois, en parlant d'elle-même, n'est-il pas bien singulier? Que veut-elle dire par là? Prétend-elle imposer à ses amis ? Mais tous connaissent sa vie irrégulière. C'est après une série d'aventures qu'elle écrit à Sainte-Beuve la phrase déjà citée : « Moi austère, et presque *vierge,* j'étais hideuse dans mon égoïsme et mon isolement... »

Plus tard, en 1847, elle se servira de la même expression, à l'occasion de sa rupture avec Chopin :

« Il y a sept ans que je vis comme une *vierge* avec lui et les autres. » (1).

Dès 1836, G. Sand faisait cette confidence à Zoé Leroy : « Quoi qu'on fasse sur moi les contes les plus absurdes, au milieu d'une vie

(1) W. Karénine : *G. Sand et ses œuvres.* Lettre de G. Sand au comte Grzymala, III, 571.

de solitude dévorante comme au milieu d'une vie de mouvement et de vertige, je suis aujourd'hui une *nonne* dans toute l'acception du mot. » (1).

Privée des plaisirs sensuels, G. Sand pensait pouvoir assimiler sa vie à celle d'une vierge ou d'une nonne.

Que dire du passage suivant : « Si une femme sur la terre devait lui inspirer (à Chopin), la confiance la plus absolue, c'était moi, et il ne l'a jamais compris. » (2).

Quelle confiance pouvait donc inspirer G. Sand, elle qui, avec Chopin, en était à son huitième ou neuvième roman avoué ! Dans quel sens faut-il entendre ce passage ? Que veut-il dire ? Sinon qu'elle était à l'abri de ces accès de passion qui auraient été dangereux pour la santé très frêle et très délicate de son ami.

(1) Lettre inédite de G. Sand à Zoé Leroy, 1836 sans date précise. (Collection du vicomte Spœlberch, E 902, fol. 72.)

(2) Lettre de G. Sand à Grzymala, 12 mars 1847. W. Karénine (III, 571).

III

La sévérité de G. Sand, vis-à-vis de sa fille, nous paraît aussi très étrange. Voici quelques fragments d'une longue lettre adressée par G. Sand à Solange (1). Celle-ci, ne pouvant plus vivre avec Clésinger, avait demandé la séparation judiciaire :

« Vraiment tu trouves difficile d'être pauvre, isolée et de ne pas tomber dans le vice ? Tu as bien de la peine à te tenir debout, parce que tu es depuis vingt-quatre heures entre quatre murs et que tu entends rire les femmes et galoper les chevaux dehors ?... (2). Le vrai malheur, c'est d'avoir une cervelle où

(1) Cette lettre a été publiée par W. Karénine, *G. Sand, sa vie et ses œuvres* (III, 611-616). C'est à elle que j'emprunte les passages qui suivent.

(2) G. Sand oubliait qu'à trente et un ans elle n'était pas beaucoup plus raisonnable que sa fille à vingt ans. En 1835, elle écrivait à Sainte-Beuve :

peut entrer le raisonnement que tu fais : Il me faut du bonheur ou du vice. Depuis quand donc le manque de bonheur est-il un prétexte au manque de dignité ? » (1).

N'oublions pas que c'est la maîtresse de Grandsagne, de Sandeau, de Mérimée, de Musset, de Michel, de Mallefille, de Chopin qui parle ainsi. Poursuivant son raisonnement : « Dans quel code de morale et de religion chinoise ou sauvage as-tu donc lu que l'être humain n'avait pas de choix entre la souffrance et la honte et qu'il n'y avait aucune consolation à souffrir sans s'abaisser. Existe-t-il sur la terre une créature si précieuse, si différente

« Il court par le monde un bruit que vous allez vous faire prêtre... Ma foi, votre exemple me donnerait envie de me faire religieuse, mais j'aurais soin de me faire bien enfermer, car je ne répondrais guère de ne pas sauter quelquefois par les fenêtres en entendant sonner le cor et galoper les chevaux. » (*Lettres à Sainte-Beuve,* 1835 sans précision de date, 165.

(1) W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres,* III, 611-616.

des autres, si excellente à ses propres yeux qu'elle puisse dire : « Mon droit au bonheur est tel que si on ne le satisfait pas, je le satisferai par tous les moyens ? » Ne dis donc plus de pareilles bêtises, je ne veux pas, moi, les prendre au sérieux. » (1).

Regardant la lettre de sa fille comme un accès de folie, G. Sand lui rappelle qu'elle « a vu des jeunes femmes lutter contre des passions de cœur ou des sens », faire des efforts pour ne pas céder à la tentation. « Je n'en ai jamais vu, poursuit-elle, une seule élevée comme tu l'as été, ayant vécu dans une atmosphère de dignité et de liberté morale, qui se soit alarmée des privations du bien-être et de l'isolement à cause des dangers que tu signales. Une femme de cœur et de jugement ne sait pas seulement si de tels dangers existent. Elle peut craindre, si forte qu'elle soit, d'être entraînée par l'amour, jamais par la cupidité. Sais-tu que si j'étais juge dans ton

(1) W. Karénine, III, même lettre.

procès et que je lusse tes aphorismes d'aujourd'hui je ne te donnerais certes pas ta fille?... Marche droit; c'est ennuyeux selon toi. Selon moi c'est agréable et sain. Efforce-toi de comprendre pourquoi j'en juge ainsi et essaie de trouver le bonheur où il est, dans ta conscience. Tu auras beau chercher, tu ne le trouveras pas ailleurs. » (1).

Quelle autorité avait G. Sand pour écrire « ces belles et fortes pages ? » nous nous le demandons (2). De quel droit pouvait-elle dire à sa fille : « Marche droit, c'est ennuyeux selon toi; selon moi, c'est agréable et sain » ?

A moins de nous reporter encore à son tempérament, ces paroles sont vraiment incompréhensibles.

G. Sand, ne l'oublions pas, comptait comme nuls tous les essais où la curiosité l'avait en-

(1) W. Karénine, III. Même lettre.

(2) Oui, on se le demande surtout quand on sait que G. Sand avait fait épouser à sa fille, Clésinger. Celui-ci avait été, selon toute probabilité, l'amant de la mère avant de devenir le mari de la fille.

traînée. Ils ne lui avaient procuré aucun plaisir, donc elle n'était pas coupable. Elle courait à la poursuite de l'amour parfait, idéal! Solange réclamait le bien-être. G. Sand jugeait, qu'entre elles deux, il y avait un abîme (1).

(1) Il est vrai que la cupidité n'a jamais été le mobile de l'inconduite de G. Sand. Néanmoins, dans certaines circonstances, elle a recueilli des avantages matériels de ses désordres. Reconnaissance tardive de ses faveurs. Echange de bons procédés. De grands services lui ont été rendus par ses amis. Dans ses embarras financiers, elle arrivait à en sortir, grâce quelquefois à leur générosité. Les protections ne lui ont pas manqué.

IV

G. Sand, sévère pour les égarements de sa fille, nous a, sans cesse, représenté sa vie comme une vie d'abnégation, de dévouement.

Quel était donc l'objet de cette immolation perpétuelle ?

N'a-t-elle pas usé pleinement de sa liberté pour suivre ses caprices, satisfaire ses fantaisies ! En amour qu'a-t-elle sacrifié au devoir ?

Son tempérament frigide va nous donner la clé de ce mystère. Chacune de ces tentations pour trouver le plaisir est suivie d'une amère déception. Soit qu'elle conserve, soit qu'elle brise la chaîne qu'elle s'est créée, elle a toujours à sacrifier un bonheur longtemps rêvé, des jouissances avidement espérées ! Les exigences de l'homme l'irritent, la révoltent. Sa souffrance est d'autant plus vive, que l'être qui la cause lui inspire une plus grande ad-

miration. Le don d'elle-même, en réalité, ne profite qu'aux autres. Le dévouement, le sacrifice lui restent en partage.

Malgré tant d'efforts dépensés en pure perte, le jour où la soif du bonheur devient chez elle plus ardente, elle s'écrie dans un sombre désespoir : « Abandonner ainsi sa vie, sans rames, et sans gouvernail, (le gouvernail c'est l'amour, ne l'oublions pas), sur une mer plate et morne, c'est échouer de la plus triste manière. Mieux vaut la tempête, mieux vaut la foudre, du moins on se voit, on se sent périr. » (1).

Et aussitôt, elle s'élance de nouveau dans la voie du sacrifice.

Ne sait-elle pas d'avance à quelles déceptions elle va se condamner ? Non, car au fond de son âme, comme au fond de la boîte de Pandore, il reste l'espérance : « Elle croit encore parce qu'elle désire. » Et tout son espoir repose sur la nouveauté.

(1) *Lélia*, I, 148.

Soit avec Dudevant, soit avec Sandeau, Musset, Michel ou Chopin, G. Sand parlera toujours de sa vie de dévouement et d'abnégation, conséquence nécessaire de son tempérament.

V

Si maintenant nous examinons le mariage tel que l'a compris G. Sand, nous verrons, là encore, une suite toute naturelle des déceptions qui l'ont torturée toute sa vie.

Comment le mariage ne serait-il pas devenu odieux à cette femme d'imagination ardente, qui ne trouvait jamais le bonheur ? « Ecrivez-moi, disait-elle à un ami, si Mlle X... est morte ou mariée ce qui revient au même. » (1). G. Sand assimile le mariage à la mort, parce que, dans le cas où il ne procure pas de satisfactions complètes, il condamne à l'abnégation et au sacrifice.

« De tous les jours du mariage, le plus beau c'est le premier » (2), dit-elle à Aurélien de Sèze.

(1) Fragment d'une lettre inédite due à l'obligeance de M. Ch. Duplomb.

(2) *Journal intime d'Aurore à Aurélien de Sèze*. E 902, fol. 8, Collect. Spœlberch.

Dans *Lélia*, G. Sand fait dire à Pulchérie :

« L'union de l'homme et de la femme devait être passagère dans les desseins de la Providence. Tout s'oppose à leur éternelle association, et le changement est une nécessité de leur nature. » (1).

Jacques, à son tour, soutiendra la même thèse :

« Le mariage est toujours, selon moi, une des plus barbares institutions que la société ait ébauchées. Je ne doute pas qu'il ne soit

(1) *Lélia*, I, 185. On croirait entendre le Maréchal de Saxe réclamant au plus une durée de cinq années pour l'union des époux : « Mais pour parvenir plus efficacement à bien peupler, il faudrait établir par les loix qu'aucun mariage, à l'avenir, ne se feroit que pour cinq années; et qu'il ne pourroit se renouveler sans dispense, s'il n'était né aucun enfant pendant ce temps; mais aussi, que les mêmes époux qui auroient renouvelé leur mariage jusqu'à trois fois et qui auroient eu des enfants seroient inséparables et vivroient ensemble le reste de leur vie. » (*Réflexions sur la propagation de l'espèce humaine* à la suite de *Mes Rêveries*, II, 159).

aboli, si l'espèce humaine fait quelques progrès vers la justice et la raison; un lien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là, et saura assurer l'existence des enfants qui naîtront d'un homme et d'une femme sans enchaîner à jamais la liberté de l'un et de l'autre. » (1).

Comme remède à cet état de choses, G. Sand propose à l'abbé de Lamennais le divorce : « Pour vous dire... toutes mes hardiesses, elles tendraient à réclamer le divorce dans le mariage (2). J'ai beau chercher le remède aux injustices sanglantes, aux misères sans fin, aux passions souvent sans remède qui troublent l'union des sexes, je n'y vois que la liberté de rompre et de reformer l'union conjugale. Je ne serais pas d'avis qu'on dût le faire à la légère et sans des raisons moindres

(1) *Jacques*, 36.

(2) Pierre Véron raconte que G. Sand avait écrit sur le carnet d'un ami : « Le mariage sans le divorce, c'est une machine à vapeur sans soupape. » (Le *Monde Illustré*, 28 avril 1877.)

que celles dont on appuie la séparation légale aujourd'hui en vigueur. » (1).

Reprenant la thèse précédente dans l'*Histoire de ma vie*, G. Sand dira d'une façon plus atténuée cependant :

« Les mariages de raison sont une erreur où l'on tombe, ou un mensonge qu'on se fait à soi-même (2). Nous ne sommes pas seulement corps ou seulement esprit ; nous sommes corps et esprit tout ensemble. Là où l'un

(1) A M. l'abbé de Lamennais, Nohant, 28 février 1837, *Corr.*, II.

(2) G. Sand semble toujours s'inspirer de son aïeul : « Si chaque femme étoit en droit de se choisir un mari selon son inclination, et pour un temps limité, on ne leur verroit point faire de choses contraires à la nature, ni de celles où elles courent risque de la vie; le tems des amours viendroit et ce tems serait tout employé à l'amour. On ne verroit point de débauche, parce que les hommes, ni les femmes, n'y auroient point recours pour satisfaire aux loix de la nature qui est sage; et cette facilité de se marier, de se quitter, feroit que tout le monde se marieroit. » (Maréchal de Saxe : *Mes Rêveries*, II, 160).

de ces agents de la vie ne participe pas, il n'y a pas l'amour vrai. » (1).

Pour que le mariage soit possible, il faut donc la satisfaction complète des sens, du cœur, de l'intelligence : « L'homme commet à toute heure sur la terre, un sacrilège qu'il ne comprend pas, et dont la divine sagesse peut l'absoudre en vue de son ignorance : mais elle n'absoudra pas de même celui qui a compris l'idéal et qui le foule aux pieds. » Et plus loin, G. Sand regarde comme « un péché mortel, non seulement le mensonge des sens dans l'amour, mais encore l'illusion que les sens chercheraient à se faire dans les amours incomplets. » (2).

C'est donc pour ne faire, ni sacrilège, ni pé-

(1) *H. Vie,* IV, 292 et suiv.

(2) *H. Vie,* IV, 294. G. Sand avait dit, quelques pages plus haut : « Quand une fille chaste se décide au mariage, elle ne sait pas du tout en quoi consiste le mariage et peut prendre pour l'amour tout ce qui n'est pas l'amour. A trente ans, une

ché mortel qu'elle a cherché toute sa vie, sans aucun succès d'ailleurs, à réaliser cette union parfaite!

G. Sand poursuit :

« Si le corps a des fonctions, dont l'âme n'a point à se mêler, comme de manger et de digérer, l'union de deux êtres dans l'amour peut-il s'assimiler à ces fonctions là? La seule pensée en est révoltante. Dieu qui a mis le plaisir et la volupté dans les embrassements de toutes les créatures, même dans ceux des plantes, n'a-t-il pas donné le discernement à ces créatures en proportion de leur perfectionnement dans l'échelle des êtres?......(1).

« Quand une créature humaine, qu'elle soit

femme ne peut plus se faire de vagues illusions et pour peu qu'elle ait du cœur et de l'intelligence, elle sait le prix, — je ne dis pas de sa personne, la personne pourrait se résigner à être humble, si elle pouvait se donner seule comme une chose —, mais de son être complet et indivisible. » (*H. Vie*, IV, 291.)

(1) Mme Adam raconte une de ses conversations

homme ou femme, s'est élevée à la compréhension de l'amour complet, il ne lui est plus possible, et disons même, il ne lui est plus permis de revenir sur ses pas et de faire acte de pure animalité. » (1).

Puisque le mariage est la plupart du temps, un état de sacrifice, renoncer au mariage paraît à G. Sand une mesure de sagesse. Consultée par une amie sur ce qu'elle pensait du mariage, elle répondait :

avec G. Sand, et la fait parler ainsi : « La loi de la vie, c'était la passion, comme c'est aujourd'hui le scepticisme; et la passion, je la défendais dans sa noblesse, dans sa fidélité, dans sa mission d'élever au-dessus du plaisir et du caprice. Moi, que vous trouvez si hardie, j'obéissais plutôt à l'instinct de conservation des sentiments les plus hauts. On m'a crue l'une des femmes les plus « avancées » de mon temps. Je l'ai tout simplement suivi dans sa marche. J'ai subi son impulsion, et je l'ai accompagné, conduite par lui. » (Mme Juliette Adam, *Mes Sentiments*, 225).

(1) *H. Vie*, IV, 292-294.

« L'amour est une mauvaise chose, ou, tout au moins, une tentative dangereuse. La gloire est vide et le mariage est odieux. La maternité a d'ineffables délices; mais, soit par l'amour, soit par le mariage, il faut l'acheter à un prix que je ne conseillerai jamais à personne d'y mettre. » (1).

En 1866, G. Sand écrivait à Flaubert: « Penses-tu quelquefois au « vieux troubadour de pendule d'auberge, qui toujours chante et chantera le parfait amour? » Eh bien, oui, quand même! Vous n'êtes pas pour la chasteté, Monseigneur, ça vous regarde. Moi je dis qu'*elle a du bon, la rosse!* » (2). (Mots soulignés par G. Sand.)

Ce thème deviendra celui des *Lettres à Marcie.*

G. Sand conseille à la jeune fille de renon-

(1) Lettre de G. Sand à Mlle Royer de Chantepie, 21 août 1836. *Corr.* II.

(2) *Corr. entre G. Sand et Gustave Flaubert,* 22 novembre 1866.

cer au mariage. Elle doit avoir le courage de braver les railleries du monde et de rester *vieille fille.* Celle-ci aura mille moyens d'occuper son activité : sa mère est aveugle, elle lui consacrera une partie de son temps. Les arts, l'étude seront d'autres distractions précieuses.

Pour encourager *Marcie,* l'auteur lui raconte l'histoire de trois sœurs, nièces d'un curé de campagne, qui vivaient heureuses dans le célibat. Par raison et par sagesse, elles avaient renoncé au mariage. Arpalice toutefois, plus jeune et plus jolie encore que les autres, avait attiré les regards d'un jeune homme. Il osa lui faire des déclarations. Emue et sentant son cœur faiblir, elle s'enfuit pour éviter la tentation, puis, dans un élan de ferveur, se consacre à Dieu. Ayant retrouvé le calme de l'âme, elle revint auprès de ses sœurs, heureuse d'avoir triomphé de la nature.

Conclusion : Quand on veut rester vieille fille, il faut vivre dans la solitude, fuir le regard des hommes, éviter les conversations

dangereuses, faire taire son imagination, prendre pour guide la sagesse et la prudence, occuper sa vie utilement, prendre le parti de se dévouer aux autres, entretenir la gaieté par des plaisirs innocents et simples. — Que de bon sens dans ces conseils! (1).

(1) Marcie a écouté avec respect les conseils qui lui ont été donnés. Elle veut aussi renoncer au monde et entrer au couvent. Son correspondant lui fait comprendre que cette résolution ne lui convient pas. « Que feriez-vous dans un couvent avec cette liberté d'examen et ce droit d'interprétation auxquels vous ne sauriez certainement pas renoncer? » Marcie comprend en effet, qu'elle ne retournera plus au catholicisme; elle le regrette; elle envisage comme très heureux le sort des hommes, d'un autre âge, qui « puisaient la consolation et la force dans le dogme absolu. » Mais elle ne peut revenir en arrière. Si Dieu lui refuse l'occasion d'un mariage qui réponde à ses nobles aspirations, G. Sand lui conseille de se tourner définitivement vers « les hauteurs sublimes..... Vous chercherez entre le mysticisme et la philosophie un rôle d'exception, une mission de vierge et d'ange. » (*Souvenirs et Impressions Littéraires, Lettres à Marcie*, 282.)

D'après toutes les théories qui précèdent, G. Sand est donc l'ennemie déclarée du mariage.

Lisons, maintenant, dans *Souvenirs et Idées,* l'article intitulé : *A propos de la femme dans la société politique.* G. Sand réclame pour les femmes « l'égalité civile, l'égalité dans le mariage, l'égalité dans la famille. » Elle les invite à revendiquer ces droits. « Mais que ce soit avec le profond sentiment de la sainteté du mariage, de la fidélité conjugale, et de l'amour de la famille... Veuillez être les égales de vos maris... afin de tenir avec joie ce serment de fidélité qui est l'idéal de l'amour, et le besoin de la conscience dans un pacte d'égalité. » (1).

« Briser la famille? dit-elle ailleurs, non, jamais! Le père et la mère sont aussi nécessaires à l'enfant l'un que l'autre. Union de la tendresse et de la force, c'est l'air qu'il doit respirer pour posséder un jour l'une et l'au-

(1) *Souvenirs et Idées,* 32.

tre. Cherchons à rétablir cet accord naturel qui est la loi de vie. » (1).

En 1870, G. Sand disait dans une réunion de littérateurs : « Je trouve... qu'il y a maintenant à prouver qu'une jeune femme écrivain peut avoir beaucoup de talent et rester une simple femme aimante et fidèle tout commes d'autres. » (2).

Plus tard, elle donnait des conseils excellents à des jeunes gens en vue du mariage, en particulier à M. Amic :

« Restez pur, mariez-vous jeune avec une femme que vous aimerez. Vous aurez de beaux enfants sains et viables. Si du fait physiologique nous passons au fait moral, quelle richesse accumulée dans l'âme qui a su attendre et se gouverner, quelle santé, quelle force et quelle puissance dans cette âme-là !... Réfléchissez aux progrès qu'eût fait l'espèce,

(1) *L'Homme et la femme*, dans *Impressions et Souvenirs*, 270.

(2) Mme Juliette Adam, *Mes Souvenirs*... 166.

à quels désastres elle eût échappé sans l'intervention du vice, qui a tué toutes les énergies de père en fils, de mère en fille. » (1).

On ne peut donc se contredire d'une manière plus formelle.

En maudissant le mariage, G. Sand a d'abord envisagé son cas particulier (2).

Son sentiment est tout subjectif (3). C'est

(1) *Correspondance,* IV, lettre à M. Amic, 10 novembre 1873.

(2) M. Nisard avait adressé à l'auteur de *Lélia* et de *Jacques* des reproches sérieux sur ses théories au sujet du mariage : « Il serait peut-être plus héroïque, avait-il dit, à qui n'a pas eu le bon lot, de ne pas scandaliser le monde avec son malheur en faisant d'un cas privé une question sociale. » (*Lettres d'un voyageur*. A M. Nisard, 140.) G. Sand avait refusé de donner les explications qui « pouvaient la concerner personnellement ». Ne connaissant que Jean-Jacques qui, jusqu'alors, avait fait en public sa confession, elle ne croyait pas devoir imiter son exemple.

(3) L'article de G. Sand, *A propos de la femme dans la Société politique,* où elle défend le mariage, date de 1848. On peut s'étonner que dans l'*Histoire de ma vie*, achevée en 1854, l'auteur ait dénigré le

le moi qui est en pleine révolte; et dans sa fureur, pendant la période la plus aiguë de ses tourments, elle semble, en effet, avoir considéré le mariage comme un des malheurs de la société : « J'ai beaucoup gagné en faisant reconnaître à M[me] Dudevant la nécessité du mariage, écrivait Balzac en 1838. Elle y croira; j'en suis sûr, et je crois avoir fait du bien en le lui prouvant (1). »

A la longue, les idées de G. Sand se modifièrent. Le bon sens reprit le dessus, et elle comprit, au point de vue social, la nécessité de la fidélité dans le mariage. Elle considéra alors sa situation comme exceptionnelle, « ayant été jetée par le sort, suivant son expression,

mariage, nous ramenant presque aux théories des premiers romans. Il ne faut pas oublier que ces confidences sont un plaidoyer en sa faveur, et que son cas particulier fait l'objet constant de ses discussions.

(1) *Lettres à l'Etrangère,* I, 463.



George Sand, 1842.

Cabinet des Estampes, Bibliothèque Nationale.

dans des nécessités contraires à ses instincts et à ses convictions. » (1).

(1) *L'homme et la femme* dans *Impressions et Souvenirs,* 271.

VI

On a souvent reproché à G. Sand d'avoir voulu, dans ses romans, attaquer directement l'institution du mariage.

« L'amant, selon l'expression de M. Nisard, n'est-il pas le roi des livres de George Sand » ? Pas toujours. Elle a protesté énergiquement, plusieurs fois, contre cette accusation. En cela, je la crois sincère.

Il serait intéressant de chercher à résoudre cette question. Toutefois, comme une étude un peu longue, sur ce sujet, ne peut trouver place ici, je me permettrai seulement quelques remarques.

G. Sand a jeté le discrédit sur le mariage, dans *Indiana, Valentine, Lélia, Jacques, Léone Léoni, Horace, Lucrezia Floriani*, etc. Ces ouvrages appartiennent, en général, à la période la plus troublée de son existence.

M. Nisard, vers 1836, avait signalé le dan-

ger de ses premiers romans, et l'influence pernicieuse qu'ils exerçaient au point de vue social. G. Sand, dans sa réponse, s'accuse d'avoir employé des termes impropres.

« Il est vrai que j'ai peut-être fait une grand faute contre le langage lorsque, parlant des *abus,* des *ridicules,* des *préjugés* et des *vices* de la société, je me suis exprimé collectivement et que j'ai dit *la société.* J'ai eu tort aussi de dire souvent le *mariage* au lieu des *personnes mariées.* » (1). (souligné).

Cette réserve faite, G. Sand exprime toute son indignation contre le sexe fort. « Ce que j'accepte pour complètement vrai dans votre jugement, le voici : « La ruine des maris, ou tout au moins leur impopularité, tel a été le but des ouvrages de George Sand. » — « Oui, Monsieur, la ruine des *maris,* tel eût été l'objet de mon ambition, si je me fusse senti la force d'être un *réformateur;* mais si j'ai mal réussi à me faire comprendre, c'est que je

(1) *Lettres d'un voyageur.* A M. Nisard, 339.

n'ai pas eu cette force et qu'il y a en moi plus de la nature du poète que de celle du législateur. » (1).

Développant sa pensée avec véhémence, G. Sand s'en prend à l'immoralité des maris. Ce sont leurs désordres qui expliquent et justifient l'inconduite des femmes. L'indulgence pour l'homme, la sévérité pour la femme, tels sont les préjugés qui rendent, d'après G. Sand, la vie impossible dans le mariage (2).

(1) *Lettres d'un voyageur.* A M. Nisard, 339.

(2) G. Sand se défendait devant Mme Adam des responsabilités qu'on lui attribuait concernant l'indépendance de la femme et son immoralité. « Je n'ai ni le courage ni la responsabilité que vous croyez, dans l'importance que j'ai donnée à l'amour libre. Songez que je suis née à la vie littéraire à l'époque où les Saints-Simoniens avaient prêché aux jeunes imaginations la loi du plaisir et le fouriérisme classé socialement « la papillonne » ; où le romantisme avait fait la plus large place à la passion débordante. A cette époque, nous vivions dans un monde enfermé, où seules toutes ces idées fermentaient. Ce milieu de grands artistes, de réfor-

« N'eussiez-vous pas rempli d'une manière plus complète le devoir que vous vous êtes imposé envers la société, si vous vous fussiez prononcé avec force en faveur de cette antique morale chrétienne, qui prescrit la douceur et la chasteté au chef de famille? Il n'est pas question ici de cas d'exception, d'unions *mal assorties*. Toutes les unions possibles seront intolérables tant qu'il y aura dans la coutume une indulgence illimitée pour les erreurs d'un sexe, tandis que l'austère et salutaire rigueur du passé subsistera, uniquement, pour réprimer et condamner celles de l'autre. » (1).

Les chagrins intimes de G. Sand l'avaient amenée, suivant ses états d'âme, à écrire successivement *Indiana, Valentine, Lélia, Jacques*, etc. Les théories hardies, qu'elle déve-

mateurs, se croyait la phalange sacrée tenue à l'exemple, aux expériences, méprisant les conventions des « arriérés » du bourgeoisisme. » (*Mes sentiments*, par Mme Juliette Adam, 225.)

(1) *Lettres d'un voyageur*. A M. Nisard, 342.

loppait dans ces romans, avaient justifié les critiques qui s'élevaient de tous côtés contre ces livres, véritable danger pour la société.

Après toutes ses tentatives infructueuses pour trouver le bonheur, G. Sand aurait pu écrire des romans qui auraient eu pour objectif « la ruine des amants ». Mais quoique toujours déçue dans ses espérances, elle n'en gardait pas moins ses chères illusions. Dans son œuvre, cependant, on peut citer un assez grand nombre d'ouvrages qui n'ont plus pour but la « ruine des maris » (1).

A côté des romans qui glorifient la passion et l'amour libre, nous pouvons opposer *Cora, Le Secrétaire intime, Mattéa, Simon, Mauprat, Le Péché de Monsieur Antoine, La Mare au Diable, François le Champi, La Petite Fadette, Claudie, Les Maîtres Sonneurs, Les Beaux Messieurs de Bois-Doré, Le marquis*

(1) « *Le Secrétaire intime,* dit G. Sand, a pour sujet (si je ne me trompe pas absolument sur mes intentions), les douceurs de la fidélité conjugale. » (*Lettres d'un voyageur.* A. M. Nisard, 336.)

de Villemer, Narcisse, La Famille de Germandre, Nanon, etc.

Dans ces romans, le mariage est mis en honneur. Il apparaît comme l'état le plus désirable de deux existences qui veulent se fondre dans un même amour.

G. Sand a donc envisagé le mariage sous deux aspects différents. Elle l'a représenté tantôt comme le malheur, tantôt comme le bonheur de l'homme et de la femme.

Dans le premier cas, c'est « la *férocité* ou *l'infamie* » (1) de l'homme qui souvent cause le malheur de la femme; ou bien les époux sont mal assortis, le devoir qui les retient unis est trop dur. Pour une cause ou pour une autre, la nature souffre. Elle ne doit pas souffrir. Donc il faut rompre cette union et chercher le bonheur ailleurs.

Dans le second cas, le mariage apporte tout ce qu'une âme, éprise d'idéal et avide de plaisirs, peut souhaiter : il est bon, puisqu'il

(1) *Lettres d'un voyageur.* A M. Nisard, 241.

comble tous les vœux. On ne peut que souhaiter aux heureux époux la continuation de leur bonheur. Si, toutefois, leur bonne entente venait à cesser, ils ne devraient pas hésiter à reprendre leur liberté.

L'idée de devoir n'a rien à faire avec une pareille conception du mariage. La fidélité, qu'admet G. Sand, repose uniquement sur les satisfactions morales et physiques. Néanmoins, l'auteur de *Jacques* paraît à l'abri du reproche d'avoir voulu dans ses ouvrages, en général, et de parti pris, abolir le mariage.

Si G. Sand avait rencontré le bonheur, sans doute, elle n'aurait pas exposé ses idées subversives sur le mariage.

Affamée de liberté pour courir après les jouissances qu'elle ne rencontrait pas, elle essayait de justifier sa conduite en plaidant la cause de la femme libre. S'apitoyer sur le sort de la femme en général, c'était se faire écouter, se concilier la faveur d'un certain public, donner à ses revendications personnelles un mobile généreux et désintéressé.

Ce sont, encore une fois, les infirmités de sa nature qui l'ont armée contre le mariage et contre la société.

VII

Les revendications de G. Sand relatives à la liberté de la femme, dans le mariage, soulèveraient un autre problème : Quelle part revient-il à G. Sand dans le féminisme moderne? C'est très sommairement que je résumerai les principaux arguments qu'on peut invoquer pour ou contre cette thèse.

G. Sand n'aimait pas les femmes : « Vous croyez à la grandeur des femmes et vous les tenez pour meilleures que les hommes. Moi, ce n'est pas mon avis » (1) disait-elle à Mme Marliani.

Plus affirmative encore, elle écrivait à Flaubert en 1872, peu d'années avant sa mort: « Je sais que le féminin ne vaut rien. » (2).

Elle s'était souvent sentie humiliée d'être

(1) *Corr.*, II, 3 juin 1839.

(2) *Corr. à Flaub.*, 22 novembre 1872.

femme. La femme était pour elle un être nerveux et inquiet (1), plein de vanité et de sottise. Son manque de loyauté l'exaspérait. « La plupart des femmes trichent au jeu et sont malhonnêtes en affaires d'intérêts. Je l'ai constaté chez des femmes riches, pieuses et considérées. Il faut le dire puisque cela est, et que signaler un mal c'est le combattre. »

Le fait est qu'elle recommandait à ses amis de se défier des femmes. Elle répétait souvent à M. Amic : « Mon enfant, ne joue jamais avec des femmes, toutes trichent au jeu. »

Ce jugement défavorable à l'égard de son sexe, G. Sand ne l'étendait pas absolument à toutes les femmes. Quelques-unes avaient trouvé grâce à ses yeux : « Malgré mon éloignement à écouter les confidences de femmes qui sont rarement vraies et souvent insipides, malgré ma préférence pour la corde plus franche et plus pleine que les hommes

(1) Cf. *H. Vie*, IV, 207.

font vibrer dans mon esprit, j'ai connu et je connais plusieurs femmes qui, vraiment femmes par la sensibilité et la grâce, m'ont mis le cœur et le cerveau complètement à l'aise par une candeur véritable et une placidité de caractère non pas virile, mais, pour ainsi dire angélique. » (1).

Si G. Sand ne détestait pas toutes les femmes, elle aimait incontestablement mieux les hommes. Son horreur pour la parure, pour les plaisirs mondains, pour les conversations vaines et futiles, peut-être aussi un sentiment de jalousie qu'elle ne s'avouait pas à elle-même, l'éloignaient de la société des femmes.

Elle aimait à se considérer comme un homme; elle parlait souvent d'elle au masculin, et, après Ninon de Lenclos, semblait dire : Je suis honnête homme, le reste ne vous regarde pas. « Cette femme célèbre, entre toutes les femmes, dit Jules Janin, dont l'apparition eut fait mourir de chagrin M[me] de

(1) *H. Vie*, IV, 208.

Staël elle-même, voulait être à toute force un homme. C'était là plus que son ambition, plus que sa destinée, c'était sa nature. » (1).

« Appelez-moi George, au masculin, dit Aurore à Zoé Leroy, c'est une maladie que j'ai de ne pouvoir entendre, ni lire l'ancien nom. Les chevaux les plus robustes s'effrayent souvent au coup de fusil. » (2).

Balzac écrivait de son côté à Mme Hanska.

« C'est à propos de Liszt et de Mme d'Agoult qu'elle (G. Sand) m'a donné le sujet des *galériens* ou des *amours forcés* que je vais faire (*Béatrix*), car, *dans sa position* elle ne le peut pas. Gardez bien ce secret-là. Enfin, c'est un homme, et d'autant plus un homme qu'elle veut l'être, qu'elle est sortie du rôle de femme, et qu'elle n'est pas femme. La femme attire, et elle repousse, et, comme je suis très homme, si elle me fait cet effet-là, elle doit le produire

(1) Jules Janin. *Les Catacombes*, IV, 13-14.

(2) Lettres à Zoé Leroy (Collection Spœlberch, E. 902, fol. 73.)

sur les hommes qui me sont similaires; elle sera toujours malheureuse. » (1).

Par l'étendue et l'élévation de son esprit, la supériorité de son talent, G. Sand était une femme à part (2).

« De toutes les femmes qui ont tenu la plume dans le passé et dans le présent, elle est incontestablement la moins pédante, la moins fière, à tout propos, de son état, la plus

(1) Balzac. *Lettres à l'Etrangère,* 2 mars 1838. I, 464.

(2) Le prince de la Tour du Lay, lui aussi, trouvait que G. Sand était plus homme que femme :

Sand, la nature assurément,
Pour qu'on t'aime ou qu'on te renie,
Paraît avoir de ton génie
Brisé le moule en te formant.
J'admire ta puissance d'âme;
De Staël tu rappelles la flamme :
Mais avec ton talent, ta parole de roi, [sa loi,
Plaignons qui, voulant voir la beauté sous
Songerait à prendre pour femme
Un homme comme toi.

(*Grands et petits hommes. Coups de plume,* 1844, Krabbe.)

simple... Rien ne révèle la femme jalouse de briller, fière de prendre rang, de subalterniser les hommes. » (1).

G. Sand tout entière était attirée vers l'homme; toute sa vie elle a recherché son intimité.

Pourquoi donc dans ses romans quand le mariage n'est pas heureux, a-t-elle pris le parti de la femme contre l'homme?

Pourquoi a-t-elle toujours donné le beau rôle à la femme en jetant le discrédit sur l'homme? Pourquoi nous l'a-t-elle montré inintelligent, infidèle, sensuel, égoïste, brutal ?

Pourquoi a-t-elle réclamé souvent, pour la femme, la liberté entière, l'égalité complète ? Pourquoi cette page prise au milieu de tant d'autres?

« Il a imaginé, (l'homme), de consacrer par des lois de servitude l'inévitable dépendance de la femme; et dès lors, adieu la douceur et

(1) Ferragus : *Nos contemporains*, janvier 1871, 225.

la liberté de l'amour! Quelle femme réclamerait exclusivement la vie de l'esprit, si on lui donnait celle du cœur? Il est si bon d'être aimé! Mais on les maltraite, on leur reproche l'idiotisme où on les plonge, on méprise leur ignorance, on raille leur savoir. En amour, on les traite comme des courtisanes; en amitié conjugale, comme des servantes. On ne les aime pas, on s'en sert, on les exploite; et on espère ainsi les assujettir à la loi de fidélité. » (1).

Voilà donc l'homme devenu le bourreau de la femme, rien de moins!

Ces contradictions s'expliquent : G. Sand a compté sur l'homme pour lui donner le bonheur. Sa nature physique est un obstacle à la réalisation de ses désirs. Elle éprouve donc une sorte de mépris, de haine froide et dédai-

(1) *La Fauvette du Docteur* (*Almanach du mois,* novembre 1844, 262-263.) Ecrit en 1837 au moment de ses démêlés avec Michel de Bourges, quand le despotisme du célèbre avocat pesait si lourdement sur elle.

gneuse pour l'homme qu'elle rend responsable de son malheur. Mais l'homme idéal reste dans son esprit, il existe; elle ne l'a pas rencontré, voilà tout.

Ses romans, que nous apprennent-ils? On remarque bien vite qu'il y a une parenté très étroite entre ses héroïnes : Indiana, Valentine, Lélia, Thérèse, Quintilia, Fiamma, Edmée, Consuelo, Marianne, et tant d'autres, sont de la même famille. Ce sont toutes des femmes de grande intelligence, de sensibilité exquise, de noble caractère. Elles ont de la droiture, de la simplicité, de l'élévation dans les sentiments; toutes ont le sens poétique à un degré éminent, un idéal placé très haut. Elles se séparent toujours du vulgaire par leurs qualités exceptionnelles.

Cette femme type est malheureuse; elle s'appelle Indiana, Valentine, Lélia, Thérèse... Elle est heureuse ou du moins elle croit pouvoir l'être, c'est Quintilia, Marianne, Edmée... Cette femme c'est G. Sand, n'en doutons pas, nous

initiant à ses souffrances ou à ses espoirs de bonheur.

Les personnages masculins sont beaucoup plus variés. Le grossier Delmare, le débauché Lanzac contrastent avec le dévoué et compatissant sir Ralph, le passionné Bénédict. Sténio, Max, Simon, André, Mauprat, Horace, le prince Karol ont tous des personnalités différentes, des caractères distincts. Ce sont plus ou moins les hommes qu'elle a rencontrés dans sa vie, ceux qui l'ont fait souffrir : amants ou amis; ceux avec qui elle aurait voulu vivre.

C'est bien moins qu'on ne le croit, au nom de la femme en général, que G. Sand revendique l'indépendance. C'est sa personnalité, à elle, désolée, broyée, immolée, qui lui fait prendre un ton si élevé pour maudire la tyrannie de l'homme.

Selon le mot de Balzac, G. Sand a été son secrétaire intime. Dès lors son féminisme est tout subjectif. Les autres femmes ne l'intéres-

sent guère. Ce n'est pas pour les défendre qu'elle a pris tout d'abord la plume.

G. Sand a souvent exprimé ses opinions sur les questions sociales en fonction de la femme. Invitée à donner son avis sur ce sujet elle a répondu entre autres par deux lettres auxquelles je renvoie le lecteur : *A propos de la femme dans la société politique*, et *L'Homme et la femme* (1).

Dans la première, datant de 1848, elle reconnaît les femmes « aptes à toutes les sciences, à tous les arts, et même à toutes les fonctions comme les hommes ». Elles doivent imprimer toutefois à la science, à l'art, un cachet particulier, dû à la différence de leur caractère et de leur organisation. La femme, dans l'avenir, est donc appelée à remplir un rôle politique. Mais, de l'avis de G. Sand « il y a beaucoup à dire pour et contre ». En tout cas, elle croit cet avenir encore très éloigné.

(1) La première de ces études se trouve dans *Souvenirs et Idées* 19-38; la seconde dans *Impressions et Souvenirs*, 258-271.

Les conditions sociales actuelles empêchent la femme de remplir « honorablement un mandat politique », car il faudrait l'affranchir de la tutelle de l'homme.

Après avoir, comme nous l'avons dit, proclamé l'affranchissement de la femme, G. Sand revient sur ses pas : Si c'est à la manière de Saint Simon, d'Enfantin et de Fourrier qu'on réclame l'indépendance du sexe féminin, elle se sépare entièrement des prosélytes de leur secte : « Je laisse à la morale publique le soin de faire justice de cette déplorable fantaisie. »

G. Sand, abordant directement la question, suivant ses vues, demande qu' « on rende à la femme les droits civils que le mariage seul lui enlève, que le célibat seul lui conserve ». Une réforme de ce genre dans le code civil, améliorerait sensiblement le sort de la femme, et sauvegarderait même la fidélité conjugale dans certains cas.

L'égalité civile, voilà ce que G. Sand désire pour la femme. Elle lui conseille d'écrire si

elle a du talent, de discuter les questions politiques avec des amis dans des réunions privées, d'exercer en un mot son influence sur ceux qui l'entourent, mais d'abandonner les projets de candidature. G. Sand donne elle-même l'exemple en remerciant le Comité Central qui, en 1848, avait admis son nom sur une quarantaine de liste, et en refusant toute participation directe aux affaires politiques. Puis, s'adressant aux femmes qui réclament l'égalité politique :

« On voit que vous demandez d'emblée l'exercice des droits politiques, dit-elle, on croit que vous demandez encore autre chose, la liberté des passions, et, dès lors, on repousse toute idée de réforme. Vous êtes donc coupables d'avoir retardé, depuis vingt ans que vous prêchez sans discernement, sans goût et sans lumière, l'affranchissement de la femme, d'avoir éloigné et ajourné indéfiniment l'examen de la question. » (1).

(1) Dans *Souvenirs de 1848*, G. Sand a fait aussi de justes remarques sur cette question : « Il ne nous est point prouvé d'ailleurs, que l'avenir doive

Là s'arrête cette longue lettre qui est restée inachevée et qui contenait d'autres questions de détail.

Ailleurs, George Sand traite assez légèrement les ambitions féminines :

« *La question des femmes* est venue mêler, cette semaine, un peu de gaieté au sérieux des événements et des préoccupations, écrit George Sand, le 7 mai 1848. Certains clubs sont envahis, ou menacent de l'être par les dames socialistes. Ces dames ont raison de s'occuper du progrès que la République promet de faire entrer dans les mœurs, dans la

transformer la femme à ce point que son rôle dans la société soit identique à celui de l'homme. Il nous semble que les dames socialistes confondent l'égalité avec l'identité, erreur qu'il faut leur pardonner; car, en ce qui les concerne eux-mêmes, les hommes tombent souvent dans cette confusion d'idées. L'homme et la femme peuvent remplir des fonctions différentes sans que la femme soit tenue, pour cela, dans un état d'infériorité. » (*Revue politique et morale de la semaine,* 7 mai 1848, dans *Souvenirs de 1848*. — 97.)

législation, dans la condition morale et matérielle des femmes du peuple, dans l'éducation de l'un et l'autre sexe. Mais ces dames ont tort de vouloir se jeter, de leurs personnes, dans le mouvement (1). On ne leur conteste point le droit de lire, de penser, de raisonner et d'écrire; mais, quel que soit l'avenir, nos mœurs et nos habitudes se prêtent peu à voir les femmes haranguant les

(1) La réflexion suivante prouve le bon sens de G. Sand en ce qui concerne le féminisme à outrance :

« Je ne vois point que, dans l'état actuel des choses, les femmes doivent être si pressées de prendre une part directe à la vie politique. Il n'est point prouvé qu'elles y apportent un élément de haute sagesse et de dignité bien entendue; car, si une grande partie des hommes est inexpérimentée encore dans l'exercice de cette vie nouvelle où nous entrons, une grande partie des femmes est exposée à cette inexpérience, et l'essai compliquerait d'une manière fâcheuse les embarras de la situation. » (*Revue politique et morale de la semaine,* 7 mai 1848, dans *Souvenirs de 1848.* — 96.)

hommes et quittant leurs enfants pour s'absorber dans les clubs. » (1).

George Sand se bornait à quelques réflexions. Elle ne croyait pas que le péril fut imminent et qu'il fallût élever plus haut la voix pour stigmatiser cette ingérence des femmes dans la politique :

« Nous n'avons point trouvé jusqu'ici la protestation de ces dames assez significative pour qu'il soit nécessaire de les contrarier en les discutant. Si elle se formulait d'une manière plus sérieuse, nous consacrerions un travail particulier à l'examen de leurs droits et de leurs devoirs, dans le présent et dans l'avenir. » (2).

Les opinions de George Sand sont donc assez nettes et assez tranchées sur le rôle auquel la femme est appelée dans la société. En 1864, elle était encore plus affirmative en s'a-

(1) *Revue politique et morale de la semaine,* 7 mai 1848, dans *Souvenirs de 1848.* — 96.

(2) *Id.* 96.

dressant à M. de Pompéry : « Les femmes, qui prétendent qu'elles auraient le temps d'être députés et d'élever leurs enfants, lui disait-elle, ne les ont pas élevés elles-mêmes. Sans cela elles sauraient que c'est impossible. Beaucoup de femmes de mérite, excellentes mères, sont forcées par le travail, de confier leurs petits à des étrangères ; mais c'est le vice d'un état social qui, à chaque instant méconnaît et contrarie la nature humaine. La femme peut bien à un moment donné, *remplir d'inspiration* un rôle social et politique; mais non une *fonction* qui la prive de sa mission naturelle : l'amour de la famille. On m'a dit souvent que j'étais arriérée dans mon idéal de progrès, et il est certain qu'en fait de progrès l'imagination peut tout admettre. Mais le cœur est-il destiné à changer ? Je ne le crois pas, et je vois la femme à jamais esclave de son propre cœur et de ses entrailles. J'ai écrit cela maintes fois et je le pense toujours. » (1).

(1) *Quintescences féminines,* 253-254.

Dans l'étude qui a pour titre *L'Homme et la Femme* (1), G. Sand, se plaçant au point de vue des sexes, constate qu' « il n'y a pas de classification logique pour placer la femme dans une sphère particulière. L'homme, depuis que le monde est monde, signifie en histoire, en histoire naturelle et en philosophie : tous les hommes et toutes les femmes qui existent, qui ont existé et qui existeront sur la surface de la terre ».

Partant de là, G. Sand refuse de voir dans le rôle de l'homme ou de la femme un « souverain de convention ». Pour elle, le souverain légitime de l'union, c'est la *loi.* « Cette loi a fait surgir des mâles et des femelles pour concourir par des moyens qui ne sont pas différents, quoi qu'on en dise, à un seul et même but, la reproduction de l'espèce. » Sans distinction de sexe, G. Sand encourage tous les hommes à s'associer pour travailler au déve-

(1) *Impressions et souvenirs,* 258-271.

loppement de l'humanité, au perfectionnement de la civilisation universelle :

« Ce qu'il faut faire aujourd'hui ou demain pour se rapprocher tant soit peu de cet idéal, est-ce de prêcher le divorce, est-ce d'autoriser la vengeance?

« Est-ce d'établir des différences scientifiques entre les sexes de manière à régler leur action dans la société ? Est-ce de créer des distinctions jalouses ? Est-ce de niveler les fonctions de manière à les confondre ? » Non, rien de tout cela ne nous mènera au but. Il n'y a que l'union des hommes entre eux, l'union des cœurs et des intelligences :

« Aimer, c'est-à-dire s'entr'aider, aspirer ensemble, agir d'accord, travailler au même but, développer enfin jusqu'à l'idéal, l'instinct fraternel grâce auquel l'homme a conquis le royaume de la terre. »

Aimer, c'est le mot magique qui fera la grandeur de l'homme. Porter atteinte à la famille ! jamais !

Les années ont donc produit chez G. Sand

un apaisement très sensible sur l'exaltation de ses théories féministes du début. C'est son tempérament, ce sont ses déceptions qui l'ont poussée dans la voie des revendications immorales.

VIII

Le tempérament de G. Sand a aussi exercé une très grande influence sur son caractère.

En général on a cru à la loyauté de G. Sand: Combien de torts lui ont été pardonnés en faveur de sa sincérité! Une G. Sand faible, emportée par son tempérament, mais si honnête au milieu de ses désordres, si bonne femme en un mot, telle est l'impression qui se dégage de l'*Histoire de ma vie* (1). C'est l'éternel thème de presque tous les critiques.

« La bonne Dame de Nohant » (2), qui n'en

(1) G. Sand a prévenu le lecteur que dans l'*Histoire de ma vie* elle ne dira pas toute la vérité : ce n'est donc pas là qu'il faut la chercher.

(2) Ce titre n'a jamais été donné à G. Sand dans son pays; ce sont ses amis qui, voulant faire de la réclame autour de son nom, l'ont appelée *La bonne Dame de Nohant*. C'est une légende à détruire. (Cf. *G. Sand et le Berry*.)

a parlé ! Comme tout le passé de G. Sand, perdu dans le lointain, devient flou, vaporeux, poétique! On éprouve du regret à faire tomber de si chères illusions; mais pourquoi créer des légendes, pourquoi vouloir envers et contre tout, malgré les preuves les plus convaincantes, entourer d'une auréole le nom de G. Sand ? Que ses admirateurs se rassurent ! Le critique impartial s'inclinera toujours devant les qualités sérieuses et sympathiques qui la distinguent, devant sa plume et son génie.

G. Sand n'était pas sincère, disons-le tout de suite. Et pourtant, à peine a-t-on laissé échapper ce jugement, qu'il faut aussitôt se reprendre. C'est toujours ainsi lorsqu'il est question de cette femme étrange. Il y a donc une distinction à établir, et je la crois facile : elle a été sincère en tout, excepté en ce qui concerne sa vie privée et tout ce qui s'y rattache.

Elle a été loyale au jeu, loyale aussi en affaires. En berrichonne qu'elle était, elle savait tenir ses intérêts beaucoup plus qu'on ne l'a dit, mais on pouvait se fier à sa parole. En

Berry, où elle a vécu longtemps, elle n'a eu de sérieuses difficultés avec personne; pas de procès avec des étrangers pour débattre des intérêts matériels.

En religion, en philosophie, en politique, en sociologie, elle a toujours exprimé ses idées en toute liberté, avec la plus entière indépendance. Elle s'est peu souciée de la critique.

En littérature, elle a poussé l'honnêteté quelquefois jusqu'au scrupule. Qu'elle fasse des descriptions, qu'elle parle des mœurs et des coutumes d'un pays, que ce pays soit le Berry (1), par exemple, nous aurons une reconstitution admirable de la terre et de l'homme qui l'habite.

Si elle a commis quelques erreurs, c'est par ignorance, ou par une confiance exagérée dans la science des autres; mais elle est parfaitement sincère; on peut la croire en général.

Son esprit observateur voyait tout ce qui se

(1) Cf. *G. Sand et le Berry*, 2e vol.

passait en dehors d'elle, avec précision et clairvoyance. Elle avait même l'esprit scientifique : ses études géologiques, botaniques, entomologiques, le prouvent abondamment.

G. Sand aimait chez les autres la franchise, la droiture, la sincérité, dont elle faisait usage dans les circonstances ordinaires de la vie. Il n'est pas étonnant qu'on ait étendu ces qualités à tous ses actes, à tout ce qui a fait l'objet d'un aveu.

Non-seulement G. Sand n'a pas dit toute la vérité sur sa vie privée, mais elle a protesté énergiquement contre des faits certains, contre des accusations méritées.

De temps à autre, cependant, elle a fait des confidences, où elle se révèle tout entière, et qui étalent au grand jour la dissimulation dont elle savait si bien se servir.

G. Sand ne nous a jamais laissé soupçonner qu'elle avait, par ses infidélités, créé les premières difficultés entre elle et son mari. Ses biographes dévoués se sont toujours arrangés pour nous montrer sa bonne volonté et ses

efforts pour faire régner la paix dans son intérieur. Nous savons bien que dans la fameuse lettre à Dudevant, datant de 1825, elle s'est accusée de son amour platonique pour Aurélien de Sèze; dans un style admirable, elle a étalé des sentiments de regrets si profonds, que cette lettre, lue par Michel de Bourges, dans son plaidoyer, arracha des larmes d'attendrissement à la foule. Mais nous savons aussi par le *Journal intime d'Aurore à Aurélien* que cette lettre magnifique fut dictée par la nécessité, non par le repentir :

« Vous n'imaginez peut-être pas ce qu'une lettre à ce dernier (Casimir) a de coûteux et de pénible pour moi à écrire; mon cœur, touché de sa bonté, est porté à lui exprimer de l'amitié... » (1). Parlant de sa situation « embarrassante et humiliante » (2) vis-à-vis de

(1) C'est à dessein que je répète ce texte qui sera cité dans *G. Sand et le Berry*. (*Journal intime d'Aurore à Aurélien de Sèze*. E. 902, fol. 16. Collect. Spœlberch.)

(2) *Id.*

son mari, elle redoute de paraître peu sincère dans ses protestations d'amour : « Plus j'ai besoin de l'en convaincre, moins je me sens disposée à le faire. » (1). Ne sachant trop quelle corde elle fera vibrer, « j'essaie, dit-elle, de toucher délicatement les chagrins mutuels que nous nous sommes causés ». (2).

Le même *journal* nous apprend qu'Aurélien n'est pas son premier amant platonique. Il est question d'*un autre* qui déjà, avant lui, s'est emparé complètement de son cœur (3).

G. Sand a caché aussi avec le plus grand soin ses relations avec Stéphane Ajasson de Grandsagne. Sans une étude minutieuse de la question, sans les renseignements donnés par le fils de Stéphane, nous ignorerions que le jeune Berrichon fut son amant. Un jour de confidence, cependant, elle avouera qu'elle a

(1) *Journal intime d'Aurore à Aurélien,* fol. 16.
(2) *Id.,* ibid.
(3) *Id.,* ibid.

été la maîtresse de Stéphane avant d'être celle de Sandeau (1).

Les vrais motifs de sa brouille avec ce dernier sont encore inconnus. Dans un avenir plus ou moins éloigné, des documents inédits feront la lumière sur cette question. Tenons, en attendant, comme suspecte, l'histoire de la blanchisseuse rapportée par W. Karénine.

D'après Balzac, Henri de Latouche aurait été très en faveur à cette époque (2).

(1) Cf. *George Sand et le Berry.*

(2) « J'aimais ces deux amants, logés en haut d'une maison du quai Saint-Michel, fiers et heureux, dit Balzac, *M*me *Dudevant avait avec elle ses enfants.* Notez ce point. La gloire arrive et jette le malheur sur le seuil du colombier. Mme Dudevant prétend qu'elle doit le quitter à cause de ses enfants. Ils se séparent, et cette séparation, est, je crois, fondée sur une nouvelle affection que George Sand, ou Mme Dudevant, a prise pour le plus méchant de nos contemporains, H. de L... l'un de mes ci-devant amis, un des hommes les plus séduisants, mais bien odieusement mauvais... Hier j'ai rencontré Sandeau au désespoir. » (*Lettres à l'Etrangère,* I, 19. La lettre de Balzac est datée de fin mars 1833.)

A quelques années de distance, le jugement de Bal-

Mais le document le plus extraordinaire, celui qui donne la manière exacte dont G. Sand procédait avec ses amants, c'est sa lettre au comte Grzymala, qu'on doit placer au printemps de 1838. Cette lettre a été citée, en entier, par W. Karénine (1). Elle est longue; je n'en reproduirai que les passages les plus significatifs; elle contient G. Sand tout entière. À elle seule, cette lettre suffirait pour l'expliquer.

Mallefille est avec elle depuis un an à peu

zac n'était plus aussi favorable pour Sandeau. Le 2 mars 1838, après avoir fait un séjour à Nohant, Balzac écrivait à Mme Hanska : « Il était assez utile que je la visse (G. Sand). Car nous nous sommes fait nos mutuelles confidences sur Jules Sandeau. Moi, le dernier de ceux qui la blâmaient sur cet abandon, aujourd'hui je n'ai que la plus profonde compassion pour elle, comme vous en aurez une profonde pour moi quand vous saurez à qui nous avons eu à faire, elle, en amour, moi en amitié. » (*Id.*, I, 462.)

(1) W. Kar. III, 44-53.

près, dit-elle (1), mais elle a jeté son dévolu sur Chopin. Elle s'adresse à l'ami de l'artiste pour conclure cette affaire délicate. Nous allons voir quelle diplomatie, quel art, elle déploie en cette circonstance.

A cette époque, Chopin avait définitivement rompu avec la jeune polonaise, Marie Wodzinska, qu'il était sur le point d'épouser au printemps de 1837. La rupture, d'après l'ouvrage sérieux de Niecks, *Souvenirs inédits de Chopin,* et les renseignements fournis par W. Karénine, remontait au milieu de 1837. Mais, comme le fait remarquer l'écrivain russe, G. Sand pouvait fort bien ignorer

(1) Cette lettre curieuse ne porte pas de date. D'après la place que lui assigne l'auteur russe, elle doit être du printemps de 1838. G. Sand exagère sans doute un peu le temps que Mallefille est resté auprès d'elle quand elle dit : « C'est le seul homme qui, étant avec moi depuis près d'un an, ne m'ait pas... fait souffrir. » (Lettre à Grzymala.) Nous sommes en mai 1838 et ce n'est guère avant la fin de septembre 1837 que Mallefille se fixa définitivement à Nohant.

l'issue des projets de l'artiste. Très occupée et très préoccupée elle-même en 1837, elle croyait encore, au printemps de 1838, que Chopin était hésitant. Sa lettre à Grzymala témoigne, en effet, de son ignorance quant aux déterminations prises par la famille de Marie Wodzinska.

G. Sand, s'adressant à Grzymala, s'enquiert donc, si cette jeune fille est propre à faire le bonheur de l'artiste : « Je demande... ajoute-t-elle, laquelle *de nous deux,* (souligné par G. Sand), il faut qu'il oublie ou abandonne pour son repos, pour son bonheur... Je ne veux point faire le rôle de mauvais ange. »

Se mettant ensuite à la place de Chopin, elle pense que celui-ci lui aurait refusé « son premier baiser », s'il avait su qu'elle était « comme mariée ».

« Il y a un être excellent, *parfait* (souligné), sous le rapport du cœur et de l'honneur que je ne quitterai jamais, parce qu'il est le seul homme qui, étant avec moi depuis près d'un an, ne m'ait pas une seule fois, *une seule*

minute (souligné) fait souffrir par sa faute. C'est aussi le seul homme qui se soit donné entièrement et absolument à moi sans regret pour le passé, sans réserve pour l'avenir. » (1).

C'est sur la bonté de « cet être parfait »

(1) Le caractère de Mallefille ne paraît pas avoir été aussi parfait que G. Sand semblait le dire dans sa lettre à Grzymala. En effet, au moment de sa mort en 1868, Mme Adam écrit : « Félicien Mallefille est mort. C'est un vrai chagrin pour Hetzel et pour Adam... Mme Sand écrit à Adam sur la mort du pauvre Mallefille. Elle l'a aimé surtout en ami, ayant essayé avec sa passion de bienfaisance de l'aider à se modifier. Peine perdue. Adam doit savoir, lui dit Mme Sand, mieux que personne, puisqu'il a été son ami, comment ce pauvre garçon a gâché, par son insupportable caractère, tous les dons du cœur et de l'esprit dont Dieu l'avait doté. » (*Mes sentiments et nos idées avant 1870,* 325.)

Il y a toujours eu un certain flottement dans les appréciations de G. Sand sur Mallefille. Une lettre adressée à Franz Liszt, datée du 28 janvier 1838, couvre Mallefille de ridicule. Il avait écrit à Mme d'Agoult. Celle-ci avait jugé cette lettre offensante. G. Sand relève l'observation : « Ah! à propos de Mallefille! Je voudrais bien savoir pourquoi

qu'elle se fonde pour arriver plus vite à ses fins :

« C'est une si bonne et si sage nature que je ne puisse, avec le temps, l'amener à tout

Mirabella semble me rendre responsable des bêtises qu'il lui écrit. — Comme si j'étais chargée de lire les lettres de Mallefille, de les comprendre, de les commenter, de les corriger ou de les approuver !... Mallefille écrit une lettre à la princesse, cette lettre est bête, ce qui ne m'étonne pas du tout... Je donne accès à ladite lettre dudit Mallefille dans une lettre de moi à la princesse. Je n'en prends, pardieu, pas connaissance. J'ai assez de lettres bêtes à lire tous les jours ! Si celle de Mallefille se trouve encore plus bête ce jour-à que les autres jours... »

Et plus loin elle ajoute :

« Quand on connaît Mallefille et son style on doit s'attendre à tout ! Ah !... il ne me manquerait plus que cela, de former Mallefille au style épistolaire ! Je sais bien pour mon compte que je trouverai toujours ses lettres ravissantes, car j'espère bien n'en lire jamais une seule. Je l'aime de toute mon âme. Il peut me demander la moité de mon sang, mais qu'il ne me demande jamais de lire une de ses lettres. » (*Corrrespondance II.* Lettre de G. Sand à F. Liszt).

comprendre, à tout savoir; c'est une cire malléable sur laquelle j'ai posé mon sceau, et quand je voudrai en changer l'empreinte, avec quelque précaution et quelque patience, j'y réussirai (1). Mais aujourd'hui cela ne se pourrait pas, et son bonheur m'est sacré. »

(1) En fait, Mallefille n'était pas aussi disposé, que voulait bien le dire G. Sand, à abandonner ses droits sur elle. Mais tout devait céder devant son désir effréné de posséder Chopin. Wladimir Karénine a raconté les luttes qu'elle eut à soutenir contre Mallefille : « Il se permit de la tourmenter par des scènes de jalousie; elle s'en plaignit, cette fois sans plaisanteries, à leur maître et ami commun Pierre Leroux et lui demanda de sermonner Mallefille à la première occasion... Elle demanda donc à Leroux dans une lettre datée du 26 septembre 1838, de calmer la passion tragique de Mallefille, qui « est allé, ces jours-ci, faire un esclandre tout à fait coupable envers moi, et se battre en duel avec un de mes amis. Il semble guéri aujourd'hui... Mais tout ce vacarme pourrait recommencer... avec quelque autre. Il a abdiqué provisoirement sa jalousie. » Il faut donc que Leroux use de toute son influence pour l'apaiser... Elle peut assurer qu'elle fut toujours sincère avec Mallefille : elle l'a aimé de tout son cœur pendant

Pour le moment, G. Sand est donc enchaînée. Chopin a de son côté un avenir qui s'ouvre devant lui. Comment se tirer de cette difficulté ? Une situation semblable n'est pas faite pour embarrasser G. Sand. Son devoir,

six mois, mais voilà trois mois qu'il n'y a plus d'intimité entre eux, et deux mois qu'elle lui a franchement déclaré que tout est fini » (*George Sand, sa vie et ses œuvres*, II, 443.)

Voici, d'après Mallefille, le récit de Paul Perret : « George Sand venait de publier *La dernière Aldini*... La grande infidèle avait quitté, pour Chopin, Mallefille qui, un jour, se porta, résolu à la punir, devant la maison de son harmonieux rival. Elle sort, il s'élance : heureusement, une longue voiture de roulage arriva à fond de train, occupant toute la longueur de la rue et les sépara. Elle s'enfuit, rencontre plus loin un fiacre, s'y jette, et fouette cocher. Que serait-il arrivé sans ce camion et sans ce fiacre... » (Paul Perret : *Souvenirs littéraires*, le *Gaulois* 29 septembre 1885.) Paul Perret ajoute que Mallefille, en lui faisant ce récit, tenait son couteau et l'enfonçait dans le bois qui soutenait la tonnelle où ils conféraient. *La Dernière Aldini* fut écrit, dit Paul Perret, en collaboration avec Mallefille : *Revue des deux Mondes*, 1er et 15 décembre 1837, 1er janvier 1838.

quelle ne veut pas « abjurer », elle croit pouvoir l'accomplir de deux manières différentes : la première serait de fuir autant que possible l'artiste, de ne pas « chercher à occuper sa pensée ». C'est le parti qu'elle prendra dans le cas où Grzymala lui assurera « que *la personne* (souligné) est faite pour Chopin » : Si l'âme de celui-ci « *excessivement,* (souligné), peut-être *follement,* peut-être sagement scrupuleuse, se refuse à aimer deux êtres différents, de deux manières différentes, si les huit jours, qu'elle passera avec lui dans une saison, doivent l'empêcher d'être heureux dans son intérieur, le reste de l'année; alors oui, conclut-elle, alors je vous jure que je travaillerai à me faire oublier de lui. »

La seconde manière d'accomplir son devoir est l'opposé de la première. Ce serait de se rapprocher le plus possible de Chopin « sans compromettre la sécurité de M[allefille] ». Pour cela, il faut que le bonheur domestique de Chopin « s'arrange avec quelques heures de passion chaste et de douce poésie, ou que

le bonheur domestique lui soit impossible, etc... » D'ailleurs, elle croit comprendre que le mariage ne convient pas à l'artiste: « le lien de tous les jours, la vie réelle, les affaires, les soins domestiques », non, rien de cela ne lui paraît devoir faire le bonheur de Chopin.

Puis elle ajoute : « Pour mon goût, j'avais arrangé notre poème dans ce sens. » Quel bonheur n'attend-elle pas de cette double vie qu'elle veut mener ?

« Je ne saurais rien... de sa vie *positive* (souligné), ni lui de la mienne... il suivrait toutes ses idées religieuses, mondaines, poétiques, artistiques sans que j'eusse jamais à lui en demander compte, et réciproquement... » Mais Aurore et Chopin viendraient-ils à se rencontrer, leur âme serait « à son apogée de bonheur et d'excellence ». Leur amour sublime les rapprocherait de Dieu, « source et foyer de cet amour ».

« Une dernière supposition » pourrait encore venir modifier ce plan : Chopin pour-

rait ne plus aimer l'amie d'enfance, mais se résoudre au mariage projeté, par devoir.

« Dans ce cas-là, mon ami, soyez son bon ange, s'écrie-t-elle..., empêchez-le à tout prix de s'immoler. » Cependant, elle veut qu'on laisse à l'artiste la liberté de ses sentiments. « Si son cœur peut comme le mien contenir deux amours bien différents, l'un qui est pour ainsi dire le *corps* de la vie, l'autre qui en sera *l'âme,* (souligné), ce sera le mieux. »

Au milieu de ce beau rêve, un souci la préoccupe : « Il faudrait peut-être... songer à lui dire (à Chopin) ma position à l'égard de M[allefille]. Il est à craindre que, ne la connaissant pas, il ne se crée à mon égard une sorte de devoir qui le gêne et vienne à combattre l'*autre* (souligné) douloureusement... »

Peut-être, jusqu'à présent, avons-nous pu croire qu'il s'agissait d'une sorte d'amour mystique, nous voilà bien vite fixés :

« Quant à la question de possession ou de non-possession, dit-elle, cela me paraît une question secondaire à celle qui nous occupe

maintenant. » Secondaire! c'est là principale. Toutes ces précautions oratoires n'ont pas d'autre but que d'en arriver là. Après une très longue digression sur l'absence de théories, de doctrines, d'opinion qui la caractérise sur cette possession ; après avoir parlé longuement de son être moral, de ses « instincts toujours nobles », de sa faiblesse, de ses infidélités, de l'émotion que lui a produit « ce petit être », elle est obligée de faire cet aveu : « Si j'avais beaucoup d'orgueil, je serais humiliée d'être tombée en plein dans l'infidélité de cœur, au moment de ma vie où je me croyais à tout jamais calme et fixée... Cela ne m'attriste que parce que voilà ma belle sincérité, que j'avais pratiquée si longtemps, et dont j'étais un peu fière, entamée et compromise. *Je vais être forcée de mentir comme les autres.* » (souligné).

Puis, elle revient aussitôt à son idée fixe :

« Voilà où je voulais en venir, dit-elle. C'est à vous de parler de cette question de possession... Quand on a laissé envahir son

âme et accordé la plus simple caresse avec le sentiment de l'amour, l'infidélité est déjà consommée, et le reste est moins grave, car qui a perdu le cœur a tout perdu... Ainsi, en principe, je crois qu'une consécration complète du nouveau lien n'aggrave pas beaucoup la faute... »

Peccadille que tout cela!

Jusque là Chopin ne lui a fait aucune instance. S'il en avait fait, elle aurait immédiatement cédé « par suite de cette droiture naturelle qui lui fait haïr les précautions, les restrictions, les distinctions fausses et les subtilités, de quelque genre qu'elles soient ».

Sa tendresse pour « le petit » lui a été de nouveau révélée par son trouble et sa tristesse « en retrouvant les caresses de M[allefille] ».

Elle achève de montrer à Grzymala le fond de son âme en avouant que Chopin lui a déplu parce qu'il avait de mauvaises raisons pour s'abstenir. C'est le seul reproche qu'elle peut lui adresser : « Il semblait faire *fi* à la ma-

nière des dévôts des *grossièretés humaines.* » (Souligné.)

G. Sand termine sa lettre par cet « *ultimatum* » :

« S'il est heureux ou doit être heureux par *elle, laissez-le faire.* S'il doit être malheureux, *empêchez-le.* S'il peut être heureux par moi, sans cesser de l'être par *elle, moi, je puis faire de même de mon côté.* S'il ne peut être heureux par moi, sans être malheureux avec elle, *il faut que nous nous évitions ou qu'il m'oublie...* » (souligné).

Enfin G. Sand espère que « le petit » viendra la voir à Nohant; elle prie son ami de l'en avertir, car « elle enverra M[allefille] soit à Paris soit à Genève ». Pauvre Mallefille ! les soupçons ne vous viendront même pas, vous ferez un petit voyage et la farce sera jouée.

« Vous me savez par cœur », dit, en finissant, G. Sand au comte Grzymala.

Oui, tôus ceux qui liront cette curieuse lettre « monument d'impudence et d'inconscience », comme l'a dit M. Edouard Gan-

che (1), connaîtront à fond la mentalité de G. Sand. Et pourtant, W. Karénine nous présente cette lettre comme le document qui doit prouver la franchise et la sincérité de G. Sand : Elle suffit pour « réfuter à tout jamais » l'assertion de ceux qui se sont permis ou qui se permettraient d'accuser G. Sand d'hypocrisie. En un mot, d'après l'auteur russe, c'est la lettre d'un parfait honnête homme. Ceci vaut la peine d'être remarqué. (2).

(1) *Frédéric Chopin*, 195.

(2) Voici le texte de W. Karénine : « Cette lettre, écrite avec une puissance étonnante et respirant la franchise, c'est *de la vraie* G. Sand; cette seule lettre suffirait à lui octroyer ce nom de *parfait honnête homme* que lui donna un jour un écrivain d'esprit. Les femmes ne sont pas capables d'une pareille franchise sans merci pour elles-mêmes. » Cette franchise nous fait connaître sa duplicité. W. Karénine continue : « Cette seule lettre suffirait aussi pour réfuter à tout jamais l'assertion de tous ses ennemis : qu'elle fut « hypocrite ». (*G. Sand, sa vie et ses œuvres*, III, 43.)

Il est bien évident, d'après cette lettre, que Chopin a été la victime de G. Sand. Les tentatives qu'elle fait auprès de Grzymala ne sont dues qu'à la résistance de l'artiste. Il fallait la vaincre. « Le petit » n'était pas entré d'emblée dans les vues de son amie. Ses sentiments religieux, « ses préjugés », avaient mis une barrière entre lui et elle. Pour la franchir, un tiers était devenu nécessaire. Son extrême désir fit qu'elle ne recula point devant une pareille confidence. Elle ne comprenait pas la contradiction sur ce terrain (1).

Nous savons maintenant, pertinemment, que

(1) On a presque toujours voulu se tromper sur le compte de G. Sand : « Il y avait chez G. Sand, dit Jules Lemaître, une imagination ardente et une grande puissance d'aimer, un tempérament robuste et sain et un fonds de bon sens qui se retrouvait toujours. Elle eut à un degré éminent toutes les vertus de l'honnête homme. On dit aussi qu'elle aimait comme un homme, sans plus de scrupule et de façon. » (J. Lemaître. *Les Contemporains,* 1889, 4e série : *G. Sand* 161.)

G. Sand n'était pas le moins du monde embarrassée pour avoir deux amants à la fois.

G. Sand a menti dans bien des circonstances : par exemple, quand après s'être donnée à Pagello, elle écrivait à Tattet qu'elle ne cherchait que « Dieu et la solitude ». Plus tard elle affirmait à Sainte-Beuve que Pagello n'avait pas été son amant pendant la maladie de Musset (1).

Elle savait, comme d'autres, employer le mensonge ! Et celui qu'elle avouait au comte Grzymala n'était, certes, pas le premier (2).

(1) G. Sand parle à Sainte-Beuve de ses lettres à Musset : « Je crois qu'elles prouveront du reste, que trois horribles choses ne pèsent pas sur la conscience de votre amie : Le spectacle d'un nouvel amour sous les yeux d'un mourant; la menace, la pensée de le faire enfermer dans une maison de fous; la volonté de le reprendre et de l'attirer malgré lui après sa guérison morale. Que sais-je encore? » (*Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, 6 février 1861.)

(2) Avec Chopin, G. Sand avait encore fait sans succès une nouvelle expérience. Ne connaissant pas les lettres d'Aurore à Chopin, puisqu'elles furent brû-

Elle écrivait à Liszt, en plein amour de Michel, « qu'elle ne pensait à personne dans ce sens-là » (1).

Et c'est encore un des derniers mensonges, que cette protestation de G. Sand à Mme Juliette Adam :

« Mon enfant, ma fille choisie, lui disait-elle, vous vivrez plus que moi. Lorsqu'on m'accusera devant vous de déloyauté, de manquement à la parole donnée, d'une vilenie quelle qu'elle soit, lorsqu'on essaiera de flétrir ma

lées, il est difficile de dire dans quels termes ils étaient vis-à-vis l'un de l'autre. Mais cette lettre de G. Sand à Sainte-Beuve est significative : « Une affection sûre et sans mélange de mal est venue doucement clore ma vie; mais ce n'est plus la passion et je ne regrette pas cette ennemie qui m'a brisée; je me console en me disant que si c'est là la mort, c'est le ciel en comparaison de ce qui était la vie. » *Lettres à Sainte-Beuve,* 5 juillet 1845.)

(1) Nous avons vu combien la passion de George Sand pour Michel fut subite au début de leurs relations. Voici ce qu'elle écrit à Liszt : « Je n'ai pas vu Musset, je ne sais s'il pense à moi... Moi, je ne pense

conscience, lorsqu'on affirmera que, sœur de charité, garde-malade, j'ai pu ajouter, au délire de celui que je soignais, une vision odieuse, vous répondrez aux *hommes* qui affirmeront cela : « George Sand, si elle a perdu le droit d'être jugée en femme, a conservé celui d'être jugée en homme, et, en amour, elle a été le plus loyal d'entre vous. Elle n'a trompé personne, n'a jamais eu à la fois deux aventures. » (1).

plus à lui depuis longtemps, et même je vous dirai que je ne pense à personne dans ce sens-là. Je suis plus heureuse comme je suis que je ne l'ai été de ma vie. La vieillesse vient... Le besoin des grandes émotions est satisfait outre mesure. . . » (Lettre du 5 mai 1836, citée par M. Rocheblave: *Une amitié romanesque.* (*Revue de Paris,* 15 décembre 1894.)

(1) *Mes sentiments...* 220.

IX

On s'est demandé souvent si Planche n'avait pas été l'amant de G. Sand. Maintenant que nous savons avec quelle adresse elle se tirait d'affaire dans ces situations délicates, je laisse au lecteur la responsabilité de se prononcer, après avoir examiné le contenu de la lettre suivante.

Le 25 août 1833, G. Sand rend compte à Sainte-Beuve de son nouvel attachement pour Musset.

« Planche a passé pour être mon amant : peu importe. *Il ne l'est pas*, (souligné). Il m'importe beaucoup maintenant qu'on sache qu'il ne l'est pas, de même qu'il m'est parfaitement indifférent qu'on croie qu'il l'a été. Vous comprenez que je ne puis vivre dans l'intimité avec deux hommes qui passeraient pour avoir avec moi des rapports de même

nature; cela ne convient à aucun de nous trois. » (1).

Pour couper court à cette difficulté, G. Sand a pris un parti nécessaire, bien que « très pénible » pour elle, celui d'éloigner Planche.

« Nous nous sommes expliqués franchement et affectueusement à cet égard, et nous nous sommes quittés en nous donnant la main, en nous aimant du fond du cœur, en nous promettant une éternelle estime... Je ne fais pas un grand cas de la voix publique; cependant s'il m'est facile de l'éclairer sur les points principaux, je dois le faire. Elle dira que je suis inconstante et fantasque, que je passe de Planche à Musset en attendant que je passe de Musset à un autre. Peu importe pourvu qu'on ne dise pas que mon lit reçoit deux hommes dans le même jour. Je me trouverai méconnue; c'est peu de chose. Mais je ne me trouverai pas calomniée et outragée comme je

(1) *Lettres à Sainte-Beuve,* 25 août 1833.

le serais si je ne prenais le parti de dire la vérité. » (1).

Retenons bien ceci : peu importe à G. Sand qu'on pense qu'elle a été l'amante de Planche, et que du jour au lendemain elle devienne l'amante de Musset. « Pourvu qu'on ne dise pas que son lit reçoit deux hommes dans le même jour », elle se trouve à peu près en règle avec la morale.

C'est sans doute le sens qu'il faut attribuer aux protestations de loyauté données par G. Sand à Mme Adam : « elle n'a jamais eu deux aventures à la fois », a-t-elle dit. Nous savons maintenant ce que cela signifie; le tout est de s'entendre.

Dès le début de ses relations avec Musset, elle semble prévoir ce qui devait bientôt arriver. Mais peu lui importe qu'on dise qu'elle

(1) *Lettres à Sainte-Beuve,* 25 août 1833, p. 127. C'est le souci de sa réputation qui a fait prendre la plume à G. Sand. D'après cette lettre, nous pouvons juger de l'estime dont elle jouissait auprès de son entourage.

passe de Musset à un autre. Ce sont fantaisies et caprices permis aux Romantiques.

G. Sand ne sait que trop déjà les déboires qui l'attendent dans la vie. Elle entrevoit le changement comme une nécessité. Plus tard, en parlant de Chopin, elle se servira de cette comparaison ingénieuse : « Je serai pour lui une Italie, qu'on va voir, où l'on se plaît aux jours du printemps, mais où l'on ne reste pas, parce qu'il y a plus de soleil que de lits et de tables, et que *le confortable de la vie* (souligné), est ailleurs. Pauvre Italie! Tout le monde y songe, la désire, ou la regrette; personne n'y peut demeurer, parce qu'elle est malheureuse et ne saurait donner le bonheur qu'elle n'a pas. » (1).

Il y a toujours eu un *autre* ou des *autres* dans l'existence de G. Sand. Elle a toujours dû dissimuler. Désormais nous devons nous

(1) Lettre à Grzymala. W. Karénine. *G. Sand, sa vie et ses œuvres,* III, 46-47.

tenir en garde contre toutes ses protestations de sincérité, de loyauté, en matière d'amour.

Comment veut-elle que nous puissions la croire quand elle a dit ingénuement: « Comme je n'avais absolument rien à cacher... il m'était bien facile de me faire connaître. » (1).

Même naïveté calculée dans cette réflexion: « Il se trouvait qu'elle, (la Baronne Dudevant), me détestait affreusement sans que j'aie jamais su pourquoi. » (2).

Nous est-il permis d'entrer dans ses vues, quand elle parle de la noblesse de ses instincts, quand elle affirme qu' « elle n'a jamais eu les curiosités du vice » ? (3).

(1) *H. Vie,* IV, 385. Baudelaire disait de George Sand : « La femme Sand est le Prudhomme de l'immoralité. Elle a toujours été moraliste. Seulement elle faisait autrefois de la contre morale... Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette c... c'est bien la preuve de l'abaissement des hommes de ce siècle. George Sand est une de ces vieilles ingénues qui ne veulent jamais quitter les planches. » (Ch. Baudelaire. *Journaux intimes,* 109.)

(2) *H. Vie,* IV, 390.

(3) « L'opinion a toujours pensé tout le contraire

Honteuse de ce tempérament frigide qui la condamnait à ses yeux à être « la plus abjecte créature », G. Sand a cherché par tous les moyens à le dissimuler. « Cachez-vous, dit-elle... dissimulez à force de vanterie et de fanfaronnade la décrépitude qui vous rend incrédule et la satiété qui vous rend impuissant... » (1).

Voilà bien la vraie G. Sand. Le respect de l'opinion, quelque mépris qu'elle ait eu pour le public, le souci de sa dignité l'ont poussée dans cette voie. Elle excelle à dérouter la curiosité du correspondant ou du lecteur (2), par

de ce que Mme Sand nous apprend sur sa pauvre petite âme ignorante, involontaire, enfantine. » (Barbey d'Aurévilly. *Les Œuvres et les Hommes. Les Bas bleus,* 54.)

(1) *Skètches and Hints*, fol, 20. Collect. Spœlberch.

(2) C'est ainsi que *Thérèse* était toujours maîtresse d'elle-même et ne révélait à personne les secrets de sa conduite.

« Thérèse ne posait en rien et ne parlait jamais d'elle que pour dire ses opinions et ses sentiments avec courage. Quant aux faits de sa vie, elle avait une manière d'éluder les questions et de passer à

des termes vagues, des mots à double sens, entendus seulement de ceux qui tiennent le fil conducteur.

Elle sait si bien plaider sa cause, se justifier, se faire pardonner ses erreurs. Elle a de ces manières de dire séduisantes, naïves, bonne enfant, pleines de grâce naturelle, de charme, qui nous abusent. Quelle élévation ne donne-t-elle pas aux sentiments les plus vulgaires? Elle embellit et divinise les instincts les plus bas. Avec sa plume, elle transforme tout. La poésie l'emporte toujours en haut tandis qu'elle est sans cesse ramenée en bas. Singulier mélange d'élévation et de bassesse !

Sachons lui gré de cette dissimulation, de n'avoir pas étalé ses turpitudes au grand jour.

côté qui la dispensait de répondre. » (*Elle et Lui*, 26-27.)

X

Le tempérament de G. Sand nous éclaire encore sur son talent et sur l'ensemble de sa vie.

A l'exception des sentiments d'admiration, des chants sublimes que lui ont inspiré la nature, tout son lyrisme vient de là : cris déchirants contre Dieu qui a laissé sortir de ses mains un ouvrage inachevé; reproches à l'homme qui ne lui donne rien de ce qu'elle désire, gémissements douloureux, espoir enthousiaste, tout se rapporte en définitive à l'infirmité de sa nature.

Ses romans d'amour sont des romans vécus ou des romans qu'elle aurait voulu vivre. Ses personnages lui ont été fournis, plus ou moins, par le grand nombre d'individus qu'elle a connus, aimés, quittés, désirés dans sa curiosité maladive.

Rien ne prouve que G. Sand serait devenue

un grand écrivain, si elle avait eu un autre tempérament. Sa mésintelligence avec son mari fut le point de départ de ses essais littéraires. Ses malheurs domestiques, l'exposition vivante, personnelle, de ses théories sur la liberté dans le mariage, ses revendications contre les lois de la société, la mettent en possession de son vrai talent. Heureuse, satisfaite de sa vie médiocre, qu'aurait-elle produit ? nul ne le sait : les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Ce n'est pas pour écrire, comme on l'a dit, pour se créer des émotions nouvelles que G. Sand est fantasque en amour, qu'elle passe si facilement d'un amant à un autre; non, ce qu'elle cherche, c'est le bonheur, nous l'avons vu... Cette poursuite continuelle la jette dans une série d'aventures qui deviennent pour elle une source, une matière d'intrigue pour ses ouvrages. Avec son imagination poétique, elle agrandit facilement le cadre du roman vécu, et le rend digne de l'attention, de l'intérêt du public.

Les hommes, par leur influence sur elle, par leur impuissance à lui donner le bonheur, lui ont indiqué le chemin des théories socialistes, humanitaires, philosophiques, comme un aliment nécessaire à son activité. Ils l'ont jetée dans la politique.

En 1834, dans un moment de crise, ne sachant de quel côté tourner ses vues, elle cherche une religion : « Sera-ce Dieu, sera-ce l'amour, l'amitié, le bien public? » (1). Quand elle a enfin trouvé sa voie, elle est tout heureuse de dire à Sainte-Beuve :

« C'est vous qui le premier m'avez prononcé le nom de Leroux et qui m'avez enthousiasmée pour M. de Lamennais; c'est à vous que je dois, après les orages dont vous m'avez aidé à sortir, d'avoir cherché ma vie dans des sentiments moins individuels et dans des hommes qui pour moi devenaient des idées. » (2).

(1) *Lettres à Sainte-Beuve;* 24 septembre 1834.

(2) *Lettres à Sainte-Beuve;* décembre 1845 (204).

G. Sand s'est jetée tantôt dans le socialisme, tantôt dans la politique, à corps perdu, pour chercher une diversion à ses déceptions, pour utiliser son enthousiasme et occuper sa vie.

C'est enfin à ce minimum de tempérament que nous devons une œuvre aussi considérable que la sienne et une correspondance aussi volumineuse.

G. Sand trouvait sans peine dans sa vie et dans son imagination la trame de ses romans. Mais comment aurait-elle pu les écrire si ses sens avaient été troublés comme son imagination ? Comment aurait-elle pu fournir en moyenne huit heures par jour d'un travail acharné, si elle avait usé ses forces dans l'énervement des plaisirs ? Le peu de temps qu'elle accordait à sa curiosité ne l'empêchait pas d'être absolument maîtresse d'elle-même. Elle conservait toute sa force, toute sa liberté, toute sa lucidité d'esprit. De là, cette énergie dont elle ne savait que faire, avec une santé solide et robuste.

Le travail ne chômait jamais. Je dirai ailleurs avec quelle régularité, quelle énergie, quelle possession d'elle-même, elle travaillait dans ses moments les plus troublés. Elle arrivait à écrire pendant douze et quatorze heures, quand cela était nécessaire.

La douleur surexcitait son cerveau, stimulait sa pensée. Les jours les plus désolés étaient les plus féconds pour la production littéraire. Ils rendaient ses sentiments plus vifs, son éloquence plus persuasive, ses revendications plus amères, ses cris plus émouvants. Les tourments de son âme devenaient l'aliment de son lyrisme. Elle profitait de ses crises de désespoir pour écrire ses romans d'amour, comme elle se servait de ses conversations avec Michel de Bourges, Pierre Leroux, Lamennais, pour composer ses romans politiques et socialistes.

Au point de vue moral, la maladie alimentait le roman; le roman à son tour exaspérait la maladie : tel fut le cercle vicieux dans lequel G. Sand tourna toute sa vie.

A son bureau, durant les longues heures de la nuit, la plume à la main, elle a vécu tous ses rêves. Elle a aimé éperdument sir Ralph, le patient et sentimental consolateur d'Indiana ; Bénédict, l'amant bouillant et passionné de Valentine ; Simon, le grave et éloquent avocat, espoir de Fiamma ; Mauprat, le sauvage et généreux bandit, mari d'Edmée... et tant d'autres!

L'idéal n'était pas toujours le même. De fait, elle s'est adressée à toutes les mentalités pour trouver le bonheur : savants, romanciers, poètes lyriques et dramatiques, critiques, philosophes, orateurs, hommes politiques, peintres, musiciens, sculpteurs et graveurs. « Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé. »

C'est dans ce tête à tête avec son encrier qu'elle a écrit aussi tant de lettres passionnées d'un style admirable; tant d'autres charmantes, pleines des sentiments les plus tendres de l'amitié. Un grand nombre contiennent des vues très élevées et des conseils parfois très sages.

Ces lettres faites d'abandon de naturel, de charme, de simplicité et d'élégance resteront une des meilleures parties de son œuvre (1).

Par le fait de son tempérament, l'homme réel ne pouvait jamais être qu'au second plan dans la vie de G. Sand. Une fois lancée dans la carrière littéraire, sa vraie voie, elle n'a été amoureuse que de sa plume : Ecrire, voilà sa vraie vocation. Là est sa royauté et sa maîtrise.

(1) Les huit volumes édités de cette *Correspondance* ne sont qu'une bien faible partie de l'œuvre épistolaire de G. Sand.

XI

George Sand avait un tempérament froid, je crois l'avoir suffisamment prouvé. Mais il y avait en elle des trésors de sensibilité, de tendresse et d'énergie. A une nature aussi richement douée, aussi admirablement organisée, capable de faire tant de bien et tant de mal, suivant la direction qui lui serait imprimée, il eut fallu une éducation forte, des motifs puissants pour résister à l'entraînement de ses penchants dangereux.

Voilà précisément ce qui a manqué à George Sand : elle n'avait que de la religiosité et pas de religion.

Profondément émue, comme son maître J.-J. Rousseau, par la contemplation des beautés de la nature, son cœur s'élevait sans cesse vers Dieu ; elle adressait au Créateur de toutes ces merveilles un hymne d'admiration, de reconnaissance et d'amour. Au milieu de ces

transports, elle semblait ignorer la religion qui commande la lutte contre les mauvais instincts. Les quelques années que Mlle Dupin avait passées au couvent des Anglaises n'avaient pas suffi pour lui inculquer des principes solides. De retour à Nohant, la jeune fille oublia bien vite la nécessité de veiller sur son cœur, sur son imagination. Trompée par les mouvements généreux qu'elle surprenait en elle, elle crut à la bonté de sa nature ; en toute sécurité, elle se livra aux pensées, aux désirs qui l'agitaient. Jeune femme, elle excita sa sensibilité, exalta ses sentiments passionnés, caressa le besoin d'aventures romanesques, qui s'emparait d'elle, au point de ne plus pouvoir supporter la vie et ses devoirs austères.

La soif du plaisir amena donc la déformation de cette nature riche de qualités éminentes. Le désir de la volupté passa chez elle à l'état d'obsession. Moins elle la rencontrait, plus elle s'acharnait à sa poursuite : La courtisane ne « vit que pour jouir », George Sand n' « a vécu que pour désirer ».

Toute la vie de cette femme étrange a été placée sous l'influence de ses instincts devenus pervers. De ce fait, ses sentiments et ses idées ont été modifiés. Très souvent elle a soutenu des thèses qui se trouvent en contradiction avec ce que le bon sens lui inspirait.

Son talent lui-même s'est plié aux exigences de son imagination dépravée qui rêvait sans cesse à l'amour et le considérait comme le bien suprême de l'homme.

Son caractère enfin, sous la pression de ses désirs inassouvis, a perdu sa franchise naturelle ; elle a dissimulé avec soin la plupart de ses aventures pour cacher les plaies de son âme ; elle a souvent trompé sur ses véritables sentiments afin de satisfaire sa curiosité.

Tout chez George Sand, en un mot, a reçu une empreinte, une marque spéciale due à la fois à son imagination brûlante et à son tempérament froid : l'une explique son exaltation, l'autre son désespoir et ses cris de colère.

APPENDICES

A

A travers les Lettres d'un voyageur.

Après sa rupture avec Musset, G. Sand écrivit *Les Lettres d'un Voyageur*. Plusieurs de celles-ci, adressées soit au Malgache, soit à Rollinat, contiennent de nombreuses allusions au mal qui la dévore.

Son état d'âme, alors, est absolument le même qu'à l'époque où elle écrivait *Lélia* :

« Je suis bien fâché d'avoir écrit ce mauvais livre qu'on appelle *Lélia*, non pas que je m'en repente : ce livre est l'action la plus hardie, et la plus loyale de ma vie, bien que la plus folle et la plus propre à me dégoûter de ce monde à cause des résultats... Si je suis fâché d'avoir écrit *Lélia*, c'est parce que je ne peux plus l'écrire. Je suis dans une situation d'esprit qui ressemble tellement à celle que

j'ai dépeinte et que j'éprouvais en faisant ce livre, que ce me serait aujourd'hui un grand soulagement de pouvoir le recommencer... » (1).

C'était donc bien toujours le même mal qui jetait son cœur dans l'angoisse.

« L'état de mon esprit lorsque je fis *Jacques* (qui n'a point encore paru) me permit de corriger beaucoup ce personnage de Lélia, de l'habiller autrement et d'en faciliter la digestion au bon public. A présent je n'en suis plus à *Jacques* et au lieu d'arriver à un troisième état de l'âme, je retombe au premier. » (2).

Il y a, en effet, une parenté très étroite entre Lélia et Jacques. Ils sont tous deux de la famille des *esséniens* (3). Jacques ne peut fai-

(1) *Lettres d'un Voyageur*. A François Rollinat, 122.

(2) *Lettres d'un Voyageur*. A François Rollinat, 122.

(3) On a vu, plus haut, dans la note 1, p. 44, que George Sand rangeait Lélia dans la famille des *esséniens;* en faisant allusion au passage suivant de Pline : Sur les bords de la mer Morte « Les esséniens, miracle unique dans l'univers vivent..........

re le bonheur de la jeune femme qu'il vient d'épouser. Au bout de six mois de mariage, l'union est détruite. Fernande, malheureuse, triste, dégoûtée de la vie, ne sait à quoi attribuer son désespoir. Elle rencontre Octave sur son chemin et tous deux s'éprennent l'un de l'autre. Mais Fernande lutte désespérément contre ce nouvel amour ; elle ne veut pas céder à la passion qui l'envahit. Jacques a deviné la contrainte dans laquelle vit sa femme, les luttes intérieures qui se livrent dans sa conscience, les aveux qui sont constamment prêts à s'échapper.

sans femmes, sans voluptés, sans argent, et n'ont de société que celle des palmiers. Sans cesse leur troupe s'augmente de recrues étranges, très nombreuses. Agités par les flots de la fortune, et où enfin, mille affligés viennent à eux et ainsi (chose étonnante !) un peuple où personne ne naît, subsiste pendant des milliers de siècles. Tout le dégoût de la vie est pour eux une source féconde de population! » (Histoire naturelle de Pline, traduction nouvelle par M. Ajasson de Grandsagne, T. IV, p. 61, Panckoucke.)

Jacques souffre en silence, il ne veut point provoquer les confidences, et, à force d'adresse et de finesse, il les élude et les retient sur les lèvres de Fernande. Il n'a pas su donner le bonheur à sa femme, pleine de vie, de jeunesse et d'entrain : il est trop âgé, elle est trop jeune. Leurs instincts, leurs façons d'aimer ne battent pas à l'unisson. Son devoir est donc de respecter les sentiments de Fernande pour Octave. Elle aime ce jeune homme malgré des luttes de conscience, ou elle a mis toute la résistance dont elle était capable.

C'est donc une force divine qui l'entraîne malgré elle. Tout est divin dans l'amour, c'est la théorie des romantiques, professée par G. Sand. Jacques s'inclinera donc devant cet amour qui vient d'en haut. Il lutte contre lui-même, contre son propre cœur, il s'anéantit. Il aime Fernande de toute son âme, et, ne voulant que son bonheur, il s'efface en pardonnant aux deux amants, et, pour assurer à jamais leur avenir, il se résout au suicide : « Dans Jacques, l'amour est placé sur un au-

tel, dit G. Sand, et l'abnégation se prosterne devant lui ». (1).

Lélia, c'était la révolte. Jacques, c'est la soumission à la destinée cruelle, la force dans le sacrifice, l'immolation complète, l'acceptation de cette infériorité physique quelque amère qu'elle puisse être.

C'est pendant l'été de 1834 que George Sand se trouvait dans ces dispositions, au moment où elle écrivait *Jacques,* à Venise. Mais à l'automne de la même année, de retour à Nohant, de nouveau, la révolte bouillonnait au fond de son âme. Voilà pourquoi elle s'était écriée en s'adressant à Rollinat : « Eh quoi ! ma période de parti pris n'arrivera-t-elle pas ? ».

Aussi, ne pouvant plus écrire de nouveau *Lélia,* elle ne cesse d'y revenir en conversant avec « son cher Pylade ». Elle cherche à expliquer les critiques dont cet ouvrage fut l'objet. Toujours à mots couverts, elle discute l'opinion des lecteurs sans livrer son secret.

(1) *Lettres à Sainte-Beuve,* 24 septembre 1834.

« Ce livre, si mauvais et si bon, si vrai et si faux, si sérieux et si railleur, est bien certainement le plus profondément, le plus douloureusement, le plus acrement senti que cervelle en démence ait jamais produit. C'est pourquoi il est contrefait, mystérieux, et de réussite impossible. Ceux qui ont cru lire un roman ont eu bien raison de le déclarer détestable. Ceux qui ont pris au réel ce que l'allégorie cachait de plus tristement chaste ont eu bien raison de se scandaliser. Ceux qui ont espéré voir un traité de morale, et de philosophie ressortir de ces caprices, ont fort bien fait de trouver la conclusion absurde et fâcheuse. » (1).

Que faut-il donc voir dans *Lélia,* comment faut-il interpréter cette œuvre ?

« Ceux-là seuls qui, souffrant des mêmes angoisses, l'ont écouté comme une plainte entrecoupée, mêlée de fièvre, de sanglots, de ri-

(1) *Lettres d'un voyageur.* A François Rollinat, 124.

res lugubres et de jurements, l'ont fort bien compris, et ceux-là l'aiment sans l'approuver. Ils en pensent absolument ce que j'en pense; c'est un affreux crocodile très bien disséqué, c'est un cœur tout sanglant mis à nu, objet d'horreur et de pitié. » (1). C'est bien ce que nous avons cru comprendre dans *Lélia*. Nous y avons vu le désespoir causé par ses déceptions; la froideur de ses sens l'empêchant de goûter les plaisirs rêvés par son imagination brûlante.

G. Sand, à son retour de Venise, est à Nohant, au milieu de sa famille et de ses amis. Elle souffre cruellement. Elle ne veut point révéler la cause de son chagrin à la jeunesse qui l'entoure :

« Je m'en tais surtout avec les plus jeunes ou les plus gais, avec ce brave garçon de la Vallée Noire, que nous avons surnommé *Hydrogène* à cause de on amour déréglé pour la

(1) *Lettres d'un Voyageur*. A François Rollinat, 124.

science, avec notre gros meunier de Planet, qui nous laisse si bien rire de lui... Je m'en tais encore avec notre chère Eugénie, cette grave mère de famille qui n'a pas dix-sept ans... Je ne vais pas déclamer ma tristesse à cette belle et bonne enfant; à ces camarades gais viveurs... » (1).

Non, elle n'osera pas révéler à toute cette jeunesse, pleine d'entrain et de gaieté, déjà portée à se moquer de son air sombre et lamentable, la cause de son mal. Non, elle ne leur dira pas : « Votre respectable oncle....... n'est pas seulement goutteux et cacochyme, comme vous le prétendez. Ce ne sont pas seulement ses vénérables jambes entortillées de flanelle qui refusent le service. C'est son âme, c'est sa raison, c'est sa sensibilité, c'est tout son être qui souffre et dépérit. Vous ne savez pas, enfants, quelles plaies incurables saignent au fond de ce vieux cœur, sous sa cuirasse d'in-

(1) *Lettres d'un oncle.* (*Revue des Deux-Mondes,* janvier-mars, 1835, 175.)

souciance et de gaieté... Vous l'appelez oncle Tobie, et vous lui demandez des nouvelles du siège de Maëstricht, et vous ne savez pas quelles sont les campagnes de votre oncle, ô mioches ! Vous ne savez pas même le nom des pays qu'il a parcourus... Avez-vous jamais ouï parler, dites-moi, des rives du Désespoir et des champs de la Désolation ?... » (1).

Plusieurs de ces lettres ou fragments de lettres ne contiennent, pour ainsi dire, que le récit de ses désillusions. G. Sand se raconte sans cesse, tantôt, sous une forme, tantôt sous une autre. La poésie, le lyrisme font de ces confidences une des parties les plus intéressantes de son œuvre.

Elle s'adresse encore à François Rollinat :

« Je suis seul à force de désenchantement et d'illusions perdues. Ces illusions ont été

(1) *Lettres d'un oncle.* (*Revue des Deux-Mondes,* janvier-mars 1835, 175. Cette lettre est devenue la 5e dans l'Edition des *Lettres d'un voyageur.* Les deux passages cités n'ont pas été réédités dans le volume.)

grossières... Mais je m'en étais fait une, particulière, vaste, belle, comme était mon âme aux premières années de la vie, au sortir de l'adolescence. Celle-là, pour moi, fut un sceau de fatalité éternelle, un arrêt de mort... » (1).

Les allusions sont transparentes et ne laissent aucun doute sur la nature de ses regrets, de ses plaintes, de ses gémissements :

« Voici le froid, la nuit, la mort. Ce dernier regard du soleil au travers de mes vitres, c'est mon dernier espoir qui brille.. L'hiver de mon âme est venu, un éternel hiver! Il fut un temps où je ne regardais ni le ciel ni les fleurs, où je ne m'inquiétais pas de l'absence du soleil et ne plaignais pas les moineaux transis sur leur branche. A genoux devant l'autel où brûlait le feu sacré, j'y versais tous les parfums de mon cœur... Aujourd'hui l'autel est renversé, le feu sacré est éteint, une pâle fumée s'élève

(1) *Lettres d'un voyageur*. A François Rollinat, 113.

encore et cherche à rejoindre la flamme qui n'est plus. » (1).

Elle remercie son cher Pylade d'avoir compris sa souffrance et d'y compatir :

« Tu as eu le courage de m'écouter en silence et de ne point me donner de vaines consolations... Oh ! je te remercie ! J'ai obtenu de toi cette rude et sainte promesse, de venir, pour ainsi dire, communier avec moi à mon heure de délivrance. Le Malgache n'en aurait pas la force ; il faut un cœur plus vieux et plus résigné qui me dise : Va-t-en ! et non pas : Reviens à nous ! — Je ne peux revenir à rien ni à personnne. » (2).

Comprenant que la conformité de leur deux natures attriste Rollinat, Aurore l'encourage à ne point s'apesantir sur ses maux à elle :

« Ne te laisse point toucher ni ébranler par cet état désespéré où tu me vois ; ne laisse

(1) *Lettres d'un Voyageur.* A François Rollinat 149.

(2) *Id.,* 111.

point la compassion aller jusqu'à la souffrance... Tu trouveras d'autres amitiés plus grandes, moins stériles... que la mienne... » (1).

J'arrête ici ces citations; on pourrait les multiplier. La même douleur, qui avait donné naissance à *Lélia,* fit en grande partie les frais de plusieurs des *Lettres d'un Voyageur* adressées à Musset, à Rollinat et au Malgache.

(1) *Lettres d'un voyageur.* A François Rollinat, 111.

B

Le Secrétaire intime.

G. Sand avait trop parlé dans *Lélia*. Les critiques qu'on avait faites de son livre l'avaient avertie du danger. Elle composa alors le *Secrétaire intime*. C'est, comme nous allons le voir, la contre-partie de *Lélia,* œuvre destinée à dérouter l'opinion.

Balzac était persuadé que G. Sand s'était peinte dans la Princesse Quintilia Cavalcanti. « Elle *fume* démesurément, disait-il de G. Sand, elle joue peut-être un peu trop à la princesse, et je suis convaincu qu'elle s'est peinte fidèlement dans la princesse du *Secrétaire intime.* » (1).

La belle Quintilia aux magnifiques yeux noirs veloutés, à la chevelure splendide, cou-

(1) *Œuvres posthumes : Lettres à l'Etrangère,* 2 mars 1838 I, 463-465.

leur de jais, lisse et luisante, au front uni et calme, au nez aquilin, pouvait bien faire penser à l'auteur du roman. En outre, plus d'une affinité intellectuelle et morale permettait d'établir des rapprochements.

La princesse, de sa vaste intelligence, embrasse à la fois toutes les branches des connaissances humaines : langues, littérature, sciences, arts, politique, philosophie. Son caractère est généreux. Rien de mesquin dans ses idées, dans ses plans de réforme, dans le gouvernement de sa principauté. Elle s'intéresse aux malheureux et respecte la liberté et la fierté de ceux qui l'entourent. Il y a chez elle de la brusquerie et de la colère, mais elle oublie en moins d'une heure ses causes de ressentiment.

Fantasque, elle passe subitement de la joie à la tristesse ; elle attire par sa bonté et repousse par sa froideur. Des goûts étranges la font passer des études les plus ardues aux plaisirs les plus légers. Elle aima la chasse, la marche, les distractions de tout genre :

courir après les papillons, fumer le latakié. Elle trouve un plaisir infini à se perdre dans des méditations et des rêves prolongés :

« Je me suis livrée à tous mes goûts, dit-elle à son secrétaire intime, j'ai cherché toutes les distractions, toutes les amitiés qui me tentaient. J'ai aimé la chasse, la fatigue, la science, l'étude, et j'ai rêvé l'amitié, ayant, comme je vous ai dit, enseveli l'amour à part. » (1).

La Cavalcanti convient que son genre de vie est étrange. Elle parle d'un ton mystérieux :

« Rester fidèle à un serment, à un souvenir, à un nom, ce n'est pas un rôle possible à proclamer pour une femme riche et adulée... D'abord ma souffrance fut amère; mais Dieu fit un miracle, et je devins heureuse. Ceci est un secret que je ne puis te révéler maintenant, dit Quintilia à Saint-Julien. » (108).

(1) *Le Secrétaire intime,* 107. Tous les numéros sans autres indications renvoient à ce volume.

Indépendante et fière, elle marche dans la vie, la tête haute, sûre d'elle-même, sans se soucier du qu'en dira-t-on. Son air cavalier, ses manières franches, sa gaieté juvénile la rendent sympathique. Elle va jusqu'à être parfois tout à fait bonne femme. Mais Quintilia, avec de si grandes qualités, n'en reste pas moins une énigme pour Saint-Julien. Est-ce un ange ou un démon ? telle est la question que se pose le secrétaire intime. Tout est là.

G. Sand, comme Rousseau, aime les situations fausses. Sa belle princesse est mariée secrétement à Max, bâtard de grande famille. Elle l'adore. Lui, pour savourer plus délicieusement son bonheur, tient absolument à se dissimuler, à se cacher, dans les états de sa souveraine, sous les dehors d'un étudiant.

Pour son peuple, pour ses amis, pour ses serviteurs, Quintilia n'a pas de mari. Deux personnes seulement sont dans la confidence. La Calvalcanti, très éprise de Max, qui vit loin d'elle, admet très près de sa personne, dans une grande intimité, ses amis, tous ceux qui lui

inspirent confiance. Journellement elle donne prise à la critique. Saint-Julien, le secrétaire intime, devenu amoureux de la belle Quintilia, se croit en droit d'obtenir ses faveurs. Il devient sombre, malheureux.

Tour à tour fasciné par la belle princesse, et étonné du mystère dont elle s'enveloppe, il se demande avec angoisse : Qu'est-ce donc que cette femme ? un ange ou un démon ? « Quintilia, entourée d'hommages et de vœux, se livrait au plaisir d'être admirée, avec tant de jeunesse et d'enivrement », que le *Secrétaire intime* crut ne plus pouvoir douter de l'erreur où, six mois de retraite et de bonheur calme, l'avaient plongé. « Insensé ! se dit-il, comment ai-je pu croire que cette femme avait autre chose dans le cœur que la vanité de son sexe et l'orgueil de son rang... ? (69).

Saint-Julien est tellement torturé par ses doutes qu'il en fait part à Quintilia : « Je vous soupçonne des plus infâmes turpitudes, je vous épie, comme si j'étais chargé de vous assassiner. Je questionne vos gens, j'interroge

vos regards, je commente vos paroles, je hais votre parure; je voudrais tuer tous ceux qui vous admirent... » (73) La Princesse lui répond avec dédain, lui demande si jamais elle lui a donné de l'espoir pendant cinq minutes. Saint-Julien, confus, supplie Quintilia de sortir de son mystère, de lui permettre de la comprendre :

« Monsieur le Comte... je ne rends compte de moi à personne. Depuis longtemps j'ai appris à mépriser l'opinion des hommes. N'avez-vous pas lu la devise de mon blason : *Dieu est mon juge ?* » (74).

Le jeune homme, comme foudroyé par ces mots, tombe dans un réel désespoir. Peu de temps après, la princesse l'appelle auprès d'elle. Elle a repris son sourire pour le malheureux secrétaire, car elle sait combien elle a été dure, et combien il a souffert. Elle lui ouvre son âme, mais ces épanchements n'expliquent en rien le mystère qui l'enveloppe. Elle maudit le mauvais esprit de tous ceux

qui l'entourent, leurs calomnies, leurs méchants soupçons.

Des amis, elle en a cherché toute sa vie : « Pour les trouver, j'ai joué plus que ma vie; j'ai exposé ma réputation, et Dieu sait si elle a dû être salie et insultée par ceux qui ne m'ont pas comprise, et qui m'ont prise pour le but de leurs viles ambitions. » (108).

Restant sourde aux calomnies dont on l'accable, Quintilia poursuit, sans rien dire et sans se plaindre, la route qu'elle s'est tracée. « Vous pensez que j'accueille imprudemment un homme comme confident, comme serviteur ou comme ami, sans savoir qu'on le fera passer pour mon amant, et que peut-être lui-même ira s'en vanter. Je sais ou je prévois tous les dangers de mes hardiesses; mais j'ose toujours : je puise mon courage à une source inépuisable, ma loyauté. » (109).

S'attendrissant sur son malheureux sort, sur la douleur que lui causent ceux qu'elle aime : « Ah! Julien, lui dit-elle, est-il possible que mes amis me fassent tant souffrir ! Pourquoi

ne sont-ils pas comme moi, pourquoi ne croient-ils pas en moi comme je crois en eux? Qu'est-ce qui brise donc ainsi mes affections ? Pourquoi toutes les sympathies que j'inspire sont-elles étouffées en naissant ? Pourquoi suis-je méprisée par les uns, méconnue par les autres ? Qu'ai-je fait pour cela ? Quand toute ma vie a été un éternel sacrifice à l'amitié, faudra-t-il que j'achète la confiance de ceux à qui je donne la mienne. » (115).

Saint-Julien touché, ébranlé, balbutie, exprime son attachement à la princesse. Celle-ci, heureuse des promesses de son ami et de l'assurance de son respect et de son dévouement se jette à son cou tout en larmes. Le secrétaire intime « l'embrasse, avec l'effusion d'un frère ». Pendant qu'il savoure son bonheur, il entend les mots de son amie à Ginetta : « Vite, vite, mon mantelet avec un capuchon de velours et la petite lanterne sourde... » Saint-Julien tressaille. Il croit sortir d'un rêve. Toutes ses illusions tombent en cet instant. Il court chez le page de la princesse, le perfide

Galeotto. Ils s'entretiennent des bruits étranges qui circulent dans le palais; ces bruits sont parfois sinistres. Il est question de disparition, d'assassinat. Pour le pauvre secrétaire, Quintilia n'est plus qu' « une rouée impudente, qui se passe toutes ses fantaisies, qui se livre en secret à tous ses vices et qui a la prétention d'être un modèle de chasteté virginale... C'est une effrontée courtisane avec des prétentions d'abbesse, et la moqueuse hypocrisie d'une marquise de la Régence. C'est ce qu'il y a de plus hideux au monde : le vice sous le masque de la vertu ». (118).

Saint-Julien ne vit plus : tantôt il voit Quintilia dans son cœur comme un ange de Dieu, tantôt il la compare à Catherine II. Le malheureux jeune homme confie ses angoisses à Spark, jeune étudiant allemand, qui n'est autre que Max, le mari de la princesse. Celui-ci écoute les confidences de Saint-Julien. Sans s'émouvoir, il l'engage à renoncer à l'amour de Quintilia, mais à rester son secrétaire et son ami.

Les rendez-vous nocturnes de Quintilia et de Spark ont été surpris par le page et par Saint-Julien. Celui-ci, égaré par la douleur, porte une main coupable sur Quintilia qui sommeille dans son appartement. Repoussé pour toujours, le secrétaire intime se retire plein de honte. Il sera toutefois traité en privilégié. La princesse a compris que le désespoir seul a égaré le malheureux jeune homme. Pour lui seul, elle sortira victorieuse et pure de toutes les calomnies. Elle fera montrer à Saint-Julien les pièces justificatives et irréfutables qui lui apprendront qu'elle est vraiment l'épouse de Spark.

Ce roman n'est autre chose qu'un réquisitoire contre les jugements précipités et malveillants des hommes. La princesse prend les devants, rappelle les critiques auxquelles elle s'expose, et avec un malin plaisir elle semble dire : que de bruit en pure perte! Vous le voyez, j'étais innocente, c'est vous qui avez mal jugé. Les manières libres de Quintilia, ses relations multiples, sa galanterie, tout cela

n'était qu'imprudence, mépris absolu de l'opinion. Son cœur était bon, franc, loyal, son âme pure. Spark, le mari de Quintilia, n'avait-il pas dit au secrétaire qu'on pouvait être à la fois une femme galante et une bonne femme?

A chaque instant, d'ailleurs, on trouve dans le *Secrétaire intime* des allusions qui nous ramènent aux faits extérieurs de la vie de G. Sand, à sa façon de vivre, à ses manières de penser et de comprendre l'existence. Tout se termine par le triomphe de l'innocence méconnue.

Quintilia sauve l'honneur de Lélia.

Il est facile de retrouver Lélia dans Quintilia. Pourquoi ces allusions si fréquentes à sa situation exceptionnelle, à l'isolement dans lequel elle s'est condamnée à vivre. Sans doute ces mots peuvent être entendus de diverses façons. Pour Saint-Julien ils restent un mystère. Pour celui qui n'est pas averti, c'est le moyen dont elle use pour dissimuler aux yeux des hommes son amour caché et légitime pour Max. Mais c'est autre chose

aussi, c'est la douleur qui l'aiguillonne, ce sont les regrets causés par son tempérament frigide, qui la font revenir sur ces questions et qui nous la représentent comme une énigme.

Le page Galeotto ne s'y trompe pas. Il analyse avec Saint-Julien le cœur et l'âme de la princesse, il la devine et, avec finesse, il fait d'elle une description, qui peut encore être prise dans des sens bien différents, mais qui définit d'une manière complète la Cavalcanti, et qui l'assimile parfaitement à Lélia. G. Sand excelle dans l'art de se peindre, et d'abuser ceux qui n'ont pas la clé de son être mystérieux :

« Est-elle la plus austère ou la plus perverse des femmes, nul ne le sait, dit le page, et nous ne le saurons peut-être jamais. De telles femmes devraient être marquées, au front, d'un zéro, pour montrer qu'elles sont en dehors de l'espèce humaine, et qu'il faut les traiter comme des abstractions. » (79).

Saint-Julien, étonné, intrigué, questionne Galeotto :

«...Ce sont des natures forcées, des intelligences dépravées, répond-il, des mots détournés de leur sens... Ce sont des êtres faussés, des énigmes sans mot... en un mot ce ne sont pas des hommes, ce ne sont pas des femmes... Ce sont des êtres... qui aiment et qui n'aiment pas; aujourd'hui jouant un rôle, demain un autre; tantôt poètes, tantôt philosophes, tantôt métaphysiciens. Cela n'a pas d'âge, pas de caractère, pas de sexe, et cela se sauve par des prétentions et des singeries de royauté. » (79).

Le secrétaire intime pose de nouvelles questions au page insolent qui se permet de disséquer ainsi sa souveraine : « Vous haïssez donc cette femme? dit Saint-Julien. — Je ne puis ni la haïr ni l'aimer, elle n'existe pas pour moi. C'est une chose et non une personne, une chose curieuse, bizarre, amusante parfois; c'est une chose couronnée voilà tout... » (79).

Saint-Julien n'avait-il pas déjà jugé lui-même qu'il y avait en Quintilia deux femmes très différentes, « une vraie et une artificielle? ». (63).

L'aveu suivant ne nous ramène-t-il pas aussi à Lélia? « Elle s'est vantée à moi aujourd'hui d'avoir enseveli son propre cœur dans un cercueil. C'est là une belle métaphore! mais elle n'a pas dit qu'elle y eut enseveli son corps. » (125).

Quintilia, tout comme Lélia, est un être incompréhensible. Ce mari, qui se dissimule dans la foule, qui se cache, qui ne paraît nulle part, est une vraie abstraction. Lisons le passage suivant d'une lettre de Quintilia à son mari :

« Je vis toujours seule au milieu de tous, n'aimant qu'un souvenir, ne contemplant qu'une forme absente, et ne pouvant partager les impressions de ceux qui vivent à mes côtés.

... On m'accuse d'être très fantasque, et vraiment je vois bien que cela est. J'ai mille caprices, qui s'évanouissent avant d'être satisfaits.

Dans les efforts que je fais pour chasser ma tristesse ou ma joie intérieure, je semble brusque et froide à ceux qui tout à l'heure me trouvaient expansive et douce. » (190).

C

L'amoureux idéal d'après George Sand.

I

L'étudiant Spark, n'en doutons pas, était le mari idéal dans la pensée de G. Sand. C'est un homme de haute valeur intellectuelle, un savant. Il a toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur, toutes les qualités morales. Il n'est que le très humble serviteur de Quintilia. Max ne se reconnaît aucun droit dans l'administration de la Principauté. Il s'abstient même de donner des avis, trop heureux de venir, incognito, passer quelque temps, chaque année, auprès de sa souveraine.

Bâtard d'une grande famille, il s'humilie aux pieds de Quintilia de sa naissance illégitime. Son cœur déborde d'amour respectueux pour celle qui l'a aimé. Il entoure cet amour de tous ses soins, il en garde soigneusement la

flamme et ne veut point l'exposer au vent desséchant du monde. Il écrit à Quintilia :

« La nature humaine est fragile et pleine de misérables passions. Une seule est grande et belle, c'est l'amour. Mais c'est une flamme divine qu'il faut garder comme on gardait jadis le feu sacré dans des cassolettes fermées sur un autel d'or; c'est un parfum qu'il faut envelopper et sceller de peur qu'il ne s'évapore; une empreinte précieuse qu'il ne faut pas exposer au frottement de la circulation de peur qu'on ne l'efface. Que notre cœur soit un tabernacle mystérieux et sacré où reposera le dieu! Vivons l'un pour l'autre et que le monde n'en sache rien... Non, non; j'ai trop souffert du contact empoisonné de votre cour et je sais trop peu comment il faudrait s'y conduire pour ne pas s'y perdre... » (1).

Max craint le monde et ses occasions dangereuses, il vit solitaire. Quant à Quintilia, sa liberté et son indépendance sont complètes.

(1) *Le Secrétaire intime*, 177.

Elle s'expose volontairement aux railleries et aux sarcasmes de ses courtisans; ferme comme un roc, elle peut tenir tête à tous les orages. D'une essence supérieure, son cœur pur ne peut être flétri par aucun souffle délétère. Les conseils de la prudence, qui conviennent à son mari, ne sont pas faits pour elle.

« Je suis décidée à laisser dire, écrit-elle à Max. Je ne me baisserai pas pour regarder si l'on a mis de la boue sur le chemin où je dois passer. Je passerai et j'essuierai mes pieds au seuil de ta maison; et tu me recevras dans tes bras, car toi, tu sais bien que je suis pure. » (181).

Perdu dans la foule, vivant chez de pauvres gens, sous les dehors d'un étudiant, Spark voit sans dépit, sans jalousie, sa femme entourée de jeunes gens qui sont ses admirateurs. Il reçoit même avec calme et sérénité les confidences de Saint-Julien, amoureux de la princesse, nous l'avons vu. Sûr de l'affection et de l'amour de Quintilia, sa confiance en elle est

illimitée; il ne laisse aucun doute, aucune réflexion malveillante effleurer son âme :

« Laisse donc dire et crois en moi! Quand l'univers se lèverait en masse pour te lapider, je saurais bien encore te défendre et te faire un rempart de mon corps. Laisse dire. N'aie jamais l'air de savoir si on dit du mal de toi... Agis toujours comme si tu comptais sur la justice de l'opinion; c'est la seule prudence que je t'enseignerai. Pour le reste, fais ce que tu voudras, et ne crois jamais que tu aies des explications à me donner sur quoi que ce soit. » (183).

Certes, la princesse a des condescendances pour son dévoué serviteur. Elle lui donne des rendez-vous dans le pavillon secret. Le soir, accompagnée de la fidèle Ginetta, elle se rend chez lui, dans sa modeste demeure, car Spark ne partage en rien la vie de la princesse: il s'est réservé pour lui la pauvreté. Quant à Quintilia, elle aime beaucoup « les beaux appartements, les beaux costumes, les beaux chiens, les beaux pages, les belles fleurs, les belles

pipes, les parfums, la musique, le beau temps, les grandes fêtes, tout ce qui flatte les sens d'une manière noble. » (191). Sparck pousse le dévouement et l'abnégation jusqu'à se réjouir des goûts de sa femme et des plaisirs qu'ils peuvent lui procurer.

Avec quelle délicatesse, celle-ci ne dédommage-t-elle pas Max de ce renoncement! « Tu t'amuses quelquefois, dit-elle, un jour entier à me dessiner un costume de bal. Aussi tu en as toujours l'étrenne. Quel plaisir de le tirer pour la première fois de son coffre et de te recevoir au pavillon dans mon plus bel attirail de reine! Tu me regardes avec tant de plaisir... Je suis coquette, tu le sais, et je ne le nie pas. Mais je ne montre à la foule que la parure dont tu as joui avant elle, et la foule qui m'admire n'a même en cela que ton reste. » (191).

Ne pensez pas que c'est Quintilia qui a condamné son mari à vivre de cette vie misérable. Elle lui a offert de venir s'asseoir sur le trône de sa principauté, mais Spark a eu la délica-

tesse de refuser toutes ses avances généreuses. Il a su rester à cette place effacée, dans cette existence obscure, et voilà surtout en quoi consiste, pour la princesse, le charme de son union avec Max. Il ne vient troubler ni ses fêtes, ni sa galanterie. La discrétion, en tout, voilà la première qualité du mari de la Cavalcanti; en second lieu, c'est sa confiance absolu dans la vertu de sa femme.

A Quintilia appartient la souveraineté. Elle domine cet époux qu'elle adore. Elle s'abaisse quelquefois jusqu'à lui. Du moins affecte-t-elle de trouver dans cette union les plaisirs de l'amour. Cela doit être, puisque *Le Secrétaire intime* est une réplique à *Lélia*.

II

Consultons maintenant le chapitre *De l'amour*, tiré d'un roman de G. Sand, jusqu'alors inédit, *La Marraine* (1). La Baronne Dudevant a vingt-cinq ans. Son amour brûlant et passionné pour Aurélien de Sèze est à son déclin; elle a renoué avec Stéphane Ajasson de Grandsagne les relations plus ou moins intimes du passé. Sandeau n'est pas encore dans sa vie. C'est un autre idéal en amour qui semble l'occuper à cette époque de transition. Il a, d'ailleurs, varié suivant les âges, les circonstances et l'état de son imagination.

La jeune femme est découragée : la vie lui pèse; rien ne répond à ses aspirations. Ce-

(1) Ce roman avait été composé pour Jeanne Bazoin, amie d'Aurore; il lui avait été envoyé le 22 décembre 1829.

Le manuscrit fait partie de la collection Spœlberch de Lovenjoul à Chantilly. Le chapitre *De l'Amour* a paru dans la *Revue de Paris,* mai-juin 1895.

pendant, son espoir enthousiaste soutient sa confiance dans le rôle bienfaisant que l'homme selon son cœur, doit exercer sur elle. Elle le cherche, elle l'appelle de ses vœux.

« Je crois que l'amour tel que je l'entends doit durer autant que la vie, fait dire Aurore à sa mystérieuse marraine. — Fort bien! vous l'unissez dans vos idées à l'amitié, et, fondant ensemble ces deux affections, vous en faites un sentiment si fort que rien dans la nature ne peut lui être comparé. Mais, hélas ! c'est un beau rêve, un rêve digne de votre cerveau romanesque, de penser qu'il peut exister.

— Pourquoi pas, mon cher Lesec ?

— Parce que les plaisirs de l'amour traînent après eux la satiété et que la satiété éteint l'amitié elle-même.

— Aussi, dit ma marraine vivement, l'amour dont je rêve serait chaste et pur comme le lit d'une vierge. » (1).

(1) *De l'amour.* (*Revue de Paris*, mai-juin 1895, 230 et suiv.)

C'est ce rêve impossible qui hante sans cesse G. Sand et qui, cependant, est en contradiction formelle avec ses actes, puisqu'elle a fait des recherches incessantes pour arriver à satisfaire ses sens.

« Attendez, dit Lesec, je comprends et je vais détailler le portrait : — Il faudrait qu'il eût une âme de feu et un corps de glace... Oh ! non, dit-il, en se reprenant, cela sort de la nature. Il n'existe pas d'homme dont le cœur éprouve l'amour sans que les sens n'y aient aucune part; car enfin, qu'est-ce que l'amour, même comme vous l'entendez ? »

Et pourtant c'était bien l'amant tel que G. Sand le souhaitait, avec une nature à l'unisson de la sienne. Lesec continue et détaille le portrait de l'amant rêvé par la marraine :

« C'est une amitié si forte, si brûlante, si tendre, que le sang s'allume au seul toucher, le cœur bat à la seule approche de l'objet qui la fait naître. C'est une amitié qui réunit la tendresse du frère pour sa sœur, du père pour son enfant. Comme la mère caresse son nou-

veau-né, délicat et frêle objet de son amour, l'amant couvre de ses baisers la gracieuse et frêle créature qu'il chérit. Otez-lui ce désir ardent des caresses, ce besoin de presser son idole sur son cœur, il ne lui restera plus que de l'amitié. Comment donc voulez-vous que mon cerveau conçoive un homme dont je n'ai jamais vu la ressemblance ? Autant vaudrait me demander comment sont faits les habitants de la lune. »

Cet homme, en effet, était introuvable. Aurore le comprenait et cependant elle caressait le secret espoir de le rencontrer.

« Vous avez pourtant tracé une bonne esquisse, dit la marraine, je peux vous aider à la remplir. Il faudrait qu'avec cette ardeur brûlante qui de son cœur circulerait et brûlerait encore dans la moindre de ses fibres, il faudrait qu'il fût maître de lui comme jamais homme ne l'a été. Pour cela il faudrait que son âme connût et pénétrât si bien la mienne que de sang-froid il détestât l'idée d'une liaison coupable, et qu'il eût formé une si ferme

résolution de ne jamais abuser de ma confiance, que je pusse la lui accorder tout entière et dormir sur son sein avec autant de calme et d'innocence que sur celui de ma mère. Il faudrait peut-être encore que son sacrifice lui coutât quelque effort et qu'il fût forcé de combattre quelquefois. »

Nous reconnaissons ici le langage de Lélia, qui ne peut promettre à son amant que l'amitié et une tendresse de mère. Elle exige qu'il renonce aux plaisirs de l'amour ou du moins qu'il s'accommode de ceux qu'elle pourra lui donner. L'amant doit se résigner à tous les sacrifices, soutenir tous les combats ; sortir victorieux de toutes les luttes, sans jamais témoigner d'ennui ou de mécontentement. Rien ne doit lui coûter.

« Je voudrais, continue la marraine, qu'il ne s'en fît jamais un mérite auprès de moi et qu'il me laissât le soin de reconnaître intérieurement le prix de sa victoire. Je l'en remercierais peu, car j'éloignerais de nos entretiens autant que possible toute idée de ce

genre, ou, si j'en parlais, ce ne serait point la rougeur sur le front, ni avec le trouble d'un secret désir combattu par mes scrupules; ce serait avec la voix calme, avec les yeux tournés vers le ciel, avec le sentiment intérieur d'une chasteté si vraie qu'elle se glisserait en lui et calmerait les agitations de son sang comme un baume salutaire. »

Elle voudrait surtout ignorer l'étendue des sacrifices imposés par elle. Sa pureté, d'ailleurs, toute céleste, ramènerait le calme dans le cœur agité de l'amant.

« Et peut-être, dit Lesec, que vous y parviendriez; car je ne sais ce qui peut résister à la langue dorée d'une femme. Mais quoi donc? Vous l'aimeriez ainsi avec cette réserve et cet égoïsme? Vous accepteriez ses douloureux combats et ne l'en payerez que d'un chaste et froid baiser ! — Froid ! oh non, mais il serait chaste... Je lui abandonnerais tout le reste de mes volontés, je me soumettrais à toutes ses fantaisies... Oui, je serais son esclave dévouée... je verserais mon sang pour le défen-

dre, je supporterais la misère, le froid, la faim et les coups... Je tremperais avant lui mes lèvres du vin de sa coupe s'il était menacé d'empoisonnement, et je conserverais sa vie aux dépens de la mienne, je le servirais à genoux, je lui sacrifierais ma réputation, si ce sacrifice pouvait ajouter à la sienne; banni, aveugle, mendiant, je soutiendrais ses pas et panserais ses plaies. »

La marraine a compris que malgré son dévouement et ses soins maternels, le bonheur ne peut exister pour celui qu'elle aime. Dans un mouvement de générosité, elle l'excuse d'aller chercher ailleurs les plaisirs qu'elle ne peut lui donner :

« Et ce qui surpasse tout le reste, si, cédant aux faiblesses de la nature, il cherchait dans les bras d'une autre femme des plaisirs que je lui laisserais ignorer dans les miens, je supporterais cette douleur, cette jalousie, cette injure si mortelle au cœur de la femme, je lui pardonnerais, je le servirais encore, je servirais même et m'efforcerais de chérir ma ri-

vale, s'il me l'ordonnait. Peut-être même n'oserais-je jamais lui dire ses fautes, car si je le voyais rougir de honte et pleurer de repentir, je souffrirais plus que lui...

— ... C'est le diable, répond Lesec, que de vouloir pénétrer le secret d'une femme. Celle-ci parle comme un livre et ne sent peut-être rien. Elle semble parfois rongée de chagrin, et tout cela aboutit à une migraine! O femme, femme, tu es un étrange animal! »

III

Plus suggestif encore est le portrait de l'amoureux idéal, tel que le dépeignait Aurore Dudevant à sa bonne tante Mme Saint-Aignan.

Nous sommes en 1830.

La jeune femme, toujours découragée de ses tentatives pour trouver le bonheur, semble y renoncer. Comprenant sans doute que l'amant, tel qu'elle le souhaitait dans la *Marraine,* était un être imaginaire, elle désire un amoureux qui ait renoncé d'avance à tous ses droits sur elle.

C'est sur un ton plaisant qu'Aurore va nous tracer ce portrait. Les sentiments n'auront aucun rôle à jouer dans ses relations avec ce soliveau.

« Ma volonté et mon goût me portent à écrire depuis onze heures du soir jusqu'à deux heures du matin, dans mon cabinet situé au rez-de-chaussée, et à l'extrémité nord-est de ma maison; pendant ce temps le susdit... sera

libre de dormir dans son appartement, qui sera situé au premier étage, extrémité sud-ouest de ladite maison. A deux heures du matin, la nécessité exige que je me couche jusqu'à neuf, et jusque là, le susdit pourra vaquer à ses affaires et à ses plaisirs, en toute sécurité de n'être pas dérangé; à neuf heures, le susdit fera encore tout ce qui lui plaira jusqu'après mon déjeuner, c'est-à-dire jusqu'à midi. C'est alors que je daignerai l'admettre auprès de ma royale personne, pour me lire mon journal et m'offrir de temps en temps une prise de tabac; car le susdit prendra du tabac, ou bien pas d'accord. » (1).

Cet amoureux là sera tenu tout à fait à l'écart. On n'entendra parler de lui qu'aux heures des repas et quand il y aura quelques services à rendre :

« Lorsque le susdit aura terminé la lecture

(1) *Lettres familières de George Sand à Mme Saint-Aignan.* (*Revue Encyclopédique,* 1er septembre 1893, 860 et suiv.)

de deux journaux grand format, il écrira sous ma dictée trois ou quatre lettres, dont la plus courte aura les dimensions de celle-ci; après quoi, il ira seller mon cheval. Il m'en offrira la bride, chapeau bas, et me remettra ma cravache, dont il recevra cinq ou six coups bien appliqués pour sa récompense. En attendant mon retour, il s'occupera dans la maison à peigner mes chiens, à traire mes vaches ou à siffler l'air de *Robin des Bois* à mes serins. »

Cet amoureux n'est plus qu'un modeste serviteur, mené à la baguette, trop heureux de s'asseoir de temps en temps au pied du trône de sa royale épouse.

« A l'heure du dîner, il aura l'honneur d'être placé à mon côté, afin de torcher la figure à ma fille et de lui faire manger la soupe le plus proprement qu'il pourra. Je ne parle pas des autres services qu'il pourra rendre à cette noble demoiselle. Elle est sujette à une sorte d'indisposition qui se renouvelle chaque jour immédiatement après son dîner. Il sera tenu de

l'assister dans toutes ses nécessités. Après le dîner, le susdit ira promener mon fils jusqu'à la nuit, dans l'été, et, pendant l'hiver, il lui fera faire la digestion, en faisant le cheval et se mettant à quatre pattes dans le salon, avec ce jeune seigneur sur ses épaules, pendant deux heures environ. »

Aucune corvée n'est épargnée à cet amoureux; c'est l'esclavage sous toutes ses formes.

« Après quoi, le susdit... (1). Ne m'avez-vous pas dit qu'il était fou de musique? Eh bien, il en fera jusqu'à l'heure où je me retirerai dans mon cabinet et lui dans son appartement. Voyez si ces conditions lui conviennent. Ajoutez à cela que je suis laide comme un chien et capricieuse comme un singe, et s'il persiste à être mon amoureux, vous pourrez dire qu'il est fou comme la lune ou bête comme une oie. »

(1) Les points de suspension sont ainsi placés dans le texte.

Il y a plus de vérité qu'on ne le pense dans cette boutade.

Un cavalier servant était bien plus nécessaire à G. Sand qu'un mari. De celui-ci elle n'avait aucun plaisir à attendre, mais de l'autre; elle avait le plus grand besoin. Le fait est qu'elle a toujours mis à contribution tous ses amis, elle aimait à compter sur eux pour toutes sortes de besognes.

« Soit dans le mariage, soit en amour, elle décrète (G. Sand) une singulière loi salique dit H. Babou, d'après laquelle les hommes, exclus du trône, déclarés incapables de régner, laissent dans la main des femmes le sceptre de la domination absolue. Dans son désir d'abaisser l'orgueil masculin, elle les peint en butte à toutes les viles attaques d'une grossière fatalité, qui n'est autre chose que le tempérament bestial... Cependant, leurs superbes compagnes, ces anges de candeur, ces astres d'intelligence, ces purs miroirs de chasteté, promènent majestueusement sur les nuées le

divin idéal de la puissance, de la beauté, de la justice, de la charité, de l'amour. » (1).

Nous savons maintenant dans quel sens il faut entendre les attaques que George Sand dirige contre les hommes. Ce n'est pas l'orgueil, c'est la douleur, c'est l'infirmité de sa nature qui lui fait maudire le sexe fort.

(1) *Les confessions de deux enfants du siècle.* (*Revue contemporaine,* juillet-août, 1859, 415.)

OUVRAGES CONSULTÉS

Documents manuscrits.

Collection Spoelberch.

Journal intime d'Aurore à Aurélien de Sèze. E. 902. — *Lettres de George Sand à Zoé Le Roy.* E. 902. — *Sketches and Hints,* Journal intime de George Sand. (Copie de la main du vicomte de Lovenjoul, E 842.)

Documents imprimés.

Œuvres de George Sand (1).

Lélia, Dupuy et Tenré, 1833. 2 vol. in-8.

Lélia (*Revue des Deux-Mondes,* 15 septembre 1839, p. 849-869).

Lélia. Edition de 1839, Bonnaire, rééditée par Calmann-Lévy, s. date. In-8°.

(1) Sauf indications contraires, les citations renvoient toujours aux réimpressions de Calmann-Lévy.

Le Secrétaire intime. Bonnaire, Magen, 1834. In-8°.

Lettres d'un voyageur (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mai, 15 juillet, 15 septembre, 15 octobre 1834.)

Jacques. Bonnaire, 20 septembre 1834.

Lettres d'un oncle. (*Revue des Deux-Mondes*, janvier-mars 1835.)

Lettres à Marcie, p. 239-320, (*Souvenirs et impressions littéraires;* Hetzel-Dentu, 1862). (Ecrit en 1837). In-12 .

Quelques réflexions sur J.-J. Rousseau (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1841, p. 703-716).

La Fauvette du docteur (*Almanach du mois*, novembre 1844. Ecrit en 1837).

Questions d'art et de littérature. Calmann-Lévy, 1878. In-8°.

Histoire de ma vie. Cet ouvrage pour la première fois a paru dans *La Presse*, 5 oct. 1854 et nos suivants, au 17 août 1855. Nouvelle édition. Calmann-Lévy, 1876; 4 vol. in-8°.

Elle et Lui. (*Revue des Deux-Mondes*, janvier, février et mars 1859).

Les chansons des bois et des rues (*Nouvelles Lettres d'un Voyageur.* Calmann-Lévy, 1887. In-8°).

De l'Amour, chapitre de *la Marraine*, roman écrit en 1829. (Ce chapitre seul a paru dans la *Revue de Paris*, mai-juin 1895).

Impressions et souvenirs. Calmann-Lévy, 1896. In-8°.

Souvenirs et idées. Ouvrage posthume. Calmann-Lévy, 1904. In-8°.

Correspondance. Calmann-Lévy, 1882, 1883, 1884, 6 vol. in-8°.

Lettres de femme. (*Revue illustrée* : 1er novembre 1890, p. 289-300; 15 novembre 1890, p. 239-346; 1er décembre 1890, p. 385-392; 15 décembre 1890, p. 2-8; 15 janvier 1891, p. 97-104).

Lettres familières de George Sand à Mme Saint-Aignan. (*Revue Encyclopédique*, 1er septembre 1893).

Lettres à Sainte-Beuve. (*Revue de Paris*, novembre et décembre 1896).

Lettres de George Sand et de l'abbé Rochet. (*Nouvelle revue*, 15 novembre 1896, 225-240; 1er décembre, 449-473; 15 décembre, 678-701; 1er janvier 1897, 5-30; 15 janvier, 225-249.

Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve. Calmann-Lévy, 1897. In-8°.

Decori (Félix) : *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, avec dessins d'Alfred de Musset et fac-similés d'autographes. 188 pp. Bruxelles, Deman, 1904. In-8°.

Correspondance entre George Sand et G. Flaubert. Calmann-Lévy, 1904. In-8°.

OUVRAGES DIVERS.

Adam (Mme Juliette) : *Mes sentiments et nos idées avant* 1870. A. Lemerre, 1905. In-8°.

Babou (Hippolyte) : *Les confessions de deux enfants du siècle.* (*Revue contemporaine*, juillet-août 1859).

Balzac : *Œuvres posthumes. Lettres à l'Etrangère.* 2 vol. Lévy, 1906. In-4°.

Barbey d'Aurévilly : *Les Œuvres et les Hommes, les Bas-Bleus*, p. 45-61. Société générale de librairie catholique, 1878. In-8°.

Baudelaire (Charles) : *Œuvres posthumes. Journaux intimes*, p. 109-110. Société du Mercure de France, 1908. In-8°.

Berr (Emile) : *Petite chronique des Lettres* (*Le Figaro*, 16 décembre 1896).

Bertaut (Jules) : *La Littérature féminine d'aujourd'hui. La question de l'amour.* P. 229-261. Librairie des Annales, 1909. In-8°.

Bordeaux (Henry) : *Vies intimes. La vie de George Sand*, p. 241-269 ; *Le premier amour de George Sand*, p. 270-278. A. Fontemoing, 1904. In-8°.

Brandès (G.).*Die Litteratur des XIX*e *Iahrhemdert.* Leipzig, 1887, 3 vol. in-8°.

Brisson (A) : *Portraits intimes . Les amours de George Sand,* p. 79-87. Armand Colin et Cie, 1897. In-8°.

Cabanès : *Une visite au Docteur Pagello. (Revue Hebdomadaire,* 24 octobre 1896, p. 609-624).

Capo de Feuillide : *Lélia,* par George Sand. (*Europe littéraire,* 22 août 1833).

Chronique médicale, 1904. Articles sur George Sand : 417-433; 487-489; 522-524; 624.

Delacroix : *Journal.* Plon, Nourrit et Cie, 1895. 3 vol. in-8°.

Doumic (de l'Académie Française) : *George Sand.* Perrin, 1909. In-8°.

Faguet (Emile) : *Amours d'hommes de lettres; George Sand et Musset;* p. 439-501. Société française, 1907. In-12.

Ferragus (Louis-Ulbach) : *Nos contemporains.* Le Chevalier, 1870. Grand in-8°.

Filon (Aug.) : *Mérimée et ses amis.* Hachette, 1894. In-8°.

Forgues (Eugène) : *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles.* 1819-1853. Charpentier, 1886. In-8°.

Ganche (Ed.) : *La vie de F. Chopin dans son œuvre*. 54 pp. Société des auteurs-éditeurs, 1909. In-8°.

Ganche (Ed.) : *Frédéric Chopin*. Mercure de France, 1913. In-8°.

Grandsagne : *Correspondance et questions posées* (*Moniteur général*, 6 janvier 1900).

Grenier (Edouard) : *Souvenirs littéraires*. Lemerre, 1894. In-12.

Gribble (Francis) ; *George Sand and her lovers*. Eveleigh Nash, London, 1907. In-8°.

Janin (Jules) : *Les catacombes*. T. IV : *George Sand*, p. 1-34. Werdet, 1839. In-12. — *Critiques et portraits*. Hachette, 1850. In-8°.

Karénine (Wladimir) : *George Sand, sa vie et ses œuvres*. T. I et II. Ollendorff, 1899. T. III, Plon-Nourrit, 1912. In-8°.

Karlowicz (M.) : *Souvenirs inédits de Frédéric Chopin*. Welter, 1904. In-4°.

La Jeune France, août 1833.

La Tour du Lay (Prince de) : *Grands et petits hommes. Coups de plume*. Krabbe, 1844. In-8°.

Lemaître (Jules) : *Les contemporains*, 4e série. — *George Sand*, p. 159-168. Lecène, Oudin, 1889. In-8°.

Lettres (Les) de George Sand et d'Alfred de Musset. Elle et Lui. (Tribunal civil de la Seine, M. Baudouin président. Audiences des 19 et 25 février, 11 mars 1897. *A propos d'une histoire d'amour, Mariéton,* 1897), dans *Revue des grands procès contemporains,* 1897, p. 191-234.

Lindau (Paul) : *Aus dem literarischen Frankreich.* Breslau, 1882. In-8°.

Lovenjoul (Vicomte de Spœlberch de) : *La véritable histoire de « Elle et Lui ».* Calmann-Lévy, 1897. In-8°.

Mariéton (Paul) : *Une histoire d'amour. George Sand et Musset.* Ollendorff, 1903. In-8°.

Maurras (Charles) : *Les amants de Venise.* Fontemoing, 1902. In-8°.

Molènes (Paul de) : *Mélanges, George Sand,* p. 85-143. Librairie des bibliophiles, 1885. In-12.

Niecks (Frédéric) : *Frederick Chopin as a man and musician.* London and New-York, Novello Ewer and C°, 1888, 2 vol. in-8°.

Perret (Paul) : *Souvenirs littéraires.* Article dans le *Gaulois* du 29 septembre 1885.

Planche (Gustave) : *Lélia.* (*Revue des Deux-Mondes,* 1833, t. III).

Pline : *Histoire Naturelle :* Traduction nouvelle par M. Ajasson de Grandsagne. Tome IV. Panckoucke, 1829. In-8°.

Pompéry (E. de) : *Quintessences féminines. La part des femmes,* p. 253-254. Reinvald et Cie, 1893. In-16.

Renan : Article dans *Le Temps,* 11 juin 1876.

Rocheblave (Samuel) : *Une amitié romanesque, George Sand et Mme d'Agoult.* Chaix, 1894. Grand in-8°, et dans la *Revue de Paris,* 15 décembre 1894, p. 792-836. — *George Sand et sa fille, d'après leur correspondance inédite.* Calmann-Lévy, 1905. In-18.

S. : *Lettres de George Sand à Michel de Bourges.* (*Journal des Débats,* 4 janvier 1891).

Sainte-Beuve : *Correspondance avec M. et Mme Juste Olivier.* Société du Mercure de France, 1904. In-8°.

Sarcey (Francisque) : *Chronique.* (*Le XIXe siècle,* 21 décembre 1890.

Saxe (maréchal de) : *Mes Rêveries.* Durand, 1757. 2 vol. In-fol.

Véron (Pierre) : *Courrier de Paris* dans *Le Monde illustré,* 28 avril 1877. P. 259.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

Grande Imprimerie de Blois, place de l'Ave-Maria — 8656

